

L'Exécuteur [120]

– Dévastations mafieuses

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



DÉVASTATIONS MAFIEUSES

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

DÉVASTATIONS MAFIEUSES

CHAPITRE PREMIER

— Ça fait drôle !

Malgré sa peur évidente, la petite Pépita ouvrait de grands yeux effarés sur le décor somptueux. À perte de vue et soulignant les gros nuages plombés, le moutonnement vert de la plus grande forêt du monde ressemblait à une moquette. Un tapis infini et bouclé, qui s'étendait aussi loin que portait le regard, et où serpentaient parfois les molles et miroitantes arabesques des bras de fleuves aux eaux bistres chargées de limons. Un univers propre, grandiose, magnifique : l'Amazonie.

Un univers que la petite Pépita n'avait jamais vu que du haut de ses dix ans. C'est-à-dire, quasiment au ras du sol, toute perspective bouchée par la forêt. Et de le découvrir brusquement ainsi, à deux mille pieds d'altitude, lui avait fait un choc. Sans doute la plus grande émotion de sa jeune vie d'Indienne *Maku*. Du coup, les rafales annonciatrices d'orage qui secouaient l'appareil étaient passées au second plan. La maladie de Pépita aussi. Une sale maladie virale, importée dans sa forêt du Haut Rio Negro par les trafiquants *d'épadu*, la coca locale, et par les *garimpeiros*, ces sauvages de chercheurs d'or, qui retournaient la terre des *Makus*, qui brûlaient la *selva* en faisant fuir le gibier, et qui empoisonnaient les fleuves avec cet étrange métal liquide qu'ils appelaient mercure.

Malgré son jeune âge, Pépita savait déjà tout ça, grâce à Norma, l'infirmière religieuse que le CIMI avait envoyée dans leur communauté. Elle en savait des choses, Norma. Elle savait même faire les piqûres et toutes sortes d'autres trucs de médecin. Elle savait même faire des photos et le lui avait appris. Quelques jours plus tôt, elle lui avait même offert un vrai appareil. En carton jaune et rouge, et qu'on jetait après usage. Elle l'avait gardé pour son voyage et et elle le serrait contre elle depuis le décollage. Norma était vraiment gentille. Presque autant que sa maman qui était morte à la dernière saison des eaux basses. Malheureusement, même en étant infirmière, Norma ne savait pas guérir la maladie de Pépita. Le chef des médecins du CIMI avait dit que c'était grave, qu'elle devrait prendre l'hélicoptère pour aller se faire soigner à l'hôpital de Manaus. Trop loin pour s'y rendre par le fleuve. Au moins huit jours de pirogue à moteur. Trop épuisant. Déjà qu'elle se sentait bien fatiguée, Pépita. Par deux fois depuis le

décollage, elle avait senti sa tête tomber sur sa poitrine et ses yeux se fermer malgré elle. Mais elle s'était vite ressaisie. Pas question de dormir. L'événement qu'elle vivait aujourd'hui était trop important pour en perdre une seule parcelle. C'était l'aventure de sa vie. Celle qu'elle raconterait plus tard aux enfants des enfants de ses propres enfants. Dans si longtemps, qu'elle avait peine à l'imaginer. Seuls, les anciens savaient évaluer autant de temps à la fois. Elle, elle n'était encore qu'une fillette.

Une fillette qui avait peur de ce que les médecins de Manaus allaient lui faire. Peur aussi de cette douleur diffuse qui s'était installée depuis peu dans sa poitrine, peur de cette bizarre fatigue qui ne la quittait plus. Un perpétuel besoin de sommeil, qui l'empêchait même de jouer dans l'eau du rio Jacumà.

Pépita avait peur, mais le décor était si beau !

— Ça fait drôle !

Elle avait répété ça sans même vraiment y penser. Elle avait fini par s'habituer aux rafales de vent, aux éclairs qui zébraient les nuages noirs, aux écarts de l'hélico, aux hurlements de ses turbines, et la grosse tête casquée du pilote dépassant du dossier situé devant elle ne l'effrayait plus vraiment.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Penchée sur elle, Norma lui souriait, rassurante. Pourtant, elle avait toujours détesté les transports aériens, et cet orage qui commençait à les cerner de toutes parts ne lui disait rien de bon. Elle connaissait la furie des tempêtes amazoniennes, et, dans ces régions, les crashes d'avions et d'hélicos n'étaient pas rares. D'ailleurs, comme pour lui donner raison, la voix du pilote éclata soudain dans le cockpit en criant :

— Serrez bien vos ceintures, ma sœur ! Ça va secouer !

De fait, il y eut comme un grand coup de vent, et appareil sembla percuté par un poing géant, avant de se pencher sur le côté en hurlant de tous ses chevaux emballés. D'un coup, la tempête s'était abattue sur lui, criblant les vitres en plexi de grosses gouttes ravageuses. Tout en bas, la forêt ressemblait à présent à un océan vert sombre déchaîné, tandis qu'au-dessus et tout autour, on avait l'impression que la nuit était tombée. Une nuit pleine de menaces, où les éclairs dantesques creusaient leurs zébrures aveuglantes comme des fleuves de feu.

Une nuit de fin du monde.

Seule, du côté de l'est, une mince bande rosée subsistait à présent, indiquant le calme d'une éclaircie. Très loin. Derrière le pilote, Norma serra la petite Pépita contre elle en lui criant à l'oreille :

— N'aie pas peur ! Ce n'est rien !

Un moment après, elle ajouta, l'air enthousiaste :

— Tu devrais faire une ou deux photos. Les orages, c'est toujours

beau, en photo.

L'hélico s'était redressé et le pilote essayait de fuir la zone. Mais il avait beau donner tous les gaz en direction de l'est, la tempête était plus rapide. Les bourrasques secouaient maintenant l'engin sans discontinuer, et sous leur force, toute la mécanique tremblait. Il y eut un grand éclair sur tribord, suivi d'une déflagration forte et sèche qui secoua violemment l'appareil. Norma laissa échapper un cri et, dans le même temps, le pilote envoya une insulte au ciel avant de tourner sa grosse tête casquée pour hurler :

— On a un problème ! Je vais nous poser !

Glacée de frayeur, infirmière du CIMI sentit l'appareil plonger vers la masse sombre de la forêt. Son cœur cogna dans sa poitrine, mais, refoulant sa peur, elle serra davantage la gamine contre elle en criant :

— Ce n'est rien ! N'aie pas peur !

Elle entendit le pilote jurer et sentit les mains de la petite lui agripper le bras. Pendant ce temps, l'hélico plongeait toujours dans le hurlement dément de sa turbine. L'infirmière et sa jeune malade eurent l'impression que leur estomac remontait dans leur gorge et que tout le sang de leur corps refluit vers leur tête. Serrant toujours l'appareil jetable sur sa poitrine et l'index posé sur le déclencheur comme Norma lui avait indiqué de le faire, la petite ouvrit une bouche démesurée, comme pour happer l'air qui lui manquait. Elle laissa échapper une plainte que personne n'entendit et son regard se dilata d'horreur, quand soudain, la masse sombre de la canopée surgit sur le flanc droit de l'appareil. L'infirmière crut qu'ils s'écrasaient dans la masse végétale et elle eut juste le temps d'entamer un bref *ave Maria*, avant de réaliser que la forêt venait de s'ouvrir sous eux et qu'ils plongeaient au centre d'une vaste clairière aux contours dilués dans les rideaux de pluie. Puis l'hélico se stabilisa enfin à quelques mètres du sol et un soulagement immense la saisit.

Elle venait d'apercevoir les bâtiments.

Des constructions en dur, encore mal discernables à travers les éléments liquides. Puis elle aperçut des véhicules. Des petits et des gros. Très gros. Avec de drôles de choses dessus. Elle vit aussi des silhouettes qui couraient dans tous les sens et, tandis que l'hélico finissait sa descente, le pilote poussa un deuxième juron, avant de rester bouche ouverte, comme tétanisé. Norma regarda le point qu'il fixait vers le sol et son regard à elle aussi se dilata de saisissement. Brusquement, elle crut être devenue folle.

Car en bas, les arbres se déplaçaient !

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? cria le pilote.

— Qu'est-ce que c'est ? répéta bêtement Norma d'une voix tremblante. Les arbres ! Qu'est-ce qu'ils ont, les arbres ?

— Hé ! hurla encore le pilote. Qu'est-ce qu'ils...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Au sol, il y avait eu une soudaine succession d'étoiles blêmes, aussitôt suivie de chocs sous l'appareil. Le pilote lança un nouveau juron avant de hurler d'une voix aiguë :

— *Madré de Dios !* Ils nous canardent, ces enculés !

Norma se signa instinctivement, tandis que ses entrailles se nouaient et que ses bras serraient la petite Indienne contre elle.

— N'aie pas peur, mon enfant, dit-elle dans un souffle.

Pépita n'entendit même pas. Les doigts serrant son appareil-photo, elle aussi avait vu les étranges étoiles blêmes éclater au sol et entendu les chocs sur la tôle de l'hélico. Elle n'y comprenait rien. Elle savait seulement qu'elle avait terriblement peur, et qu'elle se sentait encore plus malade qu'au début de ce voyage qu'elle n'avait pas souhaité. Et maintenant, le pilote et Norma avaient peur. Cela se voyait et cela rejaillissait sur elle. La petite Indienne se tassa sur son siège, sa jeune frimousse figée et le regard toujours accroché aux étranges éclairs qui éclataient tout en bas.

— Remontez ! Remontez, cria Norma à l'adresse du pilote.

Mais celui-ci ne semblait pas entendre. Immobile sur son siège, il regardait maintenant droit devant lui, comme cherchant une solution qu'il ne trouvait pas. Norma se pencha, vit son profil grimaçant sous le casque et sa bouche ouverte sur un souffle haletant. Puis elle vit la bave rouge qui sourdait à la commissure de ses lèvres et son cœur cogna plus fort encore.

Le pilote était blessé !

— Mon Dieu, souffla-t-elle pour elle-même. Mon Dieu !

— Les salauds ! cria le pilote. Les salauds !

Les mains crispées sur son manche, il essayait visiblement de reprendre le contrôle de la situation. Mais il semblait sérieusement atteint et les rafales de vent et de pluie secouaient l'appareil comme un fétu de paille. Il tournait sur lui-même à la manière d'une toupie folle et il hésitait entre descendre ou remonter. En bas, plusieurs silhouettes grises s'étaient groupées au centre de la clairière et les éclairs blêmes se multipliaient. Brusquement, à l'instant où l'hélico chutait résolument d'une vingtaine de mètres, un chapelet de chocs secoua la carlingue et les vitres en plexi s'étoilèrent. Un courant d'air mouillé et chaud fusa à l'intérieur et, dans un mouvement réflexe, Norma bascula la fillette sur le côté, la plaquant sur le siège et se couchant sur elle. Mais au passage, elle avait poussé une plainte sourde qui augmenta la peur de Pépita. La gamine enregistra le sursaut de son infirmière, sentit aussitôt quelque chose de chaud lui couler sur la joue et dans le cou, et le corps de Norma se fit soudain si lourd qu'elle en étouffa presque. Elle se débattit en criant :

— Norma ! Tu me fais mal !

Mais l'infirmière du CIMI ne semblait pas entendre. Pépita parvint à

se dégager, vit la tête de Norma poisseuse de sang et ses yeux grands ouverts, fixant droit devant elle. Paniquée, la petite Indienne cria :

— *Mamà ! Mamà !*

Mais personne ne lui répondit, que les hurlements du vent dans les orifices des vitres et le vacarme conjugué de l'orage et de la turbine affolée. Folle de terreur, elle voyait tout en même temps. Les yeux morts de Norma, la tête casquée du pilote qui oscillait au-dessus de son dossier, les éclairs aveuglants de la tempête, et le défilement de la canopée sous l'appareil. Si près qu'on avait l'impression de voguer sur une mer végétale démontée.

Puis il y eut un premier choc, presque doux, suivi aussitôt d'un deuxième, plus sec, et d'un troisième, violent et sourd, qui fit littéralement rebondir l'hélico en l'air. Puis il y en eut un autre, plus fort encore, suivi de craquements sinistres et d'un grondement de moteur en furie. Pépita se sentit arrachée de son siège, propulsée contre le dossier du pilote et son petit corps retenu par la ceinture de sécurité repartit en arrière pour percuter le dossier avec force. Elle eut mal à la tête et au cou. Elle eut envie de vomir. Elle se mit à penser très fort à sa maman restée au village, à ses petits frères qui avaient pleuré à son départ et à sa poupée en fibres de palmes que lui avait confectionnée son père. Sa poupée qui lui avait échappé au premier choc et qu'elle n'arrivait pas à retrouver.

Enfin, il y eut un choc terrible. Si fort que Pépita hurla. Elle vit des branches brisées tourner tout autour d'elle et une pluie de feuilles s'abattit en rafales désordonnées, tandis que le haut de la cabine éclatait dans un fracas d'enfer. Elle reçut toutes sortes de choses sur la tête et fut immédiatement trempée jusqu'aux os.

Puis le silence s'installa.

Ou presque. Seuls maintenant, les roulements du tonnerre et le ruissellement de la pluie persistaient. Un instant groggy, la fillette bougea enfin, vomit sur elle, cria d'une voix angoissée :

— Norma ! Norma !

Recroquevillée sur son côté de siège disloqué, l'infirmière du CIMI ne pouvait plus répondre. Inerte, sa tête ensanglantée sur la poitrine, elle avait conservé un œil entrouvert, fixant stupidement les morceaux de branches et les feuilles hachées baignant dans la flaque de sang qui s'épandait à ses pieds.

— *Mamà !* cria encore Pépita.

Une odeur forte de carburant montait dans l'habitacle, et Pépita eut encore plus peur. Sans très bien savoir de quoi. Elle avait instinctivement fait sauter la boucle de sa ceinture, comme le lui avait montré Norma avant le décollage et, la panique lui glaçant tout le corps, elle sauta littéralement à travers la vitre éclatée de la porte de l'hélico, plongeant vers un sol qu'elle ne voyait pas vraiment. Juste à

l'instant où un « plouf » sonore faisait trembler la forêt. Pépita roula sur un sol détrempé, chute amortie par une épaisse couche d'humus qui sentait le moisi. Dans le même temps, une intense lumière jaune inondait les arbres, les lianes et les feuilles qui l'entouraient. Instinctivement, elle s'était précipitée à l'écart, se réfugiant derrière un énorme tronc aux racines monstrueuses. Tétanisée, elle vit l'hélico s'embraser d'un coup, envoyant vers la voûte sylvestre une gigantesque flamme entourée de fumée noire et nauséabonde. Tremblante, serrant convulsivement contre elle le petit appareil-photo qu'elle n'avait jamais lâché, murmurant le nom de Norma comme une mélopée sinistre, elle ne pouvait détacher ses yeux du spectacle hallucinant. Elle avait dépassé le stade de la peur. Elle ne pensait plus, ne respirait presque plus non plus. Comme si elle ne vivait plus vraiment. Elle resta ainsi longtemps, les pensées engluées, folle d'une terreur qu'elle n'analysait même plus.

Puis il y eut les cris et des bruits de branches cassées. Des silhouettes verdâtres émergèrent de la forêt, portant des choses qui ressemblaient à celles dont les *garimpeiros* et les trafiquants *d'épadu* menaçaient les Indiens pour les obliger à évacuer leurs terres ancestrales. De ces objets en acier qui claquaient et qui tuaient. Alors, la petite Pépita eut encore plus peur. Bien plus peur. Surtout quand elle vit surgir des profondeurs de la selva le géant à la peau blanche. Un géant à tête de monstre.

CHAPITRE II

— *Por favor, un Hennessy-Glace.*

Mack Bolan venait de s'installer au comptoir, fouillant la pénombre du regard. Le bar du Hilton Cartagena était noir de monde, mais pas la moindre trace de Hal Brognola. Le numéro Deux du Justice Department US l'avait appelé de Colombie l'avant-veille au téléphone satellitaire du char de guerre, lui disant qu'il l'attendrait ce soir au bar du Hilton de Cartagène. Un bref coup de téléphone qui ne lui avait rien appris d'autre. Venant d'achever son super-blitz contre les *mobsters* de Dallas, l'Exécuteur s'apprêtait alors à transporter sa guerre dans le Colorado, où on soupçonnait la mafia d'avoir détourné un missile stratégique, lors d'essais depuis une base militaire locale. Une grosse embrouille, qui sentait l'ingérence étrangère à plein nez.

— Rapplique, avait seulement demandé le fédéral. C'est super-urgent.

Se souvenant de l'accueil particulièrement chaleureux et des prestations de grand luxe dont il avait bénéficié sur Avianca, lors de son dernier blitz en Colombie(1), Mack Bolan avait sauté dans le premier vol Dallas-Miami, avant de s'offrir un aller simple en *first* pour Cartagène, sur la compagnie colombienne. Caviar et champagne à volonté.

Il avait atterri une heure plus tôt à l'aéroport de Cartagène, où il avait récupéré son sac de voyage, ainsi que *The Snake*, le fameux automatique très spécial du génial Herman Gadgets Schwarz, qu'il avait comme à son habitude transporté démonté, pièces astucieusement réparties dans les entrailles de sa petite Japy portable. Un peu plus tard, un taxi jaune l'avait déposé devant l'entrée du Hilton. Le meilleur palace de Cartagène. Un bâtiment en forme de *Tequendama*, cet oiseau mythique aux ailes déployées, symbole précolombien de la région. Ne sachant combien de temps il resterait en ville, il n'avait retenu que pour une nuit. Une belle chambre au mobilier romantique, dont la baie vitrée s'ouvrait sur une anse d'eau limpide où ronflaient toutes sortes d'engins nautiques. Sitôt son sac ouvert, il avait sacrifié au sacro-saint devoir de protection rapprochée. La sienne. Son dernier séjour en Colombie avait laissé des plaies qui n'étaient pas près de cicatriser et tout les *narcos* rescapés du secteur devaient rêver de l'écorcher vif. Alors, il avait démonté la Japy

portable pour mettre *The Snake* à jour.

Un pistolet automatique, mais d'un calibre peu courant. 4,7 mm. Avec ses cinq éléments jusqu'alors ventilés dans les entrailles de la machine, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, hyper-compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble disparate s'était entièrement fondu dans le puzzle mécanique de la machine.

Un beau tour de passe-passe.

Bien entendu, malgré les dix coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il en général beaucoup sur le marché parallèle des armes, et ses ramifications plus ou moins avouables, pour se procurer au plus vite du matériel plus sérieux. Méthode hasardeuse, parfois dangereuse, mais le plus souvent incontournable. Mais cela n'étant pas toujours réalisable immédiatement, il fallait pouvoir parer au plus pressé. D'où l'utilité du gadget d'Herman Schwarz. L'Exécuteur avait achevé le remontage de l'arme, dégagé les touches creuses de la machine à écrire dans lesquelles les balles étaient cachées. Des munitions révolutionnaires. Des cartouches sans étui, constituées d'un petit bloc de Propergol solidifié et spécialement traité, au sein duquel étaient insérés projectile et amorce. Une munition de calibre 4,7 mm, déjà utilisée par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch. Des « balles » que Bolan avait insérées dans la crosse-chargeur, avant de glisser l'arme dans une poche de son blouson de toile légère et de remettre la Japy dans le sac de voyage.

Puis il était descendu au bar de l'hôtel.

— *Es usted el señor Dakota ?*

La question émanait du barman habillé de bleu qui venait de poser un grand verre au liquide ambré devant Bolan. Surpris, ce dernier jeta un regard de côté avant d'opiner :

— *Si.*

L'homme en bleu se pencha, lui tendant une enveloppe.

— *Tengo un mensaje para usted, señor.*

Un message pour lui. Il ouvrit le pli, reconnut aussitôt l'écriture du fédéral. Coincé par ses rendez-vous, Brognola lui demandait de le rejoindre au *El Faro*, une boîte de nuit située dans la vieille ville fortifiée.

Il était passé dans le secteur une demi-heure plus tôt !

Touchant à peine à son Hennessy-Glace, il quitta le bar, retraversa le

luxeux lounge à mezzanine du Hilton, refusa les services d'un cocher de calèche pour sauter dans un autre taxi jaune.

— *Casco antiguo*, le vieux quartier, commanda-t-il au chauffeur. *Al El Faro*.

La voiture démarra, se faufilant dans la circulation. La nuit, Cartagène vivait intensément à la mode caribéenne, c'est-à-dire dans la joie et la musique. Dans une cacophonie démente. Garées sur les trottoirs, les voitures aux portières ouvertes vomissaient leurs orgies de décibels, sans que personne ne s'en trouve apparemment gêné. Aux terrasses, des grappes de jeunes prenaient le frais aux échos des salsas et dans la circulation des avenues longeant la mer des Antilles, les navettes-minibus aux carrosseries enluminées et les calèches rutilantes transportaient leurs lots de touristes. Presque toujours américains. Des odeurs d'épices et des parfums musqués flottaient dans la brise marine, et au-dessus des grands immeubles du centre des affaires, le ciel piqueté d'étoiles se colorait d'un voile opalisant.

C'étaient les tropiques.

Le taxi contourna le rond-point de Bocagrande et le parc de l'hôtel *Caribe* aux murs orangés et illuminés, avant de remonter *l'Avenida San Martin*, et de longer enfin les remparts et le port en perpétuelle activité. Des charrettes, des véhicules de toutes sortes, et des montagnes de caisses. Des odeurs de saumure montaient aux narines, accentuées par la tiédeur de la nuit. Ici, l'activité ne cessait jamais complètement. Malgré les vicissitudes de l'Histoire et le temps passé, la vieille cité avait su perpétuer ses traditions de port marchand ouvert sur le monde.

Ici aussi, c'étaient les Caraïbes.

Un moment plus tard, le taxi passait sous la voûte du *Portal de los Dulces*. Derrière, Bolan découvrit les premières façades jaunes et roses illuminées, aux balcons en bois, du quartier historique de la Cartagena antique. Après la Piazza, la voiture s'enfonça dans des venelles bordées de maisons d'époque, avec leurs cortèges de balcons en bois ouvragé et d'échoppes de toutes sortes. Des magasins aussi. Notamment des joailleries, dans les coffres desquelles dormaient des profusions d'émeraudes. Parmi les plus belles du monde. Trente-trois pour cent de la production mondiale du « diamant vert » provenaient de Colombie, et Cartagena représentait sans doute sa plus belle vitrine. C'était superbe et dès les premiers instants, l'esprit commençait à s'évader du côté de l'histoire de ce pays chargé de légendes. Seulement, Mack Bolan n'avait pas fait le voyage pour rêver. Le taxi venait de passer devant l'immeuble en angle et tout rose des *Balcones de Badillo* et un moment plus tard, il se faufilait dans la petite *Calle de la Soledad*, puis dans une succession de voies étroites et quasi désertes.

— *El Faro, señor.*

Rappelé aux dures réalités, Bolan distingua une enseigne, à la lumière jaunâtre, à peine visible dans le renfoncement de la ruelle. Tout seul, il serait passé devant sans la voir. Ajoutant quelques billets froissés aux trois mille pesos de la course, il quitta le taxi, effleurant la crosse de *The Snake* dans sa poche de blouson. Geste purement instinctif, car en principe et arrivé depuis trop peu de temps, il n'avait rien de particulier à redouter dans le secteur. Poussant une porte en bois percée d'un hublot en verre bleu, il pénétra dans un petit hall dallé de pierres, aux murs enduits à la chaux, sur lesquels des appliques en forme de torches dispensaient un éclairage tout aussi modeste. Un costaud en T-shirt, au front bas et aux avant-bras constellés de tatouages discutait avec une superbe métisse en tenue caribéenne. À l'entrée de Bolan, la fille plaqua un sourire enjôleur sur sa face dorée et, le toisant d'un regard de biche, elle l'invita :

— Suivez-moi, *señor*. Ce soir, il y a de très belles hôtesse.

Suivant la croupe chaloupante et rebondie de la fille, il ignora le gorille qui parut littéralement le renifler au passage. Rien qu'avec un de ses biceps, on aurait pu nourrir toute une escadre de crocos affamés. Mais la fouille ne devait pas être le genre de la maison et suivant toujours la métisse, Bolan traversa un vaste patio délicieusement frais, au centre duquel glougloutait une fontaine entourée de fleurs. Une galerie sur colonnades de pierres courait tout autour, au niveau du premier étage, supportant le plancher d'un bar-glacier actuellement en travaux. Au fond de la cour, une porte en bois clouté, avec une lanterne éclairée au-dessus. Bolan et son hôtesse la franchirent et l'instant d'après, descendant quelques marches, il pénétrait enfin dans une salle voûtée et enfumée, dont les pierres tremblaient sous les chocs des décibels. Près de l'entrée, un bar pris d'assaut par des grappes de clients et d'entraîneuses, plus loin, des tables et des chaises entourant une scène en demi-lune située au fond de la salle. Derrière le comptoir, deux barmaids et un barman, sur la scène, deux filles en string se trémoussaient en mimant des caresses mutuelles sans conviction. Sur tout un côté du local, des box s'alignaient, pour la plupart occupés par des filles de la maison, en compagnie de clients. Deux entraîneuses s'étaient déjà accrochées à Bolan en minaudant. Il allait les écarter, se reprit aussitôt. À travers l'écran de fumée, il venait d'apercevoir Hal Brognola, et d'intercepter son regard. L'air de lui dire d'attendre à l'écart. Accoudé à l'angle extrême du bar, face à un gros type en costume clair, le fédéral était penché en avant, lancé dans un discours évidemment inaudible pour Bolan. Embarquant les entraîneuses à une des rares tables libres, assez loin des deux hommes, l'Exécuteur hésita entre commander le Hennessy-Glace qu'il n'avait pu boire au bar du Hilton Cartagena, et

du champagne. Le touriste US qu'il était censé être opta généreusement pour un magnum de Moët et Chandon. Vendu au prix de l'émeraude, mais autant éviter les brûlures d'estomac du « champagne » local. Aussitôt, les filles se déchaînèrent. Prêtes à le violer sur place, dès qu'ils furent installés dans un des derniers box.

— *Cuàl es tu nombre, bello Americano ?* se hasarda la plus active en lui soufflant son haleine dans l'oreille.

— John, mentit Bolan.

Du coin de l'œil, il surveillait le fédéral. Toujours plongé dans sa discussion, ce dernier lui lançait parfois de brefs regards entendus. Enfin, après un long moment, le type en costume clair lui serra la main et quitta la boîte. Au lieu de rejoindre Bolan, Hal Brognola se dirigea vers une fille qui occupait une autre loge et lui souffla quelque chose à l'oreille. Docile, l'intéressée disparut en direction de la scène et d'un dernier regard de loin, le fédéral fit comprendre à l'Exécuteur qu'il pouvait le rejoindre.

— Je reviens, lança Bolan aux filles. Buvez en m'attendant.

Il gagna le box de son ami, s'assit près de lui en attaquant :

— J'espère que le déplacement vaut le coup.

Il parlait du voyage States-Colombie, et il ajouta :

— J'ai des missiles qui m'attendent au Colorado.

Hal Brognola lui adressa un rictus de côté avant de répliquer :

— Il y en a peut-être qui t'attendent également dans le secteur.

L'Exécuteur l'observa, surpris.

— Mais encore ?

Brognola se pencha vers Bolan.

— Des infos hyper-sensibles.

— Par le type au complet clair ?

— Négatif. Lui, c'est juste l'emmerdeur de service. Flic colombien des stup. Je suis officiellement ici pour assister à une bon Dieu de conférence sur le sujet. Ce type ne m'a pas lâché depuis deux jours. Une amitié spontanée, en quelque sorte. Ce soir, j'ai dû lui dire que j'avais envie de me faire une fille ou deux pour qu'il consente à me lâcher. Il est marié et il a une trouille bleue du sida.

— Je vois, dut littéralement hurler Bolan dans le déchaînement de la sono. C'est quoi, ton info ?

Sur la scène, les deux caresseuses s'étaient éclipsées, laissant la place à la fille qui attendait Brognola l'instant d'avant. En string elle aussi, plutôt canon. Sans un regard pour elle, le fédéral enchaîna :

— Nick Russo, ça te dit quelque chose ?

Bolan plissa le front, hésita avant de hasarder :

— C'est pas cet agent DEA qui a changé de camp il y a deux ou trois ans ?

— Bingo ! félicita Brognola. Et Paul Kraski ?

Bolan hoch la tête.

— Il bossait avec Russo, et ils se sont tirés tous les deux.

— Re-bingo !

À l'époque, Nick Russo avait déserté la DEA en entraînant son subordonné Paul Kraski, un rouquin géant et caractériel, miraculeusement réchappé de l'incendie du labo clandestin panaméen qu'il avait allumé au cours d'une opération. Gravement brûlé, il y avait perdu un œil, une bonne part de la peau du visage et du crâne... et un bon pourcentage de sa raison. Il était devenu dangereux. Juste avant de faire la belle avec Russo, il avait carrément flingué dans le tas au cours d'une autre opération mouvementée. Résultat, deux dealers... et un collègue à la morgue. Un super-ténor au bord de la retraite. Un certain Boleno. Bolan s'en souvenait à cause de ce patronyme proche du sien. Une bavure qui avait déclenché l'enquête des services et au cours de laquelle certains avaient commencé à murmurer des trucs à propos de grosses combines crasseuses. En bref, Kraski et Russo étaient déjà convaincus de collusion mafieuse. De là à soupçonner Kraski d'avoir fait le ménage au cours de cette opération-bavure, il n'y avait qu'un pas. Les dealers pouvaient parler et le collègue avait peut-être découvert le truc. Terrain mouvant pour les duettistes de la magouille. Deux jours plus tard, ils disparaissaient dans la nature. On avait retrouvé leur trace quelques mois plus tard, du côté des narcos péruviens et grâce à ses connaissances en matière de lutte antidrogue, Russo était devenu un véritable pilier du trafic. Depuis, l'administration US savait qu'il s'était établi à son compte, quelque part en Amérique du Sud, mais personne n'avait pu le débusquer jusqu'à ce jour. Connaissant le dévouement de Kraski pour son chef, on était à peu près sûr qu'ils étaient toujours ensemble.

L'Exécuteur leva un regard intéressé.

— On les a localisés ?

— Peut-être.

— En Colombie ?

— Pas vraiment. Mais pas loin.

— C'est pour eux que tu m'as fait venir ?

— Affirmatif. Mais pas seulement. Je veux dire, pas seulement pour régler leur cas. Ça, la DEA peut le faire.

— Je suis là pourquoi, alors ?

Le fédéral regarda sa montre.

— Pas le temps de développer maintenant. J'ai un rencard. Dans un instant, un mec doit débarquer ici avec des infos pour moi. Un indic. Il bouffe à tous les râteliers, mais il assure savoir des choses sur Russo. Du moins, plus que je n'en sais maintenant moi-même.

Bolan fit la grimace.

— Qu'est-ce que je fais, en attendant ?

— Tu regardes ça.

Le numéro Deux du *Justice Department* venait de poser une photo sur la table et Bolan dut faire un effort pour y voir quelque chose dans l'éclairage ambiant. Brognola amorça le mouvement de se lever.

— Mon gars vient d'arriver. Je reviens.

Il quitta la banquette, laissant Bolan face à la photo toujours sur la table. Intrigué, l'Exécuteur avait suivi des yeux l'entrée de l'indic en question. Genre cancrelat. Foncé de peau et de poil, face osseuse, portant lunettes et vêtu d'un complet brun étriqué. Genre cafard de service dans l'administration. Mais l'Exécuteur le savait, le inonde crapuleux n'était pas précisément composé de saints. C'était un univers glauque, sale et dangereux.

Le sien, depuis longtemps.

Le cancrelat et Brognola s'étaient rejoints au bar et la discussion s'étaient immédiatement engagée. Tête baissée et tordant les mains devant lui, l'indic parlait vite, jetant parfois des regards méfiants autour d'eux. Face à lui, le fédéral ressemblait à une gravure de mode. Et à un symbole de vertu. Parfaitement calme et immobile, il se contentait de légers mouvements de tête, comme pour encourager le cafard dans ses confidences. L'Exécuteur les observait distraitement, entre deux regards sur la photo remise par Hal. Un cliché couleur, pas très net, apparemment pris de haut, sur lequel on devinait des arbres et des camions. Dont un, au plateau chargé de longs tubes clairs. Des tubes pointus à une extrémité et dotés d'ailettes à l'autre : des missiles.

Pour le spécialiste qu'il était, le doute n'était pas possible, malgré le flou de la photo. Intrigué, il releva les yeux vers le bar, vit les deux hommes toujours en conversation. Mais à l'instant où il allait de nouveau reporter son attention sur la photo, son regard glissa vers la porte d'entrée qui venait de s'ouvrir. Sur deux types qui furent immédiatement pris d'assaut par les entraîneuses. Banal. Mais alors que l'Exécuteur allait s'en désintéresser, il vit l'un des nouveaux arrivants écartier les filles sans ménagement, tandis que son compère fonçait droit sur le bar en sortant un objet sombre de sous sa veste. Un P-M micro-Uzi, qu'il pointa immédiatement sur l'indic et sur Brognola. Mû par un réflexe foudroyant, l'Exécuteur s'était littéralement arraché de son box, *The Snake* déjà en main, et avait hurlé :

— Hal ! Att...

Le reste fut couvert par les premières détonations.

CHAPITRE III

Malgré la sono bruyante, les détonations avaient fait l'effet de bombes. Des hurlements s'étaient élevés de partout. Tandis que l'indic de Brognola cognait du dos contre le bar en ouvrant une bouche démesurée, le deuxième type brandissait à son tour un P-M. Dans la même fraction de seconde, l'Exécuteur avait appuyé sur la détente de *The Snake* et, à dix mètres de là, le premier agresseur parut comme frappé par la foudre. Son corps tressauta violemment, tandis que le haut de son crâne semblait exploser. Déjà, l'Exécuteur avait modifié l'angle de tir de *The Snake*, et son index frémissait de nouveau sur la détente. Mais, gêné par un mouvement de foule, il dut différer son tir. Pendant ce temps, mû par un réflexe digne d'un baroudeur confirmé, Hal Brognola avait plongé à terre, essayant d'entraîner son indic avec lui. Mais ce dernier avait écopé. Sous l'effet conjugué de la douleur et de la peur, il s'était brusquement effacé de côté en tendant les bras devant lui dans un mouvement de défense instinctif. Rapide comme un cobra, le deuxième tueur avait bondi vers lui et envoyé la sauce. Une courte rafale, qui fit littéralement éclater le thorax du cafard. Malheureusement pour lui, il n'eut pas le temps de déguster son succès. Le champ brusquement libéré devant *The Snake*, l'Exécuteur avait pu tirer deux minuscules ogives en direction du tueur. Grâce à la très haute vitesse initiale calculée par Herman Schwarz, les projectiles bénéficiaient à la fois d'un pouvoir d'arrêt étonnant et d'un effet de pénétration redoutable. Propulsé contre le comptoir, le tueur écarta les bras, lâcha son arme, tomba sur les genoux, vomissant son sang par une blessure au cou et par une autre à la tempe droite. Quand il s'affala sur le sol, une des entraîneuses s'exclama d'une voix blanche :

— Ils... mon Dieu ! Ils sont morts ?

Elle parlait des deux tueurs, de l'indic et de Brognola encore à terre. Les trois premiers l'étaient, le fédéral, pas du tout. Il se redressa, s'épousseta calmement et à Bolan qui arrivait sur lui, il lâcha du ton mesuré qui le caractérisait :

— Faudrait pas traîner ici.

D'un geste machinal, l'Exécuteur s'était emparé de l'arme du deuxième tueur. Un MAC 10 9 mm Para, à la carcasse éraflée de partout, mais dont le chargeur de trente cartouches contenait encore quelques balles. Pour le cas où les deux guignols ne seraient pas venus

seuls. À cet instant, le gorille aux biceps hypertrophiés fit une entrée théâtrale. Brandissant un court Colt Agent 38 Spécial au canon de deux pouces, il s'encadrait dans l'ouverture de la porte en grondant :

— Que personne ne bouge !

En roulant à la fois ses muscles impressionnants et ses petits yeux féroces. L'Exécuteur qui venait de se présenter lui aussi devant la porte, mais en sens inverse, hocha la tête, conciliant.

— *Muy bien*, dit-il de sa voix sépulcrale. Personne ne bouge.

Puis d'un mouvement fulgurant, il balaya l'air de son bras armé en ajoutant :

— Sauf nous.

Atteint à la tempe d'un coup de carcasse de MAC 10, le cerbère émit un « couac » bizarre, avant de battre l'atmosphère enfumée des deux bras, et de s'écrouler en lâchant son petit Colt. L'Exécuteur n'avait pas frappé trop fort. Juste de quoi se frayer un passage. Après tout, ce type ne faisait que son boulot. Enjambant le musclé, il envoya à l'adresse de Brognola qui le suivait déjà :

— T'as Raison. Faut pas traîner.

Ils traversèrent le patio fleuri en petite foulée, puis l'entrée, où l'hôtesse les regarda passer comme s'ils étaient des diables. L'instant d'après, ils débouchaient dans la ruelle. Juste devant le nez d'une vieille BMW cabossée aux codes allumés, capot tourné vers la sortie de la voie, portière arrière gauche ouverte. Derrière le volant, une silhouette sombre. En voyant déboucher Bolan avec le MAC en main, le type réalisa aussitôt. L'Exécuteur le vit se pencher de côté et quelque chose de noir apparut au bout de son bras. Simultanément, le moteur de la BMW rugit et la voiture bondit en avant. Bolan n'eut que le temps de se rejeter en arrière, butant contre Brognola qui survenait dans son dos.

— Attention ! cria-t-il à ce dernier.

Il avait lui-même plongé au sol, juste à l'instant où la rafale claquait dans la nuit. Il tira à son tour et fit éclater une partie du pare-brise de la BMW. Arrachés de la façade par les balles ennemies, des éclats de pierre lui tombèrent sur les épaules, pendant que, comme devenue saoule, la voiture se mettait à tanguer, avant de glisser brusquement de côté. Son pneu avant gauche sauta le trottoir et son aile rencontra la façade dans un raclement grinçant. Le véhicule s'immobilisa, moteur calé, un phare éclaté. Déjà, l'Exécuteur allait se précipiter, quand, alerté par son instinct, il fit un écart à l'instant même de l'explosion.

Une déflagration terrible, qui sembla secouer les murs de la ruelle. Du verre explosa quelque part et des éclats de toutes sortes se mirent à pleuvoir autour de l'Exécuteur, tandis que des sifflements inquiétants résonnaient.

Des chevrotines. Le temps d'un éclair, le guerrier solitaire avait aperçu une ombre, dans un renforcement situé en avant dans la ruelle. Un tireur qui interdisait la sortie. Un claquement métallique se répercuta dans la nuit, très sonore, suivi d'une deuxième explosion. Un *shotgun*. Au son, le genre Beretta ou Spas 12 de Franchi. Matériel sérieux. Cette fois, l'enseigne du *night* s'était volatilisée, plongeant le secteur dans une quasi-obscurité. De nouveaux éclats giclèrent partout et l'Exécuteur sentit quelque chose lui cisailer le menton.

— Vous êtes baisés, connards ! cria une voix désagréable. Baisés !

En principe, le tireur n'avait pas tort. Placé comme il l'était, toute retraite leur était coupée. Pourtant, il venait de commettre deux superbes erreurs. Il avait éteint la lumière au-dessus de ses « cibles » et il ne songeait même pas à faire sauter l'autre phare de la BMW. Plongeant de nouveau dans l'ouverture, l'Exécuteur sauta par-dessus le fédéral agenouillé en lançant :

— Planque-toi. Quand je siffle, tu l'appâtes.

— Bien compris, souffla Brognola.

Déjà, Bolan s'était élancé dans le patio. Il fonça vers l'escalier de la galerie, grimpa quatre à quatre, se retrouva sur le plancher du bar-glacier en plein air et en travaux, se précipita vers la dernière des fenêtres en ogive et sans croisées plongeant sur la ruelle. Des bacs à fleurs étaient posés sur les entablements, libérant leurs grappes odorantes aux couleurs vives. L'Exécuteur se baissa, risqua un œil, laissa échapper un grognement satisfait.

Le flingueur était bien là.

À dix mètres, mais invisible. Tout juste le canon de son arme était-il discernable dans le pinceau rasant du phare de la BMW. Se redressant, l'Exécuteur se cala contre l'angle de la fenêtre. Abaissant le court canon du MAC 10 vers la ruelle, il poussa un sifflement bref et trois secondes plus tard, une nouvelle explosion déchirait le silence devenu pesant.

L'Exécuteur lâcha sa rafale. Un coup d'œil lui avait permis de repérer le haut de la tête du tireur à l'angle du renforcement. Il perçut un cri bref, vit une silhouette se découvrir brusquement, en faisant un pas en avant. Dans le pinceau du phare de la voiture, le type lâcha son arme, tomba sur les genoux, son crâne libérant des flots de sang. Puis il bascula d'un coup pour s'effondrer dans le caniveau. Sans attendre, l'Exécuteur s'était rué dans l'escalier. Il arriva dans la cour au moment où clients et entraîneuses de la boîte commençaient à se hasarder timidement. En le voyant avec le MAC en main, ils refluèrent aussitôt dans un concert d'exclamations.

— C'est bon, lança l'Exécuteur à l'adresse de Brognola qui se redressait, sa veste sur le bras. On y va.

— C'est bon, c'est bon ! grogna le fédéral. Pas pour ma veste, en

tout cas.

Il s'en était servi en l'agitant au-dessus de lui pour obliger le flingueur à se découvrir. Résultat, elle était transformée en dentelle. Mais, sans états d'âme, l'Exécuteur avait déjà foncé vers la BMW, pointant le canon du MAC 10 à hauteur de la portière gauche, prêt à tout. Décidément en forme, Hal Brognola l'avait imité du côté opposé. Mais ils ne purent que constater les dégâts : le chauffeur était mort.

À sa première sortie et dans un souci d'information ultérieure éventuelle, l'Exécuteur avait pourtant visé bas exprès. Mais, dans l'urgence, au moins une de ses balles avait quand même touché le chauffeur un peu trop haut. Du sang plein la poitrine et le ventre, le type gisait sur le côté, une mousse roussâtre coula de sa bouche ouverte sur un dernier rictus.

— *Shit* ! gronda Bolan.

— *No problem*, le consola Brognola, réaliste. On n'aurait pas eu le temps.

Il avait raison. Déjà, des cris résonnaient derrière eux et des silhouettes encore prudentes émergeaient de l'entrée de la boîte. Dans un instant, les flics allaient débarquer et la ruelle deviendrait une nasse. Or, presque autant pour Brognola que pour l'Exécuteur, pas question de répondre aux questions de la police colombienne. Trop de petits secrets à protéger.

— T'es venu comment ? demanda Bolan au fédéral.

— *Cab*.

— *Shit* ! répéta l'Exécuteur.

Puis gérant le problème à sa manière, il lança :

— Grimpe !

Tandis que Bolan arrachait le mort de son siège pour le balancer sur le trottoir, Hal avait déjà sauté à la place du passager. Deux secondes après, l'Exécuteur s'asseyait aux commandes de la BMW et relançait le moteur. La voiture s'arracha du mur et du trottoir, fonçant aussitôt vers la sortie de la ruelle, débouchant comme un boulet dans une rue sombre, heureusement quasi déserte. Sauf une voiture, stationnée un peu plus loin, les deux roues de droite sur le trottoir. Une autre BMW. Avec trois types qui jaillissaient des portières ouvertes.

Trois costauds qui brandissaient des P-M.

— Baisse-toi ! ordonna Bolan.

Comme un fou, il avait écrasé l'accélérateur et enfoncé la tête dans les épaules. Au lieu de se protéger, Hal Brognola s'était emparé du MAC 10 et il avait lancé son bras armé à l'extérieur. Mais il n'eut même pas le temps d'appuyer sur la détente. Dans une succession d'éclairs blêmes, un enfer de plomb leur tomba dessus comme la foudre. Le reste du pare-brise explosa et les deux hommes encaissèrent des chocs divers. Bolan eut mal au côté gauche, tandis que le fédéral

émettait un juron sourd, en lâchant enfin une courte rafale au jugé. Dans le même temps, l'Exécuteur avait littéralement encastré la pédale d'accélérateur dans le plancher de la BMW et cette dernière fit un bond en avant qui fit hurler ses cylindres.

— À droite ! hurla le fédéral.

L'Exécuteur avait vu aussi. Une petite rue oblique, qui venait de s'ouvrir, déserte. Bolan fit déraper la BMW, enfila l'embranchement en arrachant un peu de son aile arrière gauche au pare-chocs de la voiture ennemie. Mais à l'instant où le capot de leur véhicule s'engageait dans la voie libre, deux phares trouèrent la nuit juste devant eux. Deux phares surmontés d'un gyrophare !

La police !

CHAPITRE IV

— On est baisés !

La voix de Brognola était devenue blanche. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, Bolan avait pu sentir l'angoisse du fédéral. Normal. S'ils étaient pris par la police colombienne, le numéro Deux du *Justice Department* allait avoir les pires emmerdes. Et le gouvernement américain aussi. Quant à Mack Bolan, il pouvait dire adieu à sa liberté. Et sans doute à la vie aussi. Les narcos étaient tout, sauf des amnésiques. Quelle que soit la prison où on l'enfermerait, ils le feraient exécuter.

— Accroche-toi !

Tout en criant ça, l'Exécuteur avait pilé la BMW, passé la marche arrière, et écrasé de nouveau l'accélérateur. Dans un hurlement déchirant des pneus, la voiture se catapulta en sens contraire, accrocha de nouveau l'autre véhicule qui venait de se précipiter à sa poursuite, lui éclatant les feux avant. Surpris, son chauffeur dut paniquer à la vue du gyrophare, car il voulut reculer lui aussi. L'Exécuteur en profita aussitôt. Forçant sur l'accélérateur, il propulsa le véhicule ennemi dans la rue d'où il venait, écrasant ce qui lui restait de calandre. Dans un mouvement habile du poignet, il vira, en arrière, pila une nouvelle fois sur place, immobilisant leur BMW au débouché de la ruelle. Dans le même temps, il avait arraché le MAC 10 des mains de Brognola et il cria de nouveau en arrachant la clé de contact :

— Go !

Réagissant au quart de tour, le fédéral s'éjecta de la voiture dans un roulé-boulé impeccable, tandis que l'Exécuteur achevait sa propre chute arrière.

— À couvert ! envoya-t-il au fédéral.

Canon du MAC 10 déjà pointé et doigt sur la queue de détente, il cherchait déjà sa première cible. Le temps d'un battement de paupières, il avait vu deux ombres jaillir simultanément de la deuxième BMW. Son index avait effleuré la détente. À peine une demi-seconde. Juste de quoi libérer entre cinq et huit projectiles. À plus de 340 mètres/seconde de vitesse initiale, les ogives brûlantes avaient jailli dans une succession d'éclairs, criblant la nuit chaude, avant d'aller faire exploser tout le haut du corps du premier flingueur.

Tandis qu'il était violemment rejeté en arrière en pissant le sang de partout, le deuxième *pistolero* voulut pointer le canon de son propre flingue vers Bolan. Mais ce dernier avait déjà roulé sur le côté et son doigt avait derechef sollicité la détente du MAC 10. Si légèrement qu'il n'y eut pas plus de quatre départs de coup. Juste à l'instant où le tueur allait lui-même tirer. Il n'en eut pas le temps. Entièrement éclaté sur le côté gauche, son front se mit à cracher sang et cervelle. Lui aussi violemment catapulté en arrière, il lâcha son arme et disparut derrière la voiture. Dans le même temps, l'Exécuteur s'était redressé, avait littéralement fondu sur sa dernière proie, le chauffeur du véhicule ennemi.

Essayant de s'éjecter en brandissant un gros revolver à canon de six pouces, celui-ci n'eut pas le temps d'en faire plus. S'embrochant quasiment sur le court canon du MAC 10, lui non plus n'eut pas le temps de faire feu. Quatre 9 mm en plein cœur, il se rabattit contre la carrosserie, les yeux déjà vitreux et la bouche démesurément ouverte sur un cri muet.

L'Exécuteur avait plongé dans la deuxième BMW. Dans un hurlement de pneus, la voiture de police venait de stopper sur place. Calandre contre flanc de la première BMW. Heureusement, Hal Brognola avait compris la manœuvre dès le début. Il se reçut sur le siège du passager en lançant :

— Faudrait pas traîner !

— C'est mon avis, renvoya l'Exécuteur.

Il n'avait pas l'intention d'embrasser les flics sur la bouche. Il les entendait s'exciter et voyait leurs silhouettes s'agiter dans la ruelle. Hélas, dans sa précipitation, feu le pourri-chauffeur avait calé son moteur. L'Exécuteur voulut le relancer, n'obtint qu'une succession de hoquets ridicules au niveau de l'échappement.

— Merde ! grinça Brognola. La cavalerie !

— Vu, renvoya Bolan.

La cavalerie, c'étaient les flics colombiens. Parmi eux, un petit malin avait ouvert les portières de la BMW qui les coinçait et constatant qu'il n'y avait plus de clé de contact, avait résolu de parer au plus pressé. Il « traversait » la voiture par ses portes. Flingue en main, suivi par ses copains. Comme dans un cauchemar, Bolan vit des canons se lever vers eux et il dut envoyer une courte rafale au-dessus des flics pour les obliger à se planquer. Pendant ce temps, il avait de nouveau sollicité le démarreur. En vain. Une fois, deux fois... Le moteur partit à la troisième.

Pied au plancher, l'Exécuteur lança la voiture en marche arrière, et tandis qu'au débouché de la ruelle les flics s'évertuaient à pousser la BMW pour dégager le passage, il parcourut une cinquantaine de mètres, avant de se ruer enfin dans une rue perpendiculaire.

Un moment plus tard, après une errance compliquée et sur fond sonore et lointain de sirènes de police, la BMW traversait la *Plazza de la Aduana*, enfilait une rue oblique, et sans très bien savoir comment il s'y était pris, l'Exécuteur se retrouva devant le *Portai de los Dulces* qu'il franchit enfin.

Ils étaient sortis du *casco antiguo*.

Sur les quais du port, il se gara entre deux piles de palettes. Le fédéral descendit, s'épousseta et, conservant sa veste percée sur le bras, il désigna un taxi jaune qui arrivait en proposant :

— Tu peux laisser le P-M. On n'en aura plus besoin.

Il était en sueur, mais n'avait pas perdu son calme.

Bolan opina. Le danger semblait passé, et se faire coincer avec une arme par une éventuelle patrouille n'eût pas été malin. Dix minutes après, alors que le taxi redescendait l'*Avenida San Martin* encore très fréquentée, Brognola arrêta le chauffeur devant le numéro 8-19, sous l'enseigne du *Restaurante Granditalia*.

— J'ai faim, dit-il. Ici, la bouffe est bonne et ça nous permettra de discuter. Tu as retenu au Hilton ?

Bolan acquiesça.

— O.K., déclara le fédéral en le précédant dans la salle. On croûte, je te briefe et après, on ne se connaît plus. Demain, tu prends le premier vol *Aces* pour Bogota, ensuite, tu embarqueras sur la *Varig*.

— Je vais au Brésil ? s'étonna Bolan.

Hochement de tête du fédéral.

Un comble ! Il y avait déjà six morts dans leur soirée colombienne, l'Exécuteur avait failli se faire allumer une bonne demi-douzaine de fois, il avait risqué se faire coincer par la police, alors qu'il n'avait même pas commencé de déclencher le quart de millième du moindre blitz. Et maintenant, le fédéral lui disait tout bonnement qu'il n'avait plus rien à faire ici !

— Tu déconnes, ou quoi ?

Hal Brognola eut un bref sourire, fit non de la tête.

— La situation est urgente. Mon briefing ne pouvait pas attendre mon retour au pays.

Ils avaient traversé la salle du *Granditalia* et Brognola entraîna Bolan dans une cour intérieure bourrée de végétation odorante, au centre de laquelle, là aussi, glougloutait une fontaine. Des tables étaient dressées autour et des projecteurs dissimulés dans les plantes distillaient un éclairage de jungle hollywoodienne. Seul, un couple d'amoureux occupait une table à l'écart. Ils s'installèrent et plongeant l'acier de son regard dans celui de son ami, Mack Bolan interrogea :

— Alors ?

Le numéro Deux du *Justice Department* hocha de nouveau la tête, lissa les fils argentés de ses tempes des deux mains avant d'annoncer :

— Tu pars pour l'Amazonie.

CHAPITRE V

L'Amazonie, l'Exécuteur connaissait. Il y avait eu l'Amazonie péruvienne du côté de Tingo Maria et plus tard, l'Amazonie colombienne, à la fin de son blitz aux environs de Leticia. Un monde à part.

— O.K., fit l'Exécuteur. Va pour l'Amazonie, mais pour quoi faire ?

Un garçon en veste pourpre arriva pour leur proposer l'apéritif et ils optèrent pour des Johnnie Walker. Sitôt le serveur reparti, le fédéral enchaîna :

— L'indic qu'on vient de descendre sous nos yeux s'appelait Ramon. Il bouffait au râtelier des flics colombiens des stupés et j'avais réussi à lui faire miroiter un joli paquet de dollars au cas où il m'aiderait. Il était introduit dans les circuits narcos et connaissait particulièrement bien la filière péruvienne. Lors d'un premier contact, il m'avait assuré détenir des éléments concernant deux anciens agents américains de la DEA reconvertis dans le trafic et très liés, d'une part avec les gens du Sentier Lumineux, d'autre part avec les *cokeros* de Tingo Maria...

Tingo Maria.

Une histoire chargée de souvenirs qui griffaient le cœur de Mack Bolan. C'est au Pérou qu'il avait connu le vieil Indien Muizak, c'est là-bas aussi qu'il avait rencontré Jil Becker pour la première fois. Jil Becker la belle, la maman des Petits Emmerdeurs. Depuis, il y avait eu le massacre de Noël par la mafia, et l'univers d'amour du guerrier solitaire s'était écroulé(2).

Une plaie qui ne cicatriserait jamais.

— Eh, *Striker* ! Tu m'écoutes ?

Bolan chassa ses souvenirs amers.

— Affirmatif, acquiesça-t-il. Ces deux Américains en question, ce sont Nick Russo et Paul Kraski ?

— Probable.

— Qu'est-ce qui te le fait dire ?

— L'opératrice de la photo que je t'ai donnée.

L'Exécuteur fronça les sourcils, sortit le cliché qu'il avait empoché au moment de la fusillade. À l'évidence, du travail d'amateur. Mais le garçon revenait avec les Johnnie Walker et Brognola attendit qu'il soit reparti pour éclairer la lanterne de l'Exécuteur :

— C'est une gamine de dix ans qui a pris cette photo. Une petite

Indienne d'une tribu du Haut Rio Negro. Malade d'un sida transmis par sa mère, autrefois violée par des *garimpeiros*. Pendant son transport vers l'hôpital de Manaus par hélico. Pris dans un orage, l'appareil aurait essayé de se poser dans une clairière, mais aurait aussitôt essuyé un feu nourri. Le pilote et l'infirmière du CIMI qui accompagnait la gosse ont été tués, mais par miracle, la fillette s'en est sortie quasiment indemne. Cachée dans la forêt, elle aurait échappé aux recherches des mystérieux agresseurs de l'hélico et outre cette photo qu'elle a prise au cours de la tentative d'atterrissage, elle a fait allusion à un géant au crâne et au profil brûlés, et qui selon elle aurait été le « chef des méchants ».

— Kraski ?

— On peut le supposer, avança le fédéral en sirotant son whisky. Si c'est le cas, Nick Russo n'est pas loin.

— Il aurait monté une combine en pleine jungle ?

— Le Haut Rio Negro est très sollicité par les trafiquants *d'épadu*. Dans certains secteurs, la *selda* est très dense et pratiquement inexplorée. Russo connaît toutes les combines, et il pourrait très bien y avoir implanté une base d'exploitation. Un truc autonome, allant de la plantation à la distribution, en passant par les labos et le conditionnement.

Le fédéral n'avait pas tort. Depuis quelque temps, la forêt amazonienne voyait fleurir de plus en plus de ces petites organisations. Poussés toujours plus loin par les coups de force des organisations de lutte antidrogue, les narcos avaient éparpillé leurs exploitations dans des contrées moins accessibles. Comme s'il suivait sa pensée, le numéro Deux du *Justice Department* reprit :

— On sait aussi que Russo a conservé un ou plusieurs complices au sein de la *Border Patrol* US, voire de l'EPIC(3), à la base de Forth Bliss à El Paso, où lui et Kraski ont longtemps œuvré. Il peut aussi en avoir parmi les *Coast Guard* avec lesquels ils ont également bossé. Mais eux seuls les connaissent. Peut-être même que seul Russo détient la liste.

Intéressé, l'Exécuteur désigna la photo du menton.

— Et ces missiles, qu'est-ce que c'est ?

Hal Brognola se laissa aller contre le dossier de sa chaise, leva les yeux au ciel d'un air songeur en récitant :

— Missiles légers SS-25 ICBM. Longueur dix-neuf mètres, diamètre un mètre soixante-dix, poids trente-sept tonnes, armement, trois à quatre ogives mirvées de cent cinquante kilotonnes ou une seule ogive RV de cinq cent cinquante kilotonnes. Portée maximum estimée, neuf mille kilomètres, système de lancement par tracto-chargeur TEL à roues et guidage inertiel-stellaire.

L'Exécuteur le considérait, une drôle de lueur dans son regard d'acier.

— Tu as bien dit kilotonnes ?

— Affirmatif, soupira le fédéral. Malgré la mauvaise qualité du cliché, nos experts sont formels, il s'agit bel et bien de missiles ex-soviétiques SS-25 à charges nucléaires.

Depuis ses blitz contre la *russian connection*, Bolan savait combien tous les trafics étaient maintenant possibles avec les Russes. Dans l'état de décomposition économique où se trouvait l'ex-empire soviétique, les mafias locales avaient jeté leur dévolu sur le matériel d'armement, et pas seulement en matière d'armes légères. Des accords avaient été pris entre elles et nombre d'anciens ou actuels officiers de leurs ex-armées, et des marchés énormes se traitaient dans ce domaine, notamment pour alimenter les petits États instables, jusqu'alors tenus à l'écart de ce type de transactions. Une situation « explosive » qui risquait à terme de générer des conflits extrêmement dangereux pour le reste du monde.

Sans parler du terrorisme. L'Exécuteur questionna :

— Tu l'as eue comment, cette photo ?

— Presque par hasard, avoua le fédéral. Et par un sacré coup de bol aussi. À Manaus où la gamine a fini par arriver après qu'on l'a retrouvée voguant sur un tronc en plein Rio Negro, une infirmière de l'hôpital a donné le rouleau de film à développer au photographe du coin. Par un de ces caprices du hasard, il se trouve qu'un de nos agents du secteur, un DEA infiltré par nous et implanté à Manaus, est copain du photographe en question, chez qui il développe ses films. Quand il est tombé sur les clichés de la gamine, il a failli s'étrangler. Il nous a aussitôt alertés.

Beau coup de chance, en effet. Bolan tiqua pourtant :

— Et ça voudrait dire que ces engins seraient aux mains de Nick Russo ?

Le fédéral fit la grimace, mais leur entretien fut de nouveau interrompu par le retour du garçon qui venait prendre les commandes. Dès qu'il fut reparti, Brognola répondit :

— Si Russo détient un tel matériel, la DEA et tous les systèmes de lutte antidrogue présents et à venir seront désormais paralysés. Il suffit aux narcos d'un seul SS-25 pour qu'ils puissent exercer le plus grand chantage criminel de tous les temps. De n'importe quel point d'Amazonie, ils peuvent frapper n'importe quelle grande ville américaine et la rayer de la carte. Tu saisis ?

— *Shit !* souffla l'Exécuteur qui avait parfaitement compris.

— Mais une photo et le témoignage d'une petite Indienne de dix ans ne suffisent pas, temporisa Brognola. Ça ne crée qu'un faisceau de présomptions. C'est pour cette raison que je suis venu à cette conférence et que j'ai contacté Ramon.

— Ramon ?

— L'indic que tu viens de voir mourir.

— Hum, fit Bolan. Et alors ?

— En le cuisinant tout à l'heure, j'espérais pouvoir obtenir des infos plus précises concernant les ramifications de la filière. Hélas, il s'est fait allumer avant qu'on puisse sérieusement entrer dans le sujet.

L'Exécuteur battit des paupières.

— Ses tueurs, les narcos colombiens ?

— À peu près sûr, admit Brognola. Il avait une trouille bleue. Il se sentait « marqué ».

— Il avait raison, fit valoir Bolan, tandis que les lasagnes arrivaient. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

— Je te conseille de manger pendant que c'est chaud, ironisa le fédéral. Après, je te l'ai dit, tu files au Brésil, tu nous débarrasses de Russo et tu t'arranges pour prévenir notre homme de Manaus. Il me contactera et je ferai le nécessaire pour les missiles.

— Et comment je le trouve, Russo ?

— En mettant la main sur mon unique fil conducteur.

— Qui s'appelle ?

— Paolo Siccari.

Bolan marqua un temps.

— Tu veux dire le Siccari d'Aruba ?

— Affirmatif.

Paolo Siccari avait longtemps grenouillé chez les cousins Sontero, grosses baleines de l'île d'Aruba, dans les Antilles Néerlandaises. Un haut lieu du trafic de la dope, et surtout du blanchiment des narcodollars par casinos et immobilier interposés. Depuis quelque temps, l'Exécuteur n'avait plus entendu parler de lui et il s'enquit :

— Et je le trouve où, Siccari ?

— À Belém.

Belém était un grand port situé dans l'immense estuaire de l'Amazone, où l'Exécuteur avait déjà eu l'occasion de blitzer la mafia locale. Belém, dans les environs de laquelle le même Hal Brognola avait eu quelques problèmes(4). L'histoire de la guerre de Bolan était décidément un éternel recommencement. Il s'enquit encore :

— Qu'est-ce qu'il fait à Belém, Siccari ?

— Il y traite des affaires d'import-export à façades légales, mais en sous-main, on sait qu'il continue à bosser pour les Sontero, qu'il ne se déplace qu'en Mercedes blindée et qu'une petite armée *d'assassinas* le protège en permanence, ainsi que sa femme, leur fille et leurs deux fils. Deux petits pourris, qui prendront la succession un jour. Ils vivent tous ensemble, se partageant entre un immeuble de luxe de Belém et une villa des environs, révéla Brognola en tendant deux autres photos à Bolan. Ce sont les portraits les plus récents de Russo et de Siccari. Derrière celui de Siccari, j'ai porté les indications nécessaires. Tout y

est, y compris les adresses de ses fiefs. Mais sa villa, ses bureaux comme son appartement de Belém sont gardés par des années de flingueurs. Et en cas de coup dur, il peut rameuter des renforts tous azimuts. La ville est pleine d'hommes à lui. Là-bas, c'est un vrai boss. On l'appelle *senhor Siciliano* et même les élus ont la trouille de lui. Sans doute parce qu'il en sait beaucoup sur tout le monde.

— Il est donc virtuellement intouchable ?

— Virtuellement seulement. Sauf quand il est avec sa poule. Enfin, sa supposée maîtresse.

— Supposée ?

Moue du fédéral qui précisa :

— En fait, on n'en a aucune preuve tangible. On est à peu près sûrs qu'il a loué une autre villa à l'extérieur de la ville, pour y planquer ses amours extra-conjugales, et selon certaines sources, il serait en ce moment au début d'une nouvelle idylle jugée très importante. Mais on ignore tout de l'élue actuelle et leurs rendez-vous ne sont pas réguliers. C'est sans doute délibéré. Siccari garde sur le sujet une discrétion quasi maladive. Car il a beau être un dur, comme la plupart de ses semblables, il y a une faille dans sa cuirasse : sa femme. Il en a une trouille bleue. Elle supporte ses frasques occasionnelles, mais si elle apprenait sa liaison, elle ficherait le camp avec leur fille. Or Siccari y tient particulièrement. On murmure même qu'il en serait un peu trop amoureux, si tu vois ce que je veux dire.

Ce fut à Bolan de faire la grimace.

— Hum ! Ensuite ?

— Dans ces conditions, reprit Brognola, tu penses bien qu'il a fait en sorte de verrouiller le secret de cette supposée liaison. Quand il disparaît ainsi, il n'hésite pas à faire canarder les bagnoles qui suivent la sienne s'il éprouve le moindre soupçon de filature. Il est possible que des voitures relais établissent des points de surveillance, de façon à déjouer toute tentative de curieux.

— Avec ça et sa bagnole blindée, remarqua l'Exécuteur, pas facile de le coincer en douceur.

— Difficile et dangereux. Mais attends, temporisa Brognola. Plusieurs témoignages à propos de ces ruptures musclées de filature nous ont quand même permis d'établir un commencement de « tracé » de l'itinéraire emprunté. Un début seulement. À partir de Bargarena, un bled situé juste en face de Belém, sur l'autre rive du fleuve Tocantins. Mais la piste est toujours coupée très vite.

— Méfiant, le pourri ! commenta l'Exécuteur.

— Très méfiant. Et il se fout éperdument qu'on puisse éventuellement flinguer d'innocents automobilistes. Alors, les rares personnes qui peuvent connaître l'adresse de son nid d'amour resteront muettes. Ancien *pistolero* lui-même, Siccari a une réputation

vraiment très noire. On sait qu'il tue de ses propres mains ceux qui le trahissent. Et plutôt salement.

— Je vois, fit Bolan. Le vrai boss à l'ancienne.

— Exact. Mais avec des atouts modernes. Et plein de fric. Il est puissant et sûr de lui, pourtant le *Justice Department* soupçonne la DEA d'avoir plusieurs fois essayé de l'infiltrer. Mais impossible d'en savoir plus. Ces abrutis restent désespérément muets. Ils deviennent complètement paranos. En tout cas, tu devras tenir compte de cette éventualité et faire gaffe.

L'Exécuteur se permit un rictus de fauve. Pour lui, « faire gaffe », c'était flinguer plus vite que l'adversaire. Brognola le savait et il précisa :

— Tu as néanmoins un moyen d'établir un premier contact avec Siccari, sans forcer les portes de ses fiefs.

Bolan acheva son Johnnie Walker et, avant d'attaquer les lasagnes, il leva un œil de son assiette pour questionner :

— C'est-à-dire ?

— Selon ce qu'a eu le temps de révéler Ramon avant de se faire flinguer, Paolo Siccari devrait faire prendre livraison d'une importante cargaison de coke lundi soir prochain. Dans trois jours. Le *Anna-Maria*, un petit cargo en provenance de Manaus, doit accoster pour lui au port de Belém, près du *Mercado de Fero de Ver-O-Peso*.

Le fédéral marqua un temps, acheva lui aussi son Johnnie Walker en soupirant :

— J'aurais voulu te donner plus d'éléments, mais mon indic est mort trop tôt. Désolé.

Ce qui était souvent le sort des indics.

— Hum, grogna l'Exécuteur en dégustant une première bouchée de lasagnes. Et pour mon arsenal ?

— Alberto Gomez, le mec de la DEA tamponné par nous à Manaus, a été contacté pour ça. Il a déjà fait le nécessaire auprès de Fernando Cabrai, le capitaine du *Mamori*, un petit bateau qui fait la ligne. La « caisse » à l'intention de John Dakota arrivera aux docks dimanche soir. J'ai demandé à Gomez de poser un « mouchard » sur le système de fermeture de la caisse. Le truc classique du cheveu. Ça t'indiquera si elle a été ouverte ou non.

— O.K., fit l'Exécuteur.

Lui aussi marqua un temps, avant de déclarer serein :

— Fameuses, ces lasagnes.

Demain serait un autre jour.

CHAPITRE VI

On était dimanche soir. Il faisait nuit noire sur le port de Belém. Sur les grands quais de débarquement du port marchand de *Ver-O-Peso*, une foule de dockers travaillait sous les réverbères, grimpant les coupées des vieux vapeurs, ou réceptionnant les charges des cargos descendues par les grues. Des canettes vides d'*Antarctica* traînaient un peu partout et les peaux luisaient de transpiration. Dans la moiteur du soir, des myriades d'insectes volants se ruaient dans les halos des fanaux, des cris fusaient au-dessus de la rumeur ambiante, ponctués par des grincements de poulies, et des odeurs lourdes flottaient dans l'air. Des remugles d'égout et des senteurs de limons, mêlées de fragrances musquées et d'odeurs de gas-oil. Belém sentait comme tous les ports tropicaux du monde, avec en plus cet étrange parfum à la fois acide et capiteux de l'humus. C'était l'Amazonie.

L'Exécuteur y avait débarqué l'avant-veille. Dédaignant les deux ou trois grands hôtels de Belém, il avait jeté son dévolu sur la *Pensão Bahia*. Une pension de famille discrète, non loin du port, dans un quartier où les putes arpentaient les trottoirs à longueur de journée et de nuit. Dès le lendemain matin, Bolan s'était mis en chasse. D'abord, il avait reniflé un peu autour du vieil immeuble où l'Italo-Brésilien avait ses bureaux, puis dans le secteur où il vivait avec sa femme et ses deux fils. Une petite forteresse en béton et marbre de huit étages, au sommet de laquelle les Siccari avaient leurs appartements. Un pour la mère et les fils, un autre pour le boss. Dans le hall, deux gardes armés derrière un comptoir de réception. Des vigiles en uniforme. Légaux. Inutile de risquer des morts d'innocents. Dans ce souci, l'Exécuteur avait ensuite localisé la villa des Siccari. Située au sud de la ville sur les pentes de modestes collines, baraque cossue, avec grand portail aveugle télécommandé, murs d'enceinte traités contre l'humidité ambiante, que Bolan avait escaladé pour se faire une meilleure idée de l'ensemble. Sur le toit de la villa enfouie dans la végétation, une grande antenne parabolique de télé et dans le parc, une piscine en forme de haricot, des massifs floraux à profusion et des types en chemisette qui patrouillaient en ayant l'air de s'emmerder. Au moins trois, avec de sales gueules et armés de calibres coincés dans la ceinture. Pas vraiment le look flic. Apparemment, il n'y avait pas de chien. Une villa bien tranquille, d'où montaient parfois des échos

ensoleillés de salsas. Sans doute les gardiens, car après enquête discrète, les patrons étaient toujours en ville.

Quant à la villa où la baleine locale planquait sa maîtresse, impossible de savoir, sans le concours, volontaire ou non, de l'intéressé en personne. D'où l'utilité de le « percuter ». Peut-être dès demain, s'il se rendait bien à bord de l'*Anna-Maria* pour y vérifier sa livraison.

En attendant, l'Exécuteur devait réceptionner la sienne.

Le *Mamori* était bien là, avec son pont éclairé, les dockers qui s'affairaient autour et les grues qui grinçaient au-dessus. Il faisait chaud. Malgré la présence du plus grand fleuve du monde, malgré la brise venue de l'océan distant de cent cinquante kilomètres. Il faisait chaud comme dans un sauna, et, même léger, le blouson de toile que l'Exécuteur était obligé de porter pour cacher *The Snake* collait sa chemisette à sa peau.

Immédiatement, il avait repéré le *Mamori*. Un petit cargo à la coque rouillée et aux superstructures fatiguées. À sa coupée là aussi, des dockers s'affairaient, pressés par les vociférations d'un contremaître hargneux, et sur le pont, un colosse à casquette et en veste sombre à épaulettes surveillait les manœuvres, une bouteille de scotch entamée à la main.

C'était Fernando Cabrai. Grimant la coupée, Bolan se présenta à lui.

— Commandant Cabrai ?

Il avait laissé de côté ses rudiments de portugais pour s'exprimer en espagnol. Sur tout le parcours de l'Amazone, on le parlait plus ou moins. Le colosse s'envoya une redoutable lampée de whisky, avant de laisser échapper un rot relativement discret pour demander enfin d'une voix rocailleuse :

— Qui le demande ?

— John Dakota.

Le capitaine lui jeta un regard de côté, rota de nouveau.

— J'aurais dû m'en douter. T'as la tête de l'emploi.

Bolan tiqua :

— C'est-à-dire ?

L'autre le toisa, finit par reporter son regard sur les grappes de dockers en grommelant :

— La gueule d'un mec pas commode. Si tu cherches un boulot d'avenir, j'ai des gars à dresser.

Désignant la foule du quai, il ajouta, écœuré :

— Rien que des fainéants.

Derechef, il s'octroya une nouvelle lampée de Johnnie Walker, tendit ensuite la bouteille vers Bolan d'un geste théâtral en proposant, bon prince :

— Fait soif. Bois un coup.

— *Obrigado*, déclina l'Exécuteur, en brésilien, cette fois. Je suis venu chercher mon colis.

Pas vexé, le commandant du *Mamori* acquiesça en soulevant la visière de sa casquette d'un coup de goulot.

— *No problem, senhor. No problem.*

Puis à la cantonade et d'une voix encore plus rocailleuse, il appela :

— Pablo !

Parmi ceux qui s'affairaient autour d'eux sur le pont, apparut une sorte de gnome en forme d'araignée, aux jambes torses et au portrait de belette malade. Mélange des plus subtils. Un mètre cinquante tout au plus. Avec ses oreilles décollées et ses petits yeux à la fois méfiants et vicelards, le Pablo en question avait l'air franc de l'âne qui recule. Et en plus, il avait l'air un brin alcoolé.

— *Sim, capitão ?*

— Conduis le *senhor* à la cale. La caisse verte de Manaus est pour lui.

Le gnome leva un œil torve et injecté vers Bolan, tourna aussitôt les talons en invitant :

— Par ici, *mister*.

Il avait compris avoir affaire à un *estrangeiro*. L'un suivant l'autre, ils descendirent au pont inférieur, puis de là et par un escalier de fer branlant et gras, ils se retrouvèrent à fond de cale, au milieu de tout un tas de marchandises plus ou moins bien arrimées.

— La voilà, *senhor*.

Dans l'atmosphère confinée, l'haleine du gnome était un vrai poème. La voix légèrement pâteuse, il désignait une caisse en fer et peinte en vert-de-gris, avec des numéros au pochoir dessus et un texte en hollandais, en allemand et en anglais, faisant état de consignes de sécurité. Une ancienne caisse de dynamite, sans doute destinée aux forages pétroliers qui fleurissaient maintenant en Amazonie. Pas vraiment discret. Il s'en débarrasserait dès que possible. En guise de verrouillage, un gros cadenas sur la patte métallique de fermeture et un autre, au nœud final du « maillage » de câble d'acier qui ceinturerait la caisse dans les deux sens. Ce n'était pas Fort Knox, mais c'était déjà ça. Aidé du gnome, Bolan remonta la caisse sur l'entrepont, où Fernando Cabrai les attendait, sa bouteille toujours à la main.

— Tout va bien, *senhor* ! s'enquit-il.

— Apparemment, acquiesça Bolan.

En fait, il ne le saurait que quand il ouvrirait la caisse, mais pas question de faire ça ici. Attirant Bolan à l'écart, le capitaine proposa d'un ton confidentiel :

— Si vous avez d'autres marchandises à faire voyager, *senhor*, n'hésitez pas. J'ai un bureau à Belém, un autre à Manaus. Tout le

monde les connaît. Et si c'est urgent, mes cousins font dans le transport aérien. Avec trois appareils et un hélico qui font la rotation entre Belém, Santarem et Manaus. Pour toutes destinations, ajouta-t-il avec un regard lourd de sous-entendus. Notre bureau de Belém est *Rua Carlos Gomes*. Ça s'appelle *Cabrai and Co*, vous ne pouvez pas vous tromper.

L'Exécuteur rangea les renseignements dans un coin de sa mémoire. Pour le cas où. L'instant d'après, le gnome-araignée réapparaissait pour l'aider de nouveau. Ils descendirent sur le quai par la coupée, avant de glisser la caisse à l'arrière de la Land Rover louée à son arrivée par Bolan. Un véhicule dont le compteur avait dû revenir à zéro une bonne dizaine de fois, et qui avait dû subir une centaine de couches de peinture. Pour mieux tenir la tôle. Mais le moteur tournait presque rond et la molesquine des sièges ne risquait plus de s'user. On s'asseyait directement sur les ressorts.

— Ça va comme ça, *senhor* !

Le gnome-alambic avait l'air d'attendre quelque chose. Bolan glissa quelques cruzeiros graisseux dans sa patte racornie et le Brésilien lui adressa un superbe sourire édenté en s'inclinant plusieurs fois au risque de se péter le front par terre.

— *Obrigado, senhor ! Obrigado !*

Puis il détala, aussitôt avalé par la foule. Une foule qui commençait à s'éclaircir. Il était 22 heures passées et le *Mamori* était le dernier bateau arrivé à quai. À l'entrée du port, les lumières du *Mercado de Ferro*, le vieux marché de fer de l'époque coloniale, étaient éteintes depuis longtemps. Dès l'aube, il résonnerait de tous ses échos, ses quatre tours aux toits pointus dressées vers le ciel, comme pour éperonner les lourdes nuées de la fin de saison sèche. En attendant, l'Exécuteur avait des choses à faire. Il démarra et, quittant la zone portuaire, il fit un tour en ville, revint sur ses pas, vérifiant qu'il n'était pas suivi. Mais Belém vivait aussi la nuit et les rues du quartier du port étaient loin d'être désertes. Pas facile de repérer d'éventuels suiveurs. En revanche, la *vieira*, la ruelle Santa Clara où se trouvait la *Pensão Bahia*, était absolument vide. Seule, l'enseigne bleue de la pension luisait doucement dans la nuit. Un éclairage trop faible pour discerner quoi que ce soit alentour. Mais le guerrier solitaire n'avait pas besoin de lumière.

Son instinct suffisait.

Une drôle de lueur dans son regard d'acier, il engagea la Land Rover dans la cour. Déserte elle aussi. Garant le véhicule sous l'unique palmier rachitique qui ornait le lieu, il attrapa dans la boîte à gants la petite Maglite et la scie à métaux achetées le matin, passa à l'arrière du véhicule, s'apprêtant à scier le cadenas du câble qui la ceinturait. Mais à cet instant, une lampe s'alluma au-dessus de la porte d'entrée

de la pension, et une voix endormie questionna en espagnol :

— *Es usted el señor Dakota ?*

Le gardien de nuit de la pension. Un obèse jovial... et un peu alcoolique, qui s'amusait de tout. Mais aussi un homme très curieux. Il savait que Bolan ne parlait pas le brésilien, malgré cela, il avait plusieurs fois essayé d'engager la conversation, faisant volontiers état de ses connaissances dans la langue de Cervantès.

— *Sim*, répondit Bolan.

Le gros homme fit encore deux pas, avant de lancer :

— *Señor, hay un mensaje para usted.* Il y a un message pour vous.

L'Exécuteur sourcilla :

— *De parte de quién ?*

— *El señor Hal, señor.*

Bolan tiqua de plus belle. Hal Brognola ne l'appelait jamais sur ses blitz. À moins d'une urgence majeure.

— Quand a-t-il appelé ? questionna-t-il.

— *À las diez.* Je viens de raccrocher. Mais il a dit que vous pouviez rappeler chez lui.

Bolan sauta à terre, ferma la Land, rejoignit le gardien dans le petit hall. Il n'y avait pas le téléphone dans les chambres et le seul poste dévolu à la clientèle était accroché au mur du couloir. L'Exécuteur demanda la ligne et, un instant plus tard, le numéro Deux du *Justice Department* lançait de Washington :

— *Striker !* Il y a un changement de programme.

— Genre ?

Bolan ajouta aussitôt :

— Reste couvert.

En clair, il demandait à son ami de s'exprimer discrètement.

— O.K., reprit Brognola. Tu as reçu ta livraison ?

— Affirmatif.

— Sans problème ?

— Négatif.

— Bon. J'appelle justement à propos de la deuxième cargaison. Elle est en avance.

Sous-entendu, celle du *Anna-Maria*. La dope attendue par Siccari. Prévue pour le lendemain soir.

— Elle arrive quand ? s'enquit Bolan.

— Cette nuit. Info glanée par notre homme de la jungle.

Sous-entendu la taupe DEA de Manaus.

— Mais j'ignore à quelle heure, reprit Hal Brognola, avant d'ajouter plus bas : D'autre part, méfie-toi, notre client de Belém est peut-être tamponné. Par nos concurrents au sigle de trois.

Par la DEA. Ça, c'était nouveau. Et ennuyeux. L'Exécuteur se voyait mal faire la guerre aux Stups américains.

— O.K., fit-il avec une grimace.

— Attends, intervint encore Brognola. Depuis l'autre jour, j'ai eu un numéro de fil à Manaus. Pour le cas où tu devrais laisser ton matériel à Belém pour te transporter ailleurs. Tu pourrais refaire ton stock.

— J'écoute, fit Bolan.

— C'est le 232-3853. Tu demandes Joaquim.

L'Exécuteur nota mentalement.

— Merci des tuyaux, dit-il en guise de prise de congé.

— *Good luck*, acheva le fédéral avant de raccrocher.

Bolan en fit autant, retourna dehors, parut humer l'air encore chaud, tandis que l'étrange lueur renaissait dans son regard. Réintégrant ensuite la Land Rover, il se remit à l'ouvrage. En quelques coups de scie, il fit sauter le cadenas du câble de la caisse vert-de-gris, puis celui de sa patte de fermeture, ouvrit prudemment cette dernière, fouillant le bord intérieur du rayon de la lampe. L'instant d'après, il se redressait en laissant fuser l'air entre ses lèvres serrées. Le « mouchard » annoncé par Hal Brognola brillait par son absence. Pas la moindre trace de cheveu sur le bord de la caisse. Donc quelqu'un l'avait ouverte pendant son transport.

CHAPITRE VII

Pourvu qu'ils soient là !

Pablo le gnome était en sueur. Chose qui lui arrivait rarement. Il avait toujours vécu dans ce climat et il s'y trouvait en général comme un piranha dans l'eau. Mais ce soir, c'était différent. Il était excité. Excité et anxieux, se demandant combien de cruzeiros il allait pouvoir tirer de tous ses renseignements. D'habitude, les mouchards du *senhor Siciliano* payaient les informations au rabais, mais cette fois, Pablo avait décidé de leur faire cracher le gros paquet. Il avait de quoi.

Comme tous les soirs, la Rua Silva Santos était très fréquentée. Il y avait des bars et des restaurants, dont celui de Jacques le Français, *La porte à Côté*. Très huppé. Les touristes en croisière dans le secteur y faisaient leur halte de prédilection. Sauf les Américains. Ces cons de *gringos* préféraient le fast-food. Lui, Pablo, il serait bien allé y bouffer, chez Jacques le Français. Mais c'était encore un peu cher pour lui. Surtout le vin. Peut-être demain. Avec le fric qu'il allait gagner ce soir. Ou alors, il se cuiterait la gueule et irait chez les putes. Il verrait ça après. Grimpant un trottoir un peu trop haut pour lui et se dandinant dans son jean en accordéon, le gnome cessa soudain de penser à tout ça. Des trucs qui lui chamboulaient l'esprit. Ce soir, il avait besoin de toute sa tête.

Dans les affaires, c'était nécessaire. Passant entre les tables d'une terrasse à même le trottoir et répondant à peine aux saluts plus ou moins moqueurs des habitués buveurs d'*Antarctica*, il pénétra dans une salle ombreuse et remplie de fumée, où la salsa d'une sono grinçante lui transperça les oreilles. Se faufilant entre les jambes des putes qui grenouillaient dans la pénombre, il traversa la salle, émergeant sur une autre terrasse couverte de palmes et éclairée de lampions multicolores, aménagée dans une cour au sol de terre battue.

Clignant des paupières dans le chiche éclairage des lampions, il fouilla du regard les groupes de consommateurs. Rien que des hommes, avec quelques putes pour mieux boire. Puis il les vit et un soupir de soulagement gonfla son buste étriqué.

Miguel et Chico étaient là. Les deux mouchards locaux du *Siciliano*. Deux teigneux râblés, noirs de poil et assez peu soignés. Assis tout au fond de la terrasse, avec une bouteille d'Aguardiente et en compagnie de deux putes qui leur faisaient des trucs dans l'ombre. Indécis, Pablo

se dit que ce n'était sans doute pas le moment de les déranger. À cause des putes. Mais ce qu'il avait à dire était décidément trop important et il se faufila entre les tables pour gagner celle des deux *assassinos*. Mais les deux flingueurs étaient très occupés et il dut tirer Chico par la manche pour attirer son attention. Instinctivement, l'intéressé porta la main vers le dessous de sa veste, arrêta son geste en reconnaissant le nabot.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, espèce de sous-merde !

La convivialité à l'état pur.

Mais Chico était une brute à la détente facile, et personne ne lui avait jamais reproché ses écarts de langage. Alerté par son éclat, Miguel éjecta la pute assise sur ses genoux, le flingue déjà en main. Un gros revolver Colt Python, 357 Magnum en acier chromé et au canon de quatre pouces, à l'aspect redoutable. S'il avait fallu figurer le nombre de ses victimes par des encoches sur sa crosse, cette dernière aurait eu la taille d'un tronc de ceiba, le plus grand arbre d'Amazonie. Contrairement à Chico, Miguel n'interrompt pas son geste. Enfonçant le canon du Colt dans le cou du gnome, il gronda, mauvais :

— T'as un problème, raclure de chiotte ?

Visiblement, Pablo n'était pas le bienvenu.

— J'ai un truc important, souffla le nabot. Très important.

— Y a rien d'important en ce moment, fausse-couche ! grailonna Miguel qui n'avait toujours pas rengainé son arme. D'abord, tu pues. T'es encore saoul. Fous le camp.

Réunissant tout son courage, l'homme du *Mamori* insista d'une voix pressante :

— Pour un tel renseignement, le *senhor Siciliano* vous récompensera bien. C'est sûr.

Le nom magique était prononcé. Les deux flingueurs échangèrent un regard lourd et d'un geste, Chico envoya les filles se faire voir ailleurs, avant de questionner, abrupt :

— C'est quoi, ton renseignement de merde ?

Miguel n'avait toujours pas fait disparaître son arme, apparemment indifférent aux quelques regards à la fois curieux et craintifs qui convergeaient sur eux. De plus en plus mal à l'aise, le gnome se força à exposer l'intérieur de sa bouche édentée dans une grimace qui se voulait sourire. Puis avec un geste éloquent du pouce et de l'index, il fit valoir :

— C'est que j'ai des frais, moi !

— Va te faire foutre ! grogna Chico.

— Et je prends des risques aussi ! gémit Pablo.

Ça faisait partie des palabres habituelles en la matière. Mais ce soir, les deux *sicarios* en voulaient vraiment au ratatiné de les avoir distraits de leurs occupations. Enfonçant un peu plus le canon du 357 dans le

cou de matelot, Miguel grinça :

— La monnaie, cette année, c'est le plomb.

— Eh ! protesta Pablo qui commençait à réaliser la « vraie » mauvaise humeur du tueur. Eh ! Si vous voulez rien, les gars, je vais porter la nouvelle directement au boss, moi !

Un éclat de rire cinglant lui répondit, tandis que le canon du revolver l'étranglait carrément.

— Il reçoit pas les déchets. Et puis faudrait d'abord que tu arrives jusqu'à lui, cafard !

— Je sais où sont ses bureaux, protesta le gnome soudain en colère. Je sais aussi où il habite et je sais que ses gardes du corps sont moins cons que vous deux. Eux, ils m'écouteront et ils me donneront du fric. Ensuite, ils parleront au *senhor Siciliano*. Et le *senhor Siciliano* m'écouterà à son tour et il me donnera beaucoup de cruzeiros pour récompenser ma loyauté !

Essoufflé par sa longue tirade, Pablo acheva dans une sorte de râle :

— Et il vous fouta dehors tous les deux. Parce que, comme d'habitude, vous n'aurez pas su vous servir de votre cervelle.

Cette fois, il crut que Miguel allait presser la détente du 357, et il ferma les yeux, tremblant de peur. Mais au lieu de cela, le *pistolero* arracha le canon de son cou en grondant :

— Vas-y. Parle.

— D'abord le fric, exigea bravement le gnome en palpant son cou meurtri. Et puis j'ai soif, ajouta-t-il en reluquant la bouteille d'Aguardiente.

— Ta gueule ! La gnôle et le fric après. Si ça vaut le coup.

— La moitié d'abord, insista Pablo. Sinon, je vais trouver le *senhor Si...*

— Et si je te saignais, moi, intervint Chico d'un ton doux et sûr.

Comme par enchantement, un grand poignard à la lame brillante était apparu dans son poing. Il appuya la pointe d'acier sur la meurtrissure du cou de Pablo et il se mit à appuyer doucement. Le nabot couina faiblement, voulut reculer, aussitôt arrêté par la deuxième main du tueur qui avait saisi ses cheveux. Ces deux cons avaient trop picolé. Ils allaient vraiment le buter. Au bord de la panique, Pablo essaya de retrouver un ton ferme pour menacer :

— Si tu me saignes, Chico, ton patron finira par savoir que c'est à cause de toi qu'il a de grosses emmerdes. Et tu mourras aussi.

Il y eut une hésitation dans les yeux des deux tueurs et il en profita pour enfoncer le clou :

— Si au contraire tu me payes, je te donne le renseignement qui sauve le *senhor Siciliano* et du coup, c'est toi qui touches la récompense.

— C'est nous, intervint vivement Miguel. C'est pas lui qui touche,

c'est nous deux.

— *De acordo ! De acordo !* grogna aussitôt Chico à l'adresse de son acolyte. Y a pas de lézard !

Rasséréiné, Miguel plongeait son regard mauvais dans les yeux du gnome pour enchaîner en portant la main à sa poche :

— Mille cruzeiros maintenant et autant après... si ça vaut le coup.

— T'es dingue, ou quoi ? s'insurgeait le matelot. Ça vaut dix mille, ce truc-là !

Même dix mille, ce n'était vraiment pas beaucoup. Mais le gnome n'était même pas payé par le capitaine du *Mamori*. Juste nourri. Alors pour lui, dix mille cruzeiros, ça faisait un paquet de pognon. Aussi céda-t-il à huit mille, quand les autres à bout de patience furent vraiment sur le point de l'égorger.

— Bon, dit-il en empochant la moitié de la prime. C'est la DEA.

— Quoi, la DEA ? fit Chico, plein de soupçons.

Le matelot hocha vigoureusement la tête.

— Un mec de la DEA. Ici, à Belém. Avec une pleine caisse d'armes.

— Écoute, intervint Miguel en jouant de nouveau avec son flingue. Faudrait pas nous prendre pour des cons, Pablo. C'est quoi, cette histoire de merde ?

Pablo le gnome hocha une nouvelle fois la tête, se mit à raconter comment le capitaine du *Mamori* avait embarqué la caisse de dynamite au port de Manaus. Remise à Fernando Cabrai en personne, par un type que Pablo connaissait un agent de la DEA.

— T'es sûr ? douta Chico.

De son côté, il connaissait Cabrai pour être un type « régulier ». C'est-à-dire, de leur camp. Le capitaine trafiquait dans tout ce qui se présentait. Mouillé jusqu'au cou, même dans les affaires de dope. Il ne pouvait pas croquer au râtelier de la DEA. Ou alors...

— Et alors, dit-il au nabot. Une caisse de dynamite, ça veut pas dire grand-chose.

Le cloporte eut un rictus entendu.

— Seulement voilà, renvoya-t-il, la caisse ne contenait pas de dynamite.

— Elle contenait quoi ?

— Des flingues, mon pote ! Des putains de flingues de toutes sortes. Avec des munitions en pagaille et même des grenades.

Sans cette allusion à l'agent DEA de Manaus, les deux *pistoleros* de Siccari auraient ricané et repris leur fric. Ici, les armes étaient une marchandise comme les autres. Il en défilait des cargaisons entières sur le fleuve. Destinées aux *seringueiros* aussi bien qu'aux *garimpeiros* et autres colons de tout poil. Seulement, il y avait ce mec de la DEA.

— Et c'est pas tout, insista Pablo avec un regard torve. J'ai gardé le meilleur pour la fin.

Cette fois, les deux flingueurs semblaient vraiment accros. Intrigué, Chico ordonna à Pablo :

— Accouche le reste !

Sentant la victoire proche, le matelot tendit sa main racornie en frottant une nouvelle fois le pouce contre l'index.

— J'ai des frais, ricana-t-il. De gros frais !

Sans s'en rendre vraiment compte, Chico lui glissa le reste de la prime dans la paume en répétant :

— Déballe, tas de merde !

— Le meilleur, se décida Pablo, c'est que j'ai vu le mec qui est venu prendre livraison de la caisse.

— Et alors ?

Miguel était au bord de l'assassinat.

— Alors, c'est un *gringo*, révéla le matelot. Un vrai de vrai. Genre *marine* ou para, si vous voyez. Plus américain que lui, on crève.

Il y eut un moment de silence, avant que Chico ne questionne :

— Tu sais où on peut le trouver, ton *gringo* ?

Nouveau rictus sur les lèvres desséchées de Pablo.

— Bien sûr, dit-il. Je l'ai suivi. Pas difficile, ma meule était sur le rafirot. Comme d'habitude, j'avais juste à laisser mon phare éteint pour pas me faire repérer. J'ai d'ailleurs pas eu loin à aller. Il crèche à la *Pensão Bahia*. C'est du côté de...

— Ça va ! coupa Chico. On sait où c'est.

Il se leva, attrapa le gnome par son col, le posa sur une chaise en ordonnant, redevenu mauvais :

— Bouge pas d'ici. Je reviens.

Le laissant à la garde de son comparse, il traversa la terrasse, réintégra l'intérieur du bar. Après un signe au patron de l'établissement, il passa derrière l'angle du comptoir, pour décrocher le combiné d'un téléphone mural. Il composa un numéro, eut aussitôt son correspondant en ligne. Sandino, un des deux *conselheiros* de Siccari. Il se fit connaître et demanda :

— Passe-moi le patron. C'est urgent.

— Il faudra attendre, répondit son correspondant. Il vient de sortir.

— Tu sais où je peux le joindre ?

— Désolé. Je ne suis pas autorisé à donner ce type de renseignement.

Ce salaud de Siccari était en train de sauter une poule. Sûr comme deux et deux font quatre. Quand il était introuvable, c'était toujours pour ça.

— Merde ! cria presque le flingueur. Y a un problème, je te dis ! Faut que je lui parle.

— Dans ce cas, dis-moi quel est le problème. Je lui en ferai part dès que possible.

— Mon cul ! grinça Chico hors de lui. Je veux lui dire moi-même.

Il ne voulait pas se faire souffler la vedette. Il y avait du fric à gagner. Siccari avait le téléphone dans sa bagnole. Si au moins ce con voulait lui donner... mais ça aussi, ça devait être interdit.

— Alors, reprit le *conselheiro* sans perdre son calme, rappelle demain. Pour le moment, je ne peux rien pour toi.

— Demain ! Je peux pas rappeler plus tard ? Je peux même rappeler très tard, si c'est nécessaire.

— J'ai dit demain, répéta son correspondant. Il ne sera pas là ce soir. Même très tard.

Sûr que ce salaud de Siccari allait passer la nuit chez sa poule. Donc, il serait vraiment injoignable. De rage, Chico faillit casser le téléphone en raccrochant. Il y avait des moments où il avait encore plus envie de tuer que d'habitude. Fonçant de nouveau vers la terrasse, il étrangla littéralement Pablo le gnome qui avait fini par obtenir une ration d'Aguardiente. Des envies de meurtre plein la tête, il l'arracha de sa chaise.

— Fous le camp, minable, lui enjoignit-il en déchirant sa poche de jean pour reprendre les cruzeiros. Pour le fric, tu demanderas au patron. Demain, ou plus tard. Quand il aura fini de baiser !

Puis d'un coup de pied aux fesses, il le catapulta loin de là, sous le regard des témoins hilares. Boulant à terre comme un lapin, le nabot se releva en grimaçant. Lui aussi fou de rage, mais de rage impuissante. Contre les hommes du *senhor Siciliano*, même contre des sous-fifres comme ceux-là, il ne pouvait rien. Alors, le cœur fou et les boyaux noués, il se fondit dans la petite foule du bar, avant de ressortir sur le trottoir. Là, mains dans les poches et ruminant sa rogne, il dédaigna sa vieille mobylette pour se mettre à déambuler dans les rues encore chaudes. Avec un peu de chance, il trouverait bien une bande de matelots qui lui paieraient une *Antarctica* bien fraîche ou une Aguardiente. Voire un whisky. Mais à Belém, le Johnnie Walker était hors de prix. Pas comme au port-franc de Manaus.

Dire que ce salaud de capitaine en avait plein sa cabine !

Perdu dans ses pensées moroses, le gnome était revenu vers le quartier du port, où les bars étaient ouverts plus tard qu'ailleurs. Et puis ici, les putes le connaissaient. Parfois, elles parlaient un peu avec lui. Quand les clients se faisaient rares. Ça lui faisait du bien, à Pablo. Plus tard, dans son hamac de l'entrepont du *Mamori*, ça lui permettait de mieux penser à elles et d'alimenter ses fantasmes.

Il arrivait dans le secteur. Il tourna à gauche, se retrouva dans une ruelle. Celle où se trouvait le *Nordeste*. Un bar dont le patron lui offrait parfois un verre d'Aguardiente contre une petite heure de plonge. Ce serait toujours ça.

— Pablo ?

Toujours perdu dans ses pensées, le matelot n'avait rien entendu venir derrière lui. La voix lui rappela quelque chose, il voulut se retourner, sentit une poigne d'acier le soulever de terre, se sentit plonger vers un trou d'ombre, se retrouva plaqué contre un mur, quelque chose lui piquant dangereusement le dessous de l'oreille gauche.

— Pablo, tu n'aurais pas dû, souffla la même voix dans l'ombre.

Une voix grave, profonde, dangereuse, comme venue de l'enfer.

CHAPITRE VII

— Tu n'aurais pas dû, Pablo.

Bien que basse, la voix glacée avait frappé le tympan du gnome à la manière d'un gong, et placé comme il l'était, il ne voyait même pas la silhouette du *gringo*. Car c'était bien lui. Il l'avait reconnue, cette putain de voix. Sauf que cette fois, elle était lourde. Très lourde de menaces. L'esprit en compote, Pablo bêla :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que j'aurais pas dû, *señor* ?

Le nabot puait l'alcool. L'Exécuteur insista :

— Tu n'aurais pas dû me suivre, Pablo. Pas dû non plus courir tout raconter à ces hommes, dans le bar. En bref, tu n'aurais pas dû te mêler de mes affaires.

— *Pero... pero, señor*, je... vous vous trompez !

— Ne mens pas.

Pablo sentit la chose piquante lui pénétrer davantage dans la peau et il tenta :

— Je ne mens pas, *señor* ! Je ne mens pas !

— Je t'ai vu sur ta mobylette. Tes feux avaient beau être éteints, je t'ai vu me suivre jusqu'à la pension. Je t'ai vu ensuite attendre dans l'ombre, avant de repartir. Et cette fois, c'est moi qui t'ai suivi, imbécile.

L'Exécuteur pesa davantage sur le Bull Survival qu'il avait emporté dans ses bagages, en même temps que *The Snake* et un peu de « pâte à tarte », ce puissant explosif également préparé par Hermann Gadgets Schwarz. Une belle intox aussi, car ce produit hautement explosif se travaillait exactement comme une honnête pâte à biscuits. Très pratique pour passer les contrôles d'aéroports.

— Parle, gronda l'Exécuteur. Parle, ou je t'égorge comme un goret !

Complètement paniqué, Pablo gigota :

— *Desculpe ! Desculpe, senhor* ! se défendit-il en retrouvant instinctivement l'usage du brésilien. Je ne voulais pas. Mais... mais ils me tiennent. Je dois leur dire tout ce qui se passe sur le *Mamori*.

— Qui ça, ils ?

— Ben... eux ! Ceux à qui je viens de parler !

— Leurs noms ?

— Chico ! Chico et Miguel !

— Ils bossent pour qui ?

— Je...

Le gnome se tut une seconde, se mit à hoqueter :

— Ils... ils vont me tuer, *señor* ! Si je parle, je...

— Si tu ne parles pas, c'est moi qui te tue. Et tout de suite.

Pablo transpirait à grosses gouttes et commençait à dégager une odeur pas très fraîche. Bolan fit la grimace, insista :

— Vite !

— Ils travaillent pour... pour le *senhor Siciliano*.

L'Exécuteur sentit un frisson d'excitation lui parcourir la nuque. Hal Brognola avait cité ce nom à propos de Paolo Siccari. Par acquit de conscience, il insista :

— Qui c'est, celui-là ?

— C'est... c'est un homme important, *señor* ! Très important. Très dangereux !

— Moi aussi, je suis dangereux. Je veux son vrai nom, à ce *Siciliano*.

Pablo sembla retenir sa respiration un instant, avant de finir par expulser dans un souffle quasi inaudible :

— Siccari, *señor*. Paolo Siccari !

L'Exécuteur poussa encore un peu sur la lame du Bull-Survival.

— Où est-ce que je le trouve, ce Siccari ?

— Je ne sais pas, *señor* ! Je...

— Pablo !

Après une courte bataille d'influence, le matelot lâcha tout ce qu'il savait... et ce que savait déjà Bolan. Mais sentant qu'il devait à tout prix convaincre, Pablo ajouta :

— Même Chico n'a pas pu l'avoir au téléphone, son patron. Il a dit que j'avais qu'à essayer de le trouver moi-même pour être payé, parce que le *senhor Siciliano*, ce soir, il baise, comme il a dit, Chico. Et il m'a repris le fric qu'il m'avait donné, le fumier ! C'est leur habitude. Quand je suis à Belém, ils me chargent souvent de filer des gens, parce que je passe partout et que j'y vois la nuit comme un chat. Mais des fois, ils disent que j'ai mal fait mon boulot et ils refusent de me payer. Les salauds !

Une petite lumière s'alluma dans la mémoire de l'Exécuteur. Selon les révélations de Hal Brognola et à cause de sa trouille de sa femme, Paolo Siccari se méfiait des indiscretions, au point de faire tirer dans les voitures qui semblaient le filer quand il allait voir sa poule. Toujours dans la même logique de discrétion, les flingueurs qui l'accompagnaient chez sa maîtresse ne devaient donc pas être très nombreux. Résultat, si *el Siciliano* la rejoignait ce soir, ce serait peut-être l'occasion rêvée de le coincer. En tout cas, beaucoup plus facilement que sur un quai de port, avec tout un tas de méchants autour de lui. Autant rester discret le plus longtemps possible. Siccari n'était que le premier maillon de la chaîne et l'important était de

remonter jusqu'à Russo. Si possible sans donner l'alerte. Dans ce souci, l'Exécuteur enchaîna :

— Justement, on dit que Siccari a une maîtresse et qu'il la planque dans une villa hors de la ville. Tu connais l'endroit ?

Le nabot émit un soupir avorté.

— *No, señor !* Je le jure !

Bolan le crut. Un secret si bien gardé n'était guère accessible à un type comme lui.

— Et Chico et son copain, ils le savent, d'après toi ?

Pablo laissa fuser un couinement de dérision.

— Mon cul ! Ces deux cons, ils savent rien. C'est juste des minables !

Entre spécialistes, on se reconnaissait. Inutile donc de perdre son temps avec eux. Pressentant en revanche qu'il pouvait peut-être utiliser le mouchard à son tour, le guerrier solitaire questionna :

— Tu dis que tu passes partout et que tu y vois la nuit comme les chats ?

— *Si, señor. Verdad.* La vérité.

— Et tu dis que ce salaud de Chico t'a repris l'argent qu'il t'avait donné ?

— *Si, si, señor ! La verdad !* Ces porcs ne respectent rien !

— Ce fric, c'était le prix de tes renseignements sur moi ?

Pablo hésita, finit par avouer :

— *Si.*

— Combien ?

— Hein ?

— Combien t'avait-il donné pour me trahir ?

— Je... vingt mille cruzeiros, *señor*, mentit le gnome, soudain pris d'un espoir fou. Il...

— Je sais que tu mens encore, coupa l'Exécuteur. Tu as sûrement doublé le prix, mais je vais t'offrir une chance de survie.

— *Si ! Si, señor !* Tout ce que vous voulez !

— Les vingt mille cruzeiros, tu peux les gagner avec moi, fit valoir Bolan. Tu peux te venger de ces porcs et du même coup en gagner le double, si tu fais exactement ce que je te demande.

— *Si, si, señor !* Tout ce que...

— Si tu me trahis encore, coupa une nouvelle fois l'Exécuteur, je t'égorge vraiment.

— *No, no, señor !* Non, je ne vous trahirai pas !

Bolan venait de le lâcher et de retirer la lame du poignard de son cou et le gnome sanglotait presque de soulagement. Mais il sentait décidément très mauvais et le guerrier solitaire décida de précipiter le mouvement.

— Alors, dit-il, voilà ce que tu vas faire.

Il était là !

Paolo Siccari était là en chair et en os. Pas vraiment discret, d'ailleurs. Complet beige clair et panama de même couleur sur la tête, le boss de Belém tétait un énorme cigare fiché au coin de sa grosse bouche lippue. À la mode latino, il avait adopté des moustaches mexicaines qui ne figuraient pas sur la photo remise par Brognola et son imposante stature faisait passer ceux qui l'entouraient pour des demi-portions. Mais ce n'était qu'une impression. Sorti d'une Mercedes 190 blanche, flambant neuve et blindée, quelques instants plus tôt, il avait aussitôt été « couvert » par une demi-douzaine de *pistoleros* aux carrures de débardeurs, jaillis de deux 4 x 4 Mitsubishi bleu et blanc. Visiblement enfourraillés jusqu'aux yeux, tant leurs vestes étaient déformées de partout. Sitôt descendu de voiture, Siccari avait grimpé la coupée d'un petit cargo noir et vert, accueilli sur l'entrepont par un grand type osseux habillé de sombre, le capitaine du bateau.

Le *Anna-Maria*.

Le tuyau de Hal Brognola était bon. Le cargo avait bel et bien vingt-quatre heures d'avance et malgré les gorilles, l'Exécuteur aurait pu flinguer le Latino-Sicilien à vue. Mais ce n'était pas le but de l'opération. Avant de mourir, il fallait que Siccari parle. Absolument. Et le plus vite possible. Il était presque minuit et, autour du cargo, les grues s'affairaient à décharger containers et filets de marchandises diverses. Il y avait même des animaux en cage. Des singes, d'autres petits mammifères que Bolan ne connaissait pas, et quelques brochettes de perroquets, qui allaient sans doute finir leur carrière de psittacidés aux USA ou en Europe. Pauvres bêtes ! Quelques passagers étaient descendus et maintenant, il ne restait plus sur le quai que les dockers attachés au déchargement du *Anna-Maria*. Glissé entre deux rangées de palettes et parfaitement dissimulé dans l'ombre, l'Exécuteur ne perdait pas une miette de ce qui se passait. Il vit Siccari disparaître dans les entrailles du cargo en compagnie du capitaine, tandis que ses gorilles montaient la garde en haut et en bas de la coupée. À peu près aussi discrets que des voitures de pompiers dans un champ de neige. Et l'attente commença. Si longue que Bolan se demanda si le boss de Belém n'avait pas décidé de passer la nuit à bord. Pas une seule fois il n'avait aperçu la silhouette de Pablo le gnome dans le secteur et, là aussi, il fut pris de doute. Pris de trouille devant l'énormité du sujet, le matelot avait dû se déballonner. Peut-être était-il même remonté à bord du *Mamori*, pour se placer sous la protection de Fernando Cabrai... à moins qu'il ne soit retourné trouver Chico et son copain pour leur vendre la mèche. Si c'était le cas, le port allait bientôt grouiller de *pistoleros* et ce serait la curée. Car il ne ferait pas le poids.

Malgré ce qu'il avait sur lui.

Instinctivement, sa main droite était partie se poser sur la poignée-crosse du micro Uzi 9 mm Para, au chargeur de 32 coups qu'il avait trouvé dans la caisse envoyée de Manaus. Un P-M tout neuf, doté d'un canon à frein de bouche et d'un nez de pontet incurvé pour la saisie à deux mains. Une arme légendaire, d'une efficacité absolument exceptionnelle, et d'un volume proche de celui d'un gros automatique. Discrétion presque idéale, car comme le MAC 10, ancien Ingram M.10, il pouvait se porter sous un vêtement, à condition que ce dernier fût suffisamment ample. Sous le blouson de l'Exécuteur, il y avait aussi une autre arme légendaire, également fournie par l'agent infiltré de Brognola.

Le sinistre Beretta.

Modèle 92 F Spécial Army, au canon aménagé pour l'adjonction d'un réducteur de son « commando ». Un gros tube noir en durai vermiculé, à axe excentré pour recevoir le système à double série de chicanes. Accessoire qu'il avait dû conserver dans sa poche pour la circonstance. À cause du volume. Mais en cas de nécessité, le montage s'effectuait en deux coups de poignet et le « silence » était garanti. Un simple hoquet étouffé, tout juste un soupçon caverneux. Seul petit inconvénient, l'imprécision relative du tir à moyenne distance, du fait du ralentissement de l'ogive à la sortie du réducteur.

Il suffisait de le savoir.

Poussant l'amabilité jusqu'au bout, le DEA Gomez avait fourni un deuxième atténuateur de son. Pour le MAC 10 qui figurait également au petit arsenal. Lui aussi en calibre 9 mm Para, guère plus volumineux non plus qu'un gros automatique. Ses trois chargeurs contenaient 30 cartouches chacun. Venaient ensuite un M.16 couplé lance-grenades M.203, un shotgun Pistol Grip Winchester calibre 12 en acier stainless, à crosse pistolet et au canon scié, un M.P SK Heckler and Koch, calibre 9 mm aux trois chargeurs de 30 coups et une douzaine de grenades US *defence*, en plus des douze de 40 mm destinées au M.203. Enfin, bien rangées dans leurs boîtes encore scellées, il y avait assez de munitions pour rejouer Fort Alamo. Y compris en calibre 12, pour les redoutables Brenneke, les expansives, les chevrotines et les billes d'acier.

Très efficaces en combat de jungle.

— Psst !

À l'ultime fraction de seconde avant le discret sifflement, l'Exécuteur avait « senti » la présence. Le temps d'un clignement de paupières, le Beretta 92 PS était venu se loger dans sa paume, canon déjà pointé sur l'intrus.

— C'est moi, *señor* ! Pablo !

Le gnome ! Pour un peu, l'Exécuteur se serait laissé surprendre, tant l'approche du matelot s'était faite discrètement. Chaloupant

légèrement sur ses jambes atrophiées et toujours aussi puant, Pablo se faufila jusqu'à Bolan pour expliquer :

— *El senhor Siciliano*, c'est le grand costaud en costume clair et en chapeau.

— Je sais.

— Je me suis renseigné discrètement, continua fièrement le nabot. Je crois qu'il est venu voir une cargaison d'épadu.

— Je sais.

Pablo leva des yeux incrédules dans la pénombre, mais n'osa pas relever.

— La dope, enchaîna-t-il, il l'embarque jamais personnellement. Ça se fait quand il est reparti. Des hommes à lui arrivent et embarquent la marchandise pour une destination inconnue.

— Ce n'est pas la dope qui m'intéresse, souffla Bolan. C'est Siccari en personne.

— Je sais, *señor*, je sais ! Vous l'aurez ! On fait comme on a dit.

À cet instant, le regard du guerrier solitaire intercepta un mouvement de foule au bas de la coupée du *Anna-Maria*, tandis qu'une silhouette claire apparaissait au niveau de l'entrepont.

Siccari. Il vit le big-boss serrer la main du capitaine, avant de redescendre la coupée en tétant son cigare de plus belle. Aussitôt à terre, il fut littéralement encerclé par ses flingueurs qui l'escortèrent jusqu'à la Mercedes blanche.

— O.K., souffla Bolan par-dessus son épaule. On y...

Puis il se tut. Pablo le gnome avait disparu.

CHAPITRE IX

Pablo le nabot s'était fait piéger. Ou il s'était éclaté sur le bitume, terrassé par l'alcool. Une éternité que Bolan poireautait. Non pas à la sortie sud de la ville, comme c'était prévu, mais à l'intersection d'une piste qui conduisait vers Abaetetuba. Une voie en terre qui s'enfonçait en pleine forêt, sans doute complètement impraticable à la saison des pluies. Heureusement, une vraie route menait à la même bourgade, mais en partant d'Iguarapé-Mirim, à une soixantaine de kilomètres plus au sud. Maintenant, l'Exécuteur rongait son frein.

Peut-être pour rien.

Une heure quarante plus tôt, juste après la disparition du gnome, il avait regagné la Land Rover et démarré pour suivre de loin la Mercedes et les deux Mitsubishi. À cet instant seulement, et en pleine circulation du centre, il avait vu déboucher Pablo et sa mob' devant sa calandre. Tous feux éteints, ce qui était finalement assez courant dans le secteur. Tout en roulant, le matelot l'avait brièvement briefé par la glace ouverte de la Land. La route conduisait au bac franchissant le Guyama. Ils étaient convenus que Bolan décroche sitôt le bras du fleuve franchi, et que Pablo le rejoindrait au même endroit après localisation du point de chute de Siccari. L'Exécuteur avait alors dû se laisser distancer pour ne pas risquer d'être repéré. À grands regrets. Si le nabot échouait ce soir, il aurait du mal à renouer le fil en douceur. Il serait obligé de taper dans le tas, de coincer le pourri en ville, avec les risques de bavure que cela comportait. Or, il lui fallait Siccari vivant. Car un mort est rarement loquace. Enfin, le large bras du Guyama sur la rive duquel une partie de la ville s'étalait avait été là, avec les pistes de *l'Aeroporto Internacional* sur la droite. Ici, les anciennes maisons coloniales avaient fait place au béton décrépît et aux amorces de favellas. Plus loin vers le sud, près d'un cimetière de bateaux, des baraquements construits sur la berge boueuse enfonçaient leurs pilotis dans des mares d'eau crasseuse. Des cloaques qui servaient à la fois de piscine aux enfants et de tout-à-l'égout. Son regard revenu devant lui, Bolan avait vu la Mercedes et les 4 x 4 Mitsubishi embarquer sur le bac, Pablo les avait discrètement suivis et lui-même avait laissé plusieurs véhicules passer devant lui, avant d'engager à son tour la Land sur les plates-formes. Après une traversée interminable, ils avaient enfin abordé sur la rive ouest, où un peu plus

loin, brillaient les lumières de Bargarena. À partir de là, une petite route s'enfonçait dans la *selva*, suivant le fleuve Tocantins, jusqu'à la bourgade de Baião, à 250 kilomètres environ.

En plein cœur de l'Amazonie.

Comme convenu, l'Exécuteur s'était arrêté à Bargarena, à l'écart d'une pompe à essence Shell, sur le parking de laquelle une vieille banderole en loques ballottait entre deux troncs de palmiers rachitiques, rappelant les festivités passées du dernier *Cirio*. Hommage à *Nossa Senhora de Nazaré*, sainte patronne de Belém. Un gigantesque pèlerinage, célébrant chaque année l'anniversaire de l'évangélisation due aux jésuites du premier gouverneur général du Brésil, Thomé de Souza en 1549. L'Exécuteur avait patienté un moment, avant de décider d'avancer. Pour le cas où. Il n'avait qu'une confiance très relative en Pablo et détestait ne pas conserver l'initiative. Il exérait encore plus l'idée de tomber dans un piège. Il s'était alors dit que la première intersection ferait l'affaire. Sur la carte de la région, un pointillé situé à une vingtaine de kilomètres semblait indiquer une piste. Il avait donc parcouru la distance et, vingt minutes plus tard, il avait failli rater l'embranchement, tant ce dernier était discret. Il s'agissait bien d'une piste. Si étroite et bordée de végétation si épaisse qu'il devait être impossible de faire s'y croiser deux véhicules. L'Exécuteur avait enfoncé la Land sous le couvert de la forêt, coupé le moteur et les feux, et s'était mis à attendre, le MAC 10 et le micro-Uzi posés sur le siège voisin. Chargés à bloc.

Cela faisait maintenant plus d'une heure.

Pour la énième fois, il consulta le cadran lumineux de sa montre, esquissa une grimace. Désormais c'était sûr, Pablo le gnome avait eu un problème.

— Tu es très belle, ce soir, *quérida*.

— Seulement ce soir ?

Alanguie dans les coussins du divan de jardin en rotin bleu, Gilda dos Santos avait posé la question d'un air mutin, levant sur Paolo Siccari ce regard en coin qui le rendait fou. Un regard d'émeraude foncée, pailleté d'étoiles d'or, semblable à celui d'une biche à la fois apeurée et bravache. Un regard étrange. Affreusement lucide. Trop. Elle n'était pas près de succomber. Malgré le caviar et le Dom Pérignon. Avec son visage doré de madone exotique, ses boucles d'ébène ramenées sur le côté gauche du visage et ruisselant sur son épaule dénudée, Gilda dos Santos était sans doute la fille la plus craquante que le narco ait rencontrée dans sa sale existence.

— Encore plus belle que d'habitude, se reprit-il, platement Bien plus belle, *estrella de mi vida* !

Un roucoulement de colombe fit frémir la gorge offerte de la jeune

femme, tandis que les perles nacrées de ses dents apparaissaient dans un sourire éblouissant entre ses lèvres pulpeuses.

— Allons, Paolino ! Vous exagérez !

Dans la nuit équatoriale, les chants des oiseaux de nuit résonnaient sous la voûte de la forêt toute proche, et malgré les torches insecticides plantées un peu partout dans le parc, le ballet des papillons nocturnes autour des lampes entourant la piscine elle-même éclairée de l'intérieur ressemblait à une étrange averse de neige. Il faisait chaud et moite, et Siccari aurait aimé poser la veste. Mais il y avait le petit Bodyguard qui ne le quittait jamais. Dans un étui spécial, prévu pour l'intérieur du pantalon. Système certes discret, mais sans veste, ça se voyait quand même. Et il craignait d'effaroucher sa conquête. Il la voulait parfaitement détendue. Disponible. Il se débarrasserait du Bodyguard plus tard. Quand les choses deviendraient sérieuses entre eux.

— *Quérída*, commença-t-il en se penchant par-dessus la table de la terrasse pour poser sa main sur celle de la jeune femme, ce soir, je voudrais...

— Tss, tss ! souffla doucement la belle Gilda.

Distraitement et du bout de l'index, elle effleurait le goulot du magnum de Dom Pérignon plongé dans le seau en argent. Siccari en avait fait livrer des dizaines de caisses. Parce qu'elle disait n'aimer boire que ça et que le champagne la rendait romantique.

— Écoutez cette musique, Paolino ! chuchota la jeune femme en élevant sa flûte de Dom Pérignon dans la lueur des bougies de la table. Écoutez comme c'est beau !

Elle parlait du concert de la jungle nocturne. Fait de bruissements multiples, de cris lointains d'animaux et des plaintes filées des oiseaux invisibles. « La salope ! songea le Sicilo en refoulant la rage qu'il sentait monter en lui. Elle se fout de ma gueule ! » Une sublime salope qui le menait par le bout du nez depuis des semaines, qui lui coûtait une fortune en toilettes et en bijoux, qui mobilisait en permanence cette immense paillote de luxe, avec air conditionné et service permanent de Ramon et Féfé Reira. Deux minables petites frappes reconverties flingueurs, dont José, son garde du corps préféré s'était amouraché au point de baiser les deux. Heureusement, les frères Reira faisaient aussi office de valets. Des valets armés en permanence. Deux homosexuels, assez bons flingueurs et excellents « hommes d'intérieur ». Féfé cuisinait comme un chef et Ramon n'avait pas son pareil pour les plis de pantalon. N'empêche que tout ça coûtait cher et Siccari aurait bien aimé en tirer quelques avantages. Pendant ce temps, Gilda sifflait le Dom Pérignon comme de la flotte, sans jamais lui avoir accordé plus que deux ou trois petits flirts du bout des lèvres ! À lui, *el senhor Siciliano*, l'homme le plus puissant de Belém !

Celui dont il suffisait d'un regard pour que les gonzesses pleuvent dans son lit ! Avec celle-là, c'était la mégachasteté. À croire qu'elle était vierge et qu'elle voulait arriver au mariage dans le même état. Résultat, Paolo Siccari ne pouvait qu'oser de furtives caresses quand il lui tendait sa coupe de Dom Pérignon, ou quand comme un con il cueillait pour elle une orchidée dans les massifs du parc. Il pouvait aussi regarder. Et presque tout voir, surtout la journée, quand elle se laissait rôtir en bikini au solarium de la piscine. Une peau de soie, des seins et un cul à damner le plus intégriste des religieux. Et ce soir, avec sa mini fuchsia à mi-cuisses au décolleté carré à ras des mamelons et ses cheveux relevés du côté droit qui dégageaient son cou de cygne, elle était un véritable appel au viol. Pourtant, quelque chose dans l'expression de ses yeux d'émeraude retenait encore Siccari. Il sentait que ce n'était pas le moment, qu'il risquait de tout foutre par terre. Pour le moment, elle n'était *que* son invitée. N'empêche que les deux *pistoleros* de sa garde rapprochée qui patrouillaient dans le parc ne devaient pas en perdre une miette. Même qu'ils devaient commencer à se marrer doucement. Mais ce soir, il avait décidé de précipiter les choses. Grâce à l'argument majeur. Un écrin qu'il avait dans sa poche, et dont le contenu lui avait coûté une fortune.

Une émeraude sertie de diamants de cinq carats. Acquisée en fraude, mais d'une pureté exceptionnelle. Un joyau qui allait forcément la faire céder. Plusieurs fois déjà, il lui avait susurré à l'oreille des allusions au mariage. En passant évidemment par son divorce préalable. Et ce soir, elle allait forcément interpréter son cadeau comme un engagement de sa part. Bien sûr, il la laisserait y croire. Dans quelque temps, quand il serait enfin rassasié de son cul, il l'enverrait se faire foutre ailleurs. Une méthode qu'il connaissait par cœur et qui fonctionnait toujours. Même avec les plus rebelles. Dans le cas contraire, il donnait la punition. L'an passé, il avait eu un problème avec une de ses « fiancées répudiées ». Une sublime carioca qui n'avait rien voulu entendre et qui l'avait menacé de tout révéler à sa femme s'il la laissait tomber. Il l'avait livrée à ses hommes. Après s'être régalez, ceux-ci avaient appliqué les consignes à la lettre et on n'avait jamais retrouvé son cadavre.

La gonzesse qui l'emmerderait n'était pas encore née.

— Vous entendez, Paolino ? Vous entendez cette musique ?

— *Si, quérída*, fit mine de s'émerveiller le Sicilo-Latino. *Si*, je l'entends cette musique fabuleuse. Et je...

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

Gilda dos Santos avait sursauté, et la flûte de Dom Pérignon s'était soudain arrêtée avant ses lèvres. Paolo Siccari n'avait pas sursauté, lui. Simplement le reste de sa tirade romantique lui était restée dans la

gorge, et il avait froncé les sourcils en tournant lentement la tête dans la direction du bruit.

— Qu'est-ce que c'est, Paolo ?

C'étaient des coups de feu. Bien qu'assourdis par la distance, ils avaient été parfaitement audibles. À priori, cela n'avait rien d'inquiétant. Parfois, un animal se risquait à la lisière de la propriété et les gardes se le payaient. Sportivement. Au 357, leur arme de prédilection. Une forme de chasse qui les amusait beaucoup. Mais ce soir, ce n'était pas un 357 qui avait aboyé dans le lointain du parc. Ce soir, il s'agissait de rafales. Deux. Rageuses et brèves, professionnelles.

— Paolo ! insista la jeune femme, l'air soudain inquiet. Qu'est-ce que c'est ?

Elle avait reposé sa flûte et fixait le mafieux de ses grands yeux verts incrédules. Siccari esquissa un sourire protecteur, s'empara enfin de sa main pour la porter à ses lèvres en quittant sa chaise.

— Ce n'est rien, *quérida*. Mes hommes qui s'amuse. Je vais leur dire de faire moins de bruit.

Attrapant le talkie-walkie posé sur la table, il s'éloigna de quelques pas en enfonçant la touche d'appel. Une voix métallique répondit aussitôt et il questionna :

— Qu'est-ce qui se passe, José ?

Mack Bolan regrettait de ne pas avoir lui-même tenté la filature de Siccari. Avec un peu de chance, il n'aurait pas été repéré et maintenant, il connaîtrait son point de chute. Au lieu de ça, Pablo le gnome s'était évanoui dans la nature et à presque minuit, il était toujours sur son tronçon de route, paumé en pleine jungle. Une route quasi déserte depuis trois quarts d'heure, hormis un des 4 x 4 Mitsubishi bleu et blanc de l'escorte de Siccari, qui venait de repasser un moment plus tôt en sens inverse. Avec au moins trois silhouettes à bord. Ou le fief secret de Siccari avait sa propre garde armée, ou le boss de Belém et sa nana se contentaient de trois gorilles de sécurité durant leurs frasques. De toute façon, en l'absence des renseignements de Pablo, ça n'avait plus guère d'importance. Un instant, il avait caressé le projet de rattraper le 4 x 4 des flingueurs de Siccari et de tenter un mini-blitz éclair pour essayer d'en savoir plus. Mais rien ne prouvait que ses passagers aient accompagné le Sicilo jusqu'à sa destination finale et il risquait de voir ce dernier se planquer en apprenant le raid. Dès lors, adieu Nick Russo. L'Exécuteur détestait ça. Ce début de blitz amazonien ne ressemblait guère à ses méthodes habituelles. Le plus rageant était qu'il n'avait pas le choix. La moindre fausse manœuvre de sa part risquait de tout fiche en l'air, et cette fois, c'était grave. C'était même le cas de figure le plus critique qu'il ait jamais eu à connaître au cours de sa longue guerre contre *l'Organized*

Crime.

Un pourri de mafieux détenait l'arme nucléaire. Dès lors que les engins aperçus sur la photo de la petite Indienne étaient opérationnels, il suffisait à Russo de brandir cette menace pour tout obtenir des Américains. Ensuite, le phénomène ferait tache d'huile. Derrière l'ex-rideau de fer, il y avait encore des milliers d'engins nucléaires à vendre, et la mafia avait de quoi payer. À terme, le monde serait...

Une mobylette ! Avant même que son ouïe ne perçoive le bruit du moteur, l'Exécuteur avait enregistré la très légère vibration dans la nuit moite. Un instant plus tard, le phare d'un deux-roues surgissait du rideau noir de la jungle et passait devant le débouché de la piste.

Pablo !

Même si peu visible, la silhouette du gnome ne pouvait se confondre avec aucune autre. Mais la mob' roulait bizarrement. Le moteur avait des sautes de régime et l'engin faisait des écarts suspects. Voilà pourquoi le nabot s'était fait attendre si longtemps. Au lieu de filocher Siccari, le salaud s'était arrêté dans la première agglomération venue pour picoler. Il fallait savoir. L'Exécuteur mit le contact. Mais à l'instant où il allait lancer la Land hors du couvert végétal, un grondement rageur se fit entendre derrière lui, et deux phares trouèrent brutalement la nuit. Une voiture arrivait, plein pot. L'Exécuteur décida de la laisser passer. Il aurait toujours le temps de coincer la mob' plus loin. Mais en voyant surgir la silhouette du véhicule dix secondes plus tard, il ressentit un pincement à l'épigastre.

Un deuxième 4 x 4 Mitsubishi ! Bicolore !

D'abord, Bolan songea qu'il pouvait s'agir d'un innocent automobiliste. Mais alors que sa main s'apprêtait à quitter la manette des phares pour s'approcher quand même des P-M du siège voisin, il vit les feux de stop de la japonaise s'allumer brusquement à hauteur de la mobylette et, comme dans un cauchemar, des canons apparurent aux glaces des portières de droite. Déjà, sa main avait empoigné le MAC 10.

Trop tard. Les premières détonations avaient claqué.

Comme un fou, il lança la Land Rover en avant, écrasant des buissons sur son passage, débouchant sur la route comme un boulet. Tous feux éteints. Enfonçant l'accélérateur, il assura la crosse du MAC 10 dans sa paume, faisant hurler les pneus sur le bitume. À cent mètres de là, ceux du Mitsubishi n'avaient encore rien vu. La Land leur arriva dessus comme la foudre, tandis que la mobylette miraculeusement restée sur ses deux roues faisait un écart pour échapper aux flingueurs. Du coin de l'œil, l'Exécuteur la vit zigzaguer de plus belle en prenant un peu de champ. Dans le même temps, un des occupants du Mitsubishi avait vu surgir la Land sur le côté. Sans

comprendre ce qui arrivait. L'Exécuteur ne lui en laissa pas le temps. D'une brève rafale de MAC 10, il fit éclater le crâne du type au moment où il levait un gros automatique dans sa direction. Simultanément, son voisin sur la banquette arrière venait de réaliser le problème. Lui aussi eut le réflexe de relever son arme. Pour rien. D'une deuxième mini-rafale de quatre coups, le guerrier solitaire lui arracha toute la moitié gauche de la tête. Simultanément, le chauffeur du 4 x 4 qui avait redémarré pour rattraper la mob' marqua un temps de retard, avant de brandir son flingue. Mais son voisin avait des réflexes plus aiguisés. Vif comme un cobra, il s'était retourné sur son siège, un court P-M en main, canon tourné vers la Land. Cette fois, l'ex-sergent Miséricorde ne fit pas dans la dentelle. Pas de tir sélectif.

Une vraie rafale, plus longue, balayante.

Mais terriblement précise. Résultat, les deux hommes de l'avant sursautèrent sous les impacts, répandant dans l'habitacle des geysers de sang accompagnés de débris divers. Le Mitsubishi partit sur la droite, sauta le talus comme un cheval fou, avant de plonger dans le mur végétal de la *selva*, où il s'enfonça pour disparaître presque complètement. Inutile d'aller voir, les quatre pourris avaient leur compte.

Déjà, l'Exécuteur avait enfoncé l'accélérateur de la Land.

Le véhicule bondit en avant et cette fois, Bolan mit pleins phares, rattrapant la mobylette sur une centaine de mètres. Serrant cette dernière sur le bas-côté, il la força à ralentir. Mais alors qu'elle allait s'arrêter enfin, elle sembla prise de frénésie et versa sur le talus, envoyant Pablo le gnome dans le décor. Bolan sauta à terre, attrapa l'ivrogne par le col et l'arracha du sol en grondant :

— Eh, Pablo ! C'est m...

La fin de la phrase resta bloquée dans sa gorge. Pablo le gnome n'était plus qu'une plaie sanguinolente.

CHAPITRE X

— Hum ! c'est bon, Paolino !

La salope ! Bien, sûr que c'était bon ! À Belém, le caviar et le Dom Pérignon étaient au prix de la coke traitée. Et cette pouffiasse qui avait l'air de se foutre de sa gueule en se tapant le béluga à la louche et en descendant le Dom Pérignon au litre ! Et malgré tout ça, elle conservait ce petit regard en biais terriblement lucide qui le faisait hurler intérieurement. Au point que ce soir, il se demandait si finalement cette putain d'émeraude allait y changer quelque chose.

— Ça te plaît, *quérida* ?

— Oh, *si*, Paolino. C'est merveilleux !

Siccari ressentit un léger picotement dans les reins. Le temps d'un éclair, il lui avait semblé surprendre une sorte de flou dans le regard de lagon. Comme un début d'abandon. Transporté d'espoir, il avança une main par-dessus la table, s'empara de la dextre de la jeune femme et l'attira à lui pour déposer un baiser caressant au creux de sa paume. Une paume tiède et parfumée qui fit monter son pouls à deux cents. Il n'en pouvait plus. Décidant de brusquer le mouvement, il se fouilla, ramena l'écrin de l'émeraude à l'air libre, le déposa au creux de la paume toujours offerte.

— Qu'est-ce que..., commença Gilda dos Santos. Paolino !

— Chut ! souffla le boss de Belém en quittant sa chaise.

Sans lâcher la main de Gilda, il contourna la table, allant se pencher par-dessus les épaules de la jeune femme. Des épaules nues, elles aussi parfumées, et une nuque fine et soyeuse, horriblement attirante. Mais Siccari n'était plus un collégien. Il savait se contenir. Et ce n'était pas le moment. Pas encore.

— Paolino ! Non !

Gilda dos Santos venait de soulever le couvercle de l'écrin et dans la lueur des chandelles, l'énorme émeraude sertie de diamants se mit à briller de mille feux. Se penchant de côté, le Sicilo eut le temps d'apercevoir une lueur émerveillée dans les yeux verts et il se dit que c'était gagné. Cette fois, c'était le moment. Alors, se penchant un peu plus, il approcha sa bouche du cou de la jeune femme et ses lèvres entrèrent en contact avec la peau soyeuse.

— Paolino !

Mais Paolo Siccari n'écoutait plus qu'à peine. Le sang bouillonnait à

ses tempes et il avait une envie folle de pétrir ces seins que sa vue plongeante découvrait dans les profondeurs du décolleté.

— Paolino ! gémit Gilda en échappant à sa bouche. Les gardiens pourraient nous voir ! Et puis... ces coups de feu, tout à l'heure...

Siccari avait envie de hurler. Une heure plus tôt, José l'avait effectivement informé que les gardes avaient ouvert le feu. Un Indien ou un rôdeur, il l'ignorait. Il avait fait lancer le deuxième Mitsubishi à ses troussees. Sans grand espoir. Si ça se trouvait, ce n'était qu'un animal. La villa était en pleine jungle, à plus de trente kilomètres de Moju, au bord du rio du même nom, seulement accessible par voie d'eau, ou par une mauvaise piste de forêt qu'il fallait sans cesse retailer. Ici, personne ne venait jamais. À part, de temps à autre, un Indien dans sa pirogue de pêche. Mais Siccari le savait, les Indiens du secteur ne franchissaient jamais les limites de la propriété. À la frontière péruvienne, certaines tribus se montraient parfois encore dangereuses, au point de casser les crânes des colons à coups de massue. Ici, pas de danger. Elles étaient toutes « civilisées ».

— Paolino ! Non ! répéta la jeune femme alors que Siccari essayait de nouveau de l'embrasser. Non, j'ai... j'ai un peu peur !

Fou de rage et soudain dégrisé, le parrain de Belém se redressa d'un coup de reins.

— *Bene*, lâcha-t-il dans sa langue d'origine. On va arranger ça.

Puis criant à la cantonade, il appela :

— Ramon !

Comme si elle n'avait attendu que ça, une mince silhouette apparut dans l'encadrement de l'entrée éclairée de la villa. Ramon, un des deux petits amis de José.

— *Sim, senhor !*

— On se met à l'intérieur, ordonna Siccari. Appelle ton frère et transportez tout ça dans le petit salon.

Puis raflant le talkie-walkie sur la table, il lança dans le micro :

— José ! On rentre dans la maison.

— *Sim, patrão.*

Et afin de pleinement rassurer Gilda, il ordonna encore :

— Dis aux gars d'ouvrir l'œil. Je veux une ronde tous les quarts d'heure. Compris ?

Le talkie-walkie lui renvoya un vague son crachoteux et il insista :

— T'as compris, José ?

N'obtenant toujours pas de réponse, il crut que son gorille avait coupé le contact et il enfonça la touche d'appel d'un coup de pouce agacé.

— José ?

— *Sim, patrão !*

— T'as compris ?

— *Sim, patrão.*

Satisfait, le Sicilo-Latino coupa la communication, tandis que le mince Ramon arrivait sur la terrasse pour commencer à débarrasser. Derrière lui, son jeune frère traînait un peu les pieds. Sorti de la baise, des combines miteuses et accessoirement de ses fourneaux, le cadet des Reira n'était rien d'autre qu'une infâme espèce de petite loche flemmarde. Siccari le détestait, mais s'il l'avait viré, José en aurait fait une dépression, et José était trop précieux pour risquer de le perdre. À cet instant, il y eut un frôlement dans les épais massifs de bougainvillées qui entouraient la piscine et tandis qu'il offrait sa main à Gilda pour l'aider à quitter la table, Paolo Siccari tourna la tête vers le bruit.

— José ?

Il y eut un silence et Siccari tiqua.

— C'est toi, José ?

D'instinct, il avait amorcé un mouvement vers le petit Bodyguard caché sous sa veste, se retint à temps. Gilda le prenait pour un honnête homme d'affaires. Si elle voyait les armes maintenant, il n'était pas près de la mettre dans son lit.

— José ?

Il y eut de nouveaux frôlements dans la végétation, avant qu'une voix ne lance :

— *Sim, patrão.*

Puis les buissons s'écartèrent et José apparut.

D'abord, ni Siccari, ni Gilda ni les frères Reira n'identifièrent ce qui pointait ainsi au milieu de son front. Un objet bizarre, sombre, avec un reflet métallique à son extrémité. Puis Siccari vit quelque chose sourdre autour de l'objet, et se mettre à couler sur le nez du gorille. Il avança la tête, fronça les paupières pour mieux voir, sentit une main glacée lui broyer soudain l'estomac.

Les Indiens !

Des Indiens avaient pénétré dans la propriété et... d'un geste, il voulut s'emparer du Bodyguard dans ses reins, fut devancé par les frères Reira. Vifs comme des mangoustes, les deux homos avaient fait jaillir les calibres de sous leurs vestes de valets. Deux revolvers Smith and Wesson 9 mm, modèle 940, à carcasse stainless, avec canon de quatre pouces et poignée de combat. Mais ni l'un ni l'autre ne comprenait ce qui se passait. Ils ne voyaient que leur amant, toujours debout, avec cette chose dans le front, cette expression hébétée au fond de ses petits yeux noirs et surtout, avec ses pieds qui semblaient ne même pas toucher terre. Plongé dans un véritable cauchemar, Siccari comprit alors que la « chose » dans le front de José était un manche.

Un manche de poignard !

Cette fois, il lança sa main sous sa veste, attrapa la crosse du Bodyguard, tandis que sa bouche s'ouvrait sur un cri muet. Puis José parut secoué par un tremblement et soudain, ses pieds donnèrent l'impression de s'enfoncer dans le sol, tandis que ses genoux pliaient d'un coup et qu'il lançait d'une étrange voix sépulcrale :

— *Boa tarde.*

Dans le même temps, tout le monde vit la silhouette de José comme se dédoubler et, tandis que sa première image s'effondrait à la manière d'une chiffonnette molle, son double apparaissait soudain dans son dos. Une haute silhouette à peine visible dans la pénombre, habillée de noir.

Surmontée d'une face granitique, au regard d'acier.

— Eh !

L'exclamation de Gilda dos Santos fut aussitôt balayée par le vacarme. Les armes des frères Reira avaient aboyé ensemble. Tout de suite après ce déchirement de sons rageurs qui fracassa les tympanes de Siccari. À trois mètres de lui, les deux « valets » furent littéralement catapultés en arrière. La face de Fédé sembla exploser, des choses volèrent tous azimuts et il battit des bras, lâchant le SW qui alla plonger dans l'eau turquoise de la piscine. Une fraction de seconde plus tôt, son frère avait encaissé la même ration d'ogives brûlantes, mais légèrement plus bas. Quasiment sectionné au niveau des clavicules, son cou s'ouvrit en deux, libérant des flots pourpres, dont un jet presque horizontal. Une carotide coupée. Bizarrement, il resta debout un bref instant, alors que sa tête partait en arrière, allant cogner de l'occiput contre ses propres vertèbres dorsales. Simultanément, Gilda dos Santos s'était jetée à terre, le bas de sa minijupe relevé jusqu'à son slip, et Siccari fou de rage et d'incompréhension, qui avait enfin réussi à arracher le Bodyguard de son étui, amorçait déjà le mouvement d'en pointer le canon vers la grande ombre noire.

Mais comme par enchantement, la haute silhouette s'était effacée sur le côté et la seule balle que le Sicilo parvint à tirer se perdit dans la nuit. Au même instant, il vit des éclairs blêmes éclater face à lui, et le choc qu'il encaissa dans l'épaule droite le projeta lui aussi en arrière. Mais contre toute attente, le Bodyguard resta dans sa main, comme soudé à ses doigts. Il y eut un « plouf » sonore et, comme l'arme de Ramon un instant plus tôt, il s'enfonça dans la belle eau turquoise de la piscine. Tétanisé par la puissance des impacts dans son épaule, il ouvrit de nouveau la bouche pour hurler, ne put qu'avaler une tasse, avant de s'étrangler et de tousser comme un malade. À travers un brouillard laiteux, il distingua la haute silhouette noire qui s'avavançait dans la lumière, un MAC 10 en main. Il le vit marcher vers Gilda et lui tendre galamment son autre main pour l'aider à se redresser et à se poser sur une chaise. Il trouva cela stupide, fut assailli

par des tas de pensées incohérentes, eut une nausée, faillit couler et but encore une énorme tasse d'eau chlorée. Quand il ouvrit de nouveau les yeux, ce fut pour voir la mortelle silhouette plantée au bord de la piscine, canon du MAC 10 pointé vers sa tête. Barbotant lamentablement et crucifié de douleur, il voyait l'eau se tinter de rouge et la peur s'insinua en lui. Mais on n'arrive pas au sommet de la pyramide mafieuse par hasard. Siccari était un dur et il voulut le prouver en lançant d'une voix détimbrée par la souffrance :

— Qui tu es, bordel !

Une ombre de sourire effleura les lèvres du grand balèze qui éluda et lâcha d'une voix profonde :

— J'ai criblé les flingueurs de ton deuxième Mitsubishi, j'ai réussi à faire parler Pablo le gnome avant qu'il ne meure, je suis venu jusqu'ici, j'ai trouvé ton fief, j'ai égorgé tes quatre flingueurs du parc, j'ai laissé mon poignard dans la cervelle de José, j'ai buté tes deux folles et je crois que ce n'est pas fini.

Siccari sentait de plus en plus monter la peur en lui. Barbotant toujours dans le grand bain, il souffrait le martyr. Il résista pourtant et lança d'un ton agressif :

— Tu es qui ? Qu'est-ce que tu veux ?

Insidieusement, il essayait de pédaler dans l'eau pour tenter de s'approcher du bord. Il était épuisé et ses poumons crachaient le feu. À trois mètres de lui, le canon du MAC 10 frémit légèrement, tandis que la voix sinistre ordonnait :

— Pas bouger, Paolo.

— Merde ! s'énerva le pourri. Qui tu es !

— Juste avant de passer l'arme à gauche, éluda encore le type en noir, Pablo m'a dit de faire gaffe. Que tes sbires avaient la détente facile et qu'ils l'avaient allumé alors qu'il se montrait un peu trop curieux. Il a été blessé, a voulu foutre le camp, mais a bientôt été rejoint par ton Mitsubishi de couverture. Des acharnés, tes flingueurs.

Le balèze en noir marqua un temps, ajouta :

— Des acharnés, et des cons.

Une autre pause, puis :

— Des cons morts. Tant mieux. Ça nettoie un peu la planète.

— Bordel ! gronda Siccari qui sentait ses forces décroître. Tu vas me dire qui tu es, espèce de fumier !

— Tu l'as dit, sourit de nouveau l'inconnu. Je suis le Fumier.

D'abord, Paolo Siccari crut que l'autre ne voulait toujours pas répondre puis, d'un coup, une sorte de rideau se déchira dans son esprit embrumé par le stress. Il ressentit un énorme coup dans les entrailles et il en resta sans souffle un instant, avant d'encaisser la révélation comme un coup encore plus fort.

Regard dilaté d'incrédulité et en oubliant presque de barboter, il

hésita d'une voix blanche :

— Tu... tu veux pas dire que... que c'est toi... Bolan !

Le mouvement de tête du grand type aux yeux d'acier balaya ses restes de doute. Sous ce nouveau choc, il ferma les yeux une seconde ou deux, juste le temps d'essayer de se reprendre. De trouver la solution. Mais tout allait trop vite. Trop mal. Et sous son crâne, son cerveau en ébullition bourdonnait comme une ruche. Pourtant il cherchait toujours à comprendre et c'est à peine s'il entendit une autre voix lancer une phrase qu'il ne comprit même pas. Une voix de femme. Une voix qu'il connaissait pourtant.

Celle de Gilda.

Une voix bizarre. Différente de celle qu'elle utilisait avec lui. Plus sèche, plus autoritaire. Une voix qui traversa une nouvelle fois l'esprit toujours embrumé de Siccari pour répéter d'un ton glacé :

— Lâchez votre arme, *senhor* Bolan !

Cette fois, Paolo Siccari avait parfaitement entendu.

Et il comprit qu'il était sauvé !

CHAPITRE XI

— Je compte jusqu'à trois, *senhor* Bolan. Lâchez votre arme.

Il semblait que le temps s'était soudain suspendu et que la bruisante vie nocturne de la forêt-amazonienne s'était tue. Et bizarrement, cette voix de femme, presque douce et d'un calme absolu, avait sonné comme un glas. Dans les prunelles d'émeraude, l'expression de la détermination avait effacé les précédentes.

Avec, en plus, une petite lueur tout au fond des prunelles, qui ne bluffait pas. Bien campée sur ses jambes, les deux bras tendus devant elle, l'index gauche sur le pontet de son arme et sa paume gauche enveloppant sa main droite et la crosse, la jeune femme n'avait pas un frémissement. Son arme non plus. Un petit .38 Spécial Smith & Wesson à cinq coups, modèle 649 *Centennial*, au canon de deux pouces, à mini-crosse *round but* et au chien encastré dans la carcasse. Un petit bijou en acier stainless d'à peine plus de cinq cents grammes.

— Oui ! cria soudain Siccari en s'agitant dans l'eau. Oui ! Flingue-moi ce fumier, *quérida* ! Fais-lui sauter les *cojones* ! Que je le voie crever lentement !

— Ferme ta gueule, grosse merde !

Gilda n'avait même pas haussé le ton. Mais la force de l'insulte surprit l'Exécuteur et fit reboire la tasse à Siccari qui, s'étant cru sauvé, s'était remis à battre des jambes vers le bord de la piscine. Toussant comme un perdu, il voulut continuer sa progression, mais vive comme l'éclair, la jeune femme eut une torsion fulgurante du buste en ordonnant :

— Non.

Toujours aussi calmement, son index avait enfoncé la détente du petit S & W et la détonation fit trembler l'air moite. Un minuscule geyser fit gicler l'eau de la piscine, à dix centimètres de la tête de Siccari. La face tordue par la douleur et les yeux pleins d'incompréhension, le pourri hoqueta :

— *Quérida* ! qu'est-ce qui te prend ?

Gilda dos Santos ne répondit pas, mais un éclair avait fulguré dans ses yeux.

— *No* ! ordonna-t-elle.

Elle avait senti l'imperceptible mouvement de poignet de l'Exécuteur et cette fois, sa voix avait nettement claqué. De nouveau, Bolan avait

l'orifice noir du canon du S & w exactement pointé entre les yeux. À cette distance et compte-tenu de son apparent savoir-faire en la matière, la jeune beauté ne pouvait pas le rater. En réalité, il aurait pu l'ajuster à l'instant où elle avait tiré vers Siccari. C'est délibérément qu'il ne l'avait pas fait. À cause du MAC 10, qui n'était pas vraiment une arme de précision. Le P-M n'était fait, ni pour désarmer, ni pour blesser seulement. C'était une arme destinée à tuer, et l'Exécuteur n'avait pas eu envie de tuer cette femme. Question d'éthique et d'instinct.

Un instinct qui ne l'avait jamais trompé. Désignant d'un regard la grande case-villa, il ironisa froidement :

— J'espère qu'il n'y a plus personne là-dedans.

— Personne.

Son regard à elle n'avait pas dévié une demi-seconde. Son attention était entièrement focalisée sur lui. L'Exécuteur enregistra, tandis que le Sicilo se mettait à crier :

— Gilda ! T'es dingue, ou quoi ? Je te dis de truffer ce connard !

Il cracha, vomit un peu et, suffoquant de plus belle, il hurla, fou de rage :

— Mais, bordel, qu'est-ce que t'attends ?

— Elle attend de savoir, répondit Bolan à la place de Gilda.

Cette dernière lui lança un regard perçant. Sans abaisser le canon de deux pouces d'un centimètre, elle dit, inébranlable :

— Jetez votre arme, *senhor* Bolan.

— No.

Il y eut une gerbe d'éclairs dans les yeux d'émeraude et il sembla à l'Exécuteur que les belles mains de Gilda se crispaient autour du petit .38. Ils avaient continué à parler l'espagnol, mais Bolan avait noté l'accent de la jeune femme. Américaine à coup sûr. Elle enchaîna, aussitôt :

— Je vais vous tuer.

— Je ne crois pas.

Nouveaux éclairs dans les prunelles vertes, nouvelle crispation des doigts autour de la crosse du S & w.

— Vous vous trompez.

— Je ne crois pas, répéta l'Exécuteur de sa voix grave et tranquille. Si vous aviez voulu me tuer, ce serait déjà fait.

— Jetez votre arme !

Le ton de la jeune femme s'était soudain durci. Bolan la sentait maintenant sur le fil du rasoir. Situation délicate. Ou elle flinguait, ou elle céda. Maintenant.

— J'attends de savoir quoi, d'après vous ?

Elle avait parlé, elle avait cédé. Son arme était toujours braquée sur le front de Bolan, mais l'expression de son regard n'était plus tout à

fait la même. L'Exécuteur eut une esquisse de sourire froid, répondit :

— De savoir ce que je veux.

— Je le sais, ce que vous voulez. Tuer. Comme toujours.

Il fallait la faire parler. Distraire son attention. Il s'étonna.

— Comment ça, comme toujours ?

— Depuis des années, vous ne faites que tuer et tuer encore.

Pourquoi cela changerait-il ?

Intrigué, il interrogea :

— Vous savez donc qui je suis ?

Elle eut un mouvement de tête affirmatif.

— Bien sûr que je le sais. Vous vous appelez Mack Bolan, vous êtes un vétéran du Vietnam, votre père a tué votre mère et votre sœur, avant de se suicider, parce que la mafia l'avais mis sur la paille. Depuis, vous consacrez votre vie à les venger.

Il l'observa, intrigué.

— Vous savez ça, hein !

— Je sais ça comme le savent tous les flics. Parce que l'histoire du sergent Miséricorde, elle fait quasiment partie de notre instruction.

— Tu es flic ?

Tout en veillant à conserver l'initiative de la parole, l'Exécuteur avait adopté le tutoiement. En Espagne, c'était courant, en Amérique Latine un peu moins, mais elle nota quand même la différence et quelque chose changea légèrement dans son attitude. Cette fois, elle répondit en anglais :

— Mon vrai nom est Gilda Lombroso. Sergent Gilda Lombroso, de la *Drug Enforcement Administration*.

La DEA ! Subitement, les propos de Hal Brognola revinrent en mémoire de l'Exécuteur. Il l'avait mis en garde contre une éventuelle pénétration de la DEA dans la sphère Siccari. Il ne s'était pas trompé. Maintenant, Mack Bolan était dans la merde. Le sergent Gilda Lombroso le lui confirma aussitôt en répétant pour la énième fois :

— Maintenant, tu balances ton P-M, et tu mets les bouts, Mack Bolan. À cause de tes conneries, je vais devoir changer mon fusil d'épaule et m'occuper de ce pourri autrement.

Parfaitement insolite par rapport à son look de vamp, son langage « vieux flic » eût été comique sans le .38 qu'elle braquait toujours entre les yeux de Bolan.

— T'en occuper comment ?

— Pas ton problème.

— Je crois que si.

Insensiblement et sans qu'elle l'ait noté, il avait peu à peu détourné son attention et maintenant, le canon de son MAC 10 était parfaitement en ligne. Exactement pointé sur son buste. À cet instant, elle s'en rendit compte et un léger voile passa fugitivement dans ses

prunelles. Elle se reprit aussitôt pour déclarer dans un soupir :

— O.K. Je te tiens et tu me tiens.

Elle n'avait plus l'initiative et l'avait immédiatement compris. Si elle tirait maintenant, Bolan avait toutes les chances de l'allumer dans la foulée. Sans dévier pourtant sa visée d'un pouce, elle interrogea :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Elle avait des nerfs d'acier. Bolan lui adressa une nouvelle esquisse de sourire froid.

— On négocie, dit-il.

De nouveau, un léger voile passa dans les yeux d'émeraude.

— Facile. J'ai mis des semaines à « tamponner » cette pourriture, dit-elle en désignant Siccari toujours dans sa piscine d'eau rouge. Il a fallu ensuite que je supporte ses pelotages dégueu et que je joue à la conne suffisamment longtemps pour le ferrer. Quand tu as débarqué avec tes gros sabots, j'étais sur le point d'obtenir de lui les infos que j'étais venue chercher. Et en douceur. Alors tu penses bien que je ne vais pas te laisser écraser mes plates-bandes. Désormais, le Siccari, il est à moi. Alors tu es sympa, tu ranges ton petit P-M, tu te colles la négociation par-dessus et tu vas faire ta guerre ailleurs.

— Eh ! cria le Sicilo en s'agitant dans la piscine. Qu'est-ce que c'est que ce bordel !

— Toi, la ferme, renvoya Gilda, cinglante.

Puis à Bolan :

— Tu as tout compris ?

Il hocha la tête.

— Affirmatif.

— Tu es d'accord ?

— Négatif.

Un bref éclair fulgura cette fois dans les yeux de la jeune femme.

— Tu as quelque chose à proposer ?

Nouvel acquiescement de l'Exécuteur.

— Affirmatif. Tu interrogues le pourri, ensuite c'est toi qui disparais. Mes questions à moi ne souffrent pas de témoins.

— Des clous. Tu poses tes questions devant moi et ensuite, c'est moi qui reste avec cette ordure.

Bolan avait l'impression de vendre des tapis.

— Eh ! cria de nouveau Siccari.

Il était maintenant aussi vert que la couleur originale de l'eau et son nez pincé traduisait sa souffrance. Avec son épaule en charpie, il ne devait pas rigoler. Mais ni la flic de la DEA ni l'Exécuteur ne lui accordèrent la moindre pitié. Ils avaient un problème à résoudre et Gilda s'y attela de nouveau en argumentant :

— Les questions que j'ai à poser concernent la DEA. Une fois qu'il y aura répondu, je devrai alerter les autorités de ce pays qui le

prendront en charge.

— Je ne suis pas d'accord.

— Je sais. Toi, ton truc, c'est l'élimination. Mais moi, je suis flic, j'ai une procédure à appliquer et je ne ferai pas autrement.

— Conclusion ?

— Conclusion, ou tu poses tes questions maintenant et tu me laisses le champ libre, ou on se flingue mutuellement.

L'Exécuteur esquissa son ombre de sourire, hocha la tête, avant de déclarer avec fatalisme :

— O.K. Je crois que je n'ai guère le choix.

Il y eut comme un soupçon de surprise dans les prunelles d'émeraude, puis la jeune femme acquiesça à son tour.

— Dans ce cas, à toi l'honneur.

— O.K., dit-il en abaissant ostensiblement le canon du MAC 10. À nous deux, Siccari.

Obligé la jeune femme à reculer en passant trop près d'elle, il fit le dernier pas qui le séparait du bord de la piscine.

— O.K., redit-il sur le même ton.

Puis s'accroupissant, dos à Gilda et face au Sicilo comme pour entamer son interrogatoire, il empoigna le gros tuyau souple du nettoyeur de piscine courant sur le dallage et qu'il avait repéré dès les premiers échanges. Et d'un coup sec, il tira dessus, fauchant les deux jambes de Gilda.

— Attention ! cria Siccari.

Trop tard. Bolan avait senti la résistance du tuyau et entendu l'exclamation étouffée de Gilda. Dans le même temps, il la vit du coin de l'œil qui trébuchait, qui basculait enfin sur le côté en battant des bras pour retrouver son équilibre. Elle poussa un petit cri de rage, voulut encore se rattraper en faisant un pas de côté, mais inexorablement, l'Exécuteur tirait le tuyau vers lui et ce fut l'équilibre de Gilda contre sa force musculaire.

Brutalement déséquilibrée, Gilda plongea dans la piscine, découvrant ses longues cuisses sous la robe fuchsia brusquement remontée. Révélant également le minuscule holster sanglé sur la face interne de sa cuisse gauche.

Mignon tout plein.

Le tout disparut dans l'eau rougissante avec un « plouf » sonore, tandis que dans un mouvement de recul instinctif, Siccari buvait une nouvelle tasse en coulant. L'instant d'après, Gilda et lui réapparaissaient ensemble à la surface pleine de vagues. Toussant et crachant tous les deux comme des misérables. Échevelée, brandissant le petit .38 qu'elle n'avait pas lâché dans sa chute, la jeune femme secoua ses boucles d'ébène en feulant à l'adresse de Bolan :

— Sale con !

Le canon du *Centennial* braqué sur lui, index crispé sur la détente. Elle marqua pourtant une hésitation, mais de toute façon, Bolan ne s'occupait déjà plus d'elle. Car à la même seconde, le masque blême de Siccari s'était lui aussi tourné dans sa direction et brusquement surgi de l'eau souillée, son bras valide s'était détendu, pointant sur Gilda le Bodyguard qu'il n'avait jamais lâché non plus. Et il flingua.

Quasiment à bout portant.

CHAPITRE XII

Il y avait eu une succession de coups de feu.

Tous noyés dans une même rafale, mais pas du même calibre. Une demi-douzaine de 9 mm Para et une seule détonation de .38. Celle du Bodyguard de Siccari. Fou de haine, le mafieux avait visé la tête de Gilda. À deux mètres au plus. Heureusement, l'Exécuteur avait lui aussi lâché son tir. Une fraction de seconde avant le pourri. Résultat, le deuxième bras jusqu'alors intact de celui-ci avait encaissé tout un chapelet d'ogives brûlantes et sous les impacts, sa visée avait été brutalement déviée. Une chance insolente pour la flic DEA. Pour elle, tout allait désormais trop vite. Tétanisée, elle entendit le hurlement du Sicilo, le vit couler à pic, tandis qu'autour de lui, l'eau de la piscine virait carrément au rouge.

— L'empaffé ! souffla-t-elle d'une voix blanche.

Esquisse de sourire de l'Exécuteur qui ironisa froidement :

— Chez les pourris, c'est souvent le cas.

Oubliant de rebraquer son arme sur Bolan, Gilda était venue s'accrocher au bord du bassin. Il se pencha et croyant qu'il voulait l'aider, elle lui tendit sa main libre. Mais ignorant celle-ci, Bolan attrapa le petit *Centennial* et Gilda se retrouva toute bête, bouche ouverte sur une exclamation muette.

Désarmée.

— Salaud ! feula-t-elle de nouveau en achevant de se hisser sur la terre ferme. Espèce de sale...

— Tu vas finir par m'agacer, coupa Bolan de sa voix d'outre-tombe.

Mais à présent, seul Paolo Siccari l'intéressait, et justement, ce dernier venait de refaire surface. Les traits creusés et le regard fou, il haletait comme un malade, ses deux bras saccagés flottant mollement à la surface comme ceux d'un épouvantail. Cette fois, le Bodyguard que l'Exécuteur avait toujours deviné tout au long de la discussion avec Gilda avait disparu. Coulé. Le court canon du MAC 10 braqué vers sa tête, Bolan interpella le Sicilo :

— Comment tu te sens, Paolo ?

Il avait fait quelques pas pour se rapprocher de lui, le menaçant plus directement encore.

— Merde, Bolan ! Tu vas pas flinguer un mec désarmé !

Éludant la remarque, l'Exécuteur enchaîna :

— On a des trucs à se dire, tous les deux.

Cette fois, il s'était exprimé en italien. Pas envie que la flic DEA comprenne trop bien ce qui allait suivre.

— Je vois pas de quoi tu parles, cracha le mafieux en secouant la tête avec vigueur.

Il avait répondu en italien aussi, mais le courant ne passa pas davantage entre eux pour autant. Il précisa :

— J'entends par là que c'est toi, qui as des choses à me dire.

— Merde ! Qu'est-ce que... c'est à la DEA, que je veux causer !

— Un peu tard, mec, renvoya Bolan avec un sourire de côté. La DEA n'est plus dans le coup... eh, toi !

Du coin de l'œil, il avait vu la jeune femme se redresser pour faire mine de regagner la case-villa.

— Je suis trempée, grinça Gilda d'un ton excédé. Je vais me changer.

L'Exécuteur secoua la tête, désigna l'autre extrémité de la piscine à dix mètres de là en ordonnant en anglais :

— Toi, tu vas poser tes jolies fesses sur le plongeur et tu ne bouges plus.

— Va te faire foutre !

Elle fit encore deux pas en direction de la villa. Bolan avait déjà effleuré la détente du MAC 10 et là-bas, des éclats de dallage sautèrent devant les pieds de la jeune femme. Elle se statufia, tourna ses magnifiques yeux d'émeraude vers Bolan, souffla, lèvres pincées :

— D'accord.

— File là-bas. Et ne bouge plus, ordonna encore Bolan.

Elle lui lança un regard de défi, siffla entre ses dents :

— Ça, tu me le paieras.

Puis d'une démarche de princesse offensée, elle alla s'asseoir sur la planche du petit plongeur, complètement à l'opposé de Bolan. Sans plus s'occuper d'elle, ce dernier permuta le chargeur couplé-scotché du MAC 10 et s'intéressant de nouveau au Sicilo, il alla s'accroupir au bord de la piscine, à l'endroit où Siccari avait fini par échouer. Évidemment, ses blessures l'empêchaient de s'y accrocher et il buvait régulièrement la tasse. Crochant dans les épais cheveux noirs du Sicilo, l'Exécuteur lui hissa la tête hors de l'eau. D'emblée, à voix contenue et de nouveau en italien, il entra dans le vif du sujet :

— Je sais qui tu es, Paolo. Je connais ton passé à Aruba, je suis au courant de ce que tu fais ici et quelles sont tes connexions avec les narcos à la fois brésiliens, colombiens, péruviens et boliviens. Je sais aussi que tu as organisé la plupart des filières alimentant en dope la côte Est des États-Unis, notamment grâce à deux types qui m'intéressent beaucoup.

À mesure qu'il avait débité son discours, l'Exécuteur avait vu les

traits livides du pourri se creuser davantage.

Visiblement, Siccari souffrait énormément et il sentait que le pire était encore à venir. Sans pitié, il poursuivait, plus bas encore :

— Ces deux types qui m'intéressent sont Nick Russo et Paul Kraski.

Le regard sombre du Sicilien eut une seconde de flottement, avant de renvoyer sèchement :

— Je connais pas ces mecs.

— Tu ne devrais pas me prendre pour un con, Paolo.

Le ton de l'Exécuteur n'avait pas changé. Presque confidentiel, presque doux. Mais dans ses prunelles d'acier, une lueur dangereuse s'était mise à flotter.

— Je te prends pas pour un con, renvoya Siccari qui reprenait un peu d'assurance. Je connais pas ces mecs, je te dis.

C'était évidemment faux. Nick Russo était bel et bien le maître d'œuvre de ces filières auxquelles le Fumier faisait allusion. Mais par expérience, Siccari savait que nier tout en bloc constituait souvent une excellente défense. Il suffisait seulement de tenir bon, de ne jamais céder le moindre pouce de terrain. En général, les flics finissaient par passer la main. Bien sûr, cette fois, c'était le grand Fumier qui le cuisinait. Il connaissait ses méthodes expéditives et en d'autres circonstances, il n'aurait guère eu d'espoir. Seulement, il y avait cette salope de flic de la DEA. Et grâce à sa présence, il allait peut-être arriver à s'en sortir. À condition de jouer serré. En fait, il n'y avait qu'un seul jeu possible, celui de cette salope de DEA.

— Écoute, Bolan, lança-t-il soudain plus fort, l'air buté. Ces deux types, je les connais pas. Ni ce Kraski, ni ce Russo. Flingue-moi si tu veux, autrement, refile-moi dans les pattes de la flic. Avec elle, je pourrai peut-être négocier.

Dans le regard de Gilda toujours braqué sur eux, il y avait eu un éclair étrange. Très bref, très dur aussi. Puis aussitôt après, un petit sourire crispé était apparu au coin de ses lèvres. Serrant plus fort les cheveux de Siccari dans son poing libre, l'Exécuteur gronda :

— J'ignore ce que tu lui dirais, à la flic, Paolo. Je sais seulement ce que *moi*, je lui dirai, quand je t'aurai fait sauter le caisson.

Siccari s'arracha une grimace arrogante.

— On peut savoir ?

Siccari était un vrai dur. Il avait tué tant de monde de ses propres mains que cela l'avait lui-même endurci au plus profond de lui. Mais il n'était déjà plus qu'un dur en sursis. Les projectiles du MAC 10 avaient vraisemblablement sectionné quelques veines. Son sang s'échappait à gros bouillons de ses plaies et il commençait à grelotter, signe que la fièvre montait. Dans un moment, s'il n'était pas soigné très vite, il s'affaiblirait tellement que l'interrogatoire s'arrêterait de lui-même. Bolan n'aimait pas la torture, mais il devait à tout prix

connaître la planque de Nick Russo. Donc, il fallait saper la résistance de Siccari d'un seul coup. Lui faire peur. Bien plus peur qu'en le menaçant de sa propre mort. Et pour ça, l'Exécuteur n'avait plus qu'une seule carte en main.

Se penchant plus près du pourri, il souffla :

— Je lui donnerai un nom, à la flic.

— Un nom, tiqua Siccari.

— Affirmatif, opina l'Exécuteur. Seulement un nom. Celui de la seule personne qui connaisse toutes tes sales combines.

Il sembla à Bolan que le mafieux était légèrement déstabilisé. Rien qu'un flou dans son regard sombre. Mais cela pouvait être dû à son état. D'ailleurs, le trafiquant s'était déjà repris. Mauvais, il grinça :

— Mes fils sont de taille à se défendre, fumier. Ils ont les mêmes avocats que moi. Les meilleurs. Les flics ont déjà essayé de les baiser. Ils s'y sont cassé les crocs. Depuis, tout le monde nous fout la paix.

L'Exécuteur prit l'air étonné.

— Qui a parlé de tes fils ?

Il laissa planer un silence, ajouta, rêveur :

— Non, je ne pensais pas à tes fils, Paolo. Pas du tout.

— Tu pensais à qui, alors ?

Derrière l'expression toujours aussi arrogante du Sicilo subsistait une pointe d'inquiétude. Pour l'Exécuteur, c'était le moment. Lui adressant un sourire presque aimable, celui-ci attira la tête du pourri tout près de la sienne, lui murmura à l'oreille :

— Celui de ta fille.

— Hein !

Le Sicilo avait sursauté comme sous le coup d'une décharge électrique. Littéralement cadavérique à force de pâleur, il avait reculé son visage pour fixer l'Exécuteur d'un regard complètement dépassé.

— T'es dingue ! souffla-t-il d'une voix détimbrée. Complètement taré ! Tout le monde sait que chez nous, les femmes ne touchent jamais aux affaires ! Pas un seul flic ne te croira !

Bolan hocha doucement la tête. L'instant d'avant, il s'était souvenu de cette passion folle de Siccari pour sa fille, dont avait parlé Hal Brognola. La seule carte qu'il lui restait pour entamer la résistance du Sicilo. C'était évidemment un bluff, l'ex-sergent Miséricorde ne mangeait pas de ce pain-là et tous les *amici* du monde le savaient. Aussi fallait-il très vite enfoncer le clou. Désignant Gilda dos Santos qui les observait toujours de son plongeur, il précisa :

— Je m'arrangerai pour que ce flic-là me croie, sourit-il. Évidemment, ça ne marchera pas très longtemps, ajouta-t-il d'un ton cynique, mais suffisamment quand même pour que ta gamine soit emmerdée et qu'elle balise un max.

Siccari eut une espèce de hoquet, se mit à gigoter au bout du poing

de Bolan.

— Je marche pas, fumier ! Je te connais. On te connaît tous. La « vengeance transversale », c'est pas ton truc.

Il avait raison. Cette méthode qui consistait à venger la trahison d'un repent, en s'attaquant aux familles et aux amis de l'intéressé, était effectivement une arme spécifiquement mafieuse. Même si depuis un moment, certaines galaxies terroristes la pratiquaient parfois. L'Exécuteur, lui, n'y avait évidemment jamais songé. Cette seule pensée lui aurait donné la nausée. Pourtant, ce soir, il fallait que Siccari l'en croie capable.

— O.K., dit-il en lâchant subitement les cheveux du Sicilo. Tu paries ?

Puis se redressant, il lança en direction de Gilda dos Santos :

— Pour un scoop, c'est un putain de scoop !

Enfin, braquant le canon du MAC 10 sur le front livide de Siccari, il articula de sa voix d'outre-tombe :

— Salue bien le diable pour moi, pourri.

CHAPITRE XIII

— No !

La voix de Siccari avait claqué comme un coup de fouet par-dessus la rumeur nocturne de la forêt. Dans son regard dilaté, il y avait maintenant un sentiment nouveau que l'Exécuteur n'eut aucune peine à analyser.

Une vraie trouille. Viscérale et panique. Ce que la douleur physique et la menace de mort n'avaient pas réussi à briser en lui, la crainte de savoir sa fille prise dans la tourmente de sa chute venait de le faire.

— No ! dit-il encore dans un souffle précipité. Ça va ! T'as gagné, Bolan !

L'Exécuteur fit mine de douter encore et le Sicilo s'énerva :

— Ça va, je te dis ! Russo, je sais où il est !

Il observa un court silence et, en regardant le sang s'échapper abondamment de ses blessures, il souffla :

— De toute façon, c'est cuit pour moi.

Mack Bolan plia de nouveau sur ses jambes, abaissa le canon du MAC 10 et, plantant son regard glacé dans celui du mafioso, il articula :

— J'écoute.

Siccari toussa, cracha, s'agita tant et si bien que des volutes rouges sombre se mirent à l'encercler de partout. Il perdait toujours autant de sang et à ce rythme-là, il serait vidé en un temps record.

— Attends ! Attends, s'énerva-t-il encore. Avant... je veux... il faut que tu me jures de laisser ma gosse en dehors de ça !

Il avait vraiment l'air paniqué. La douleur et sa propre mort étaient visiblement passées au second plan de ses préoccupations. Siccari était une ordure qui vivait du crime et qui en prospérait. Un être immonde et méprisable, qui dans l'esprit de l'Exécuteur ne pouvait demeurer au rang de l'humain. Mais celui-là, au moins, venait d'avoir une réaction qui contribuerait peut-être à racheter son âme... si Dieu existait vraiment.

— Jure-le, Bolan ! Jure-le-moi, et je te balance Russo !

L'Exécuteur hocha la tête. Il laissa tomber de sa voix sépulcrale :

— Juré.

Facile, il n'aurait jamais mis sa menace à exécution. Pour faire bonne mesure, il ajouta :

— Mais si tu me racontes des craques...

— Non, non ! Parole !

— Ça va ! le pressa Bolan. Maintenant, accouche.

Le mafioso marqua une pause. Il était maintenant si épuisé qu'il n'arrivait plus à tenir sa tête hors de l'eau. L'Exécuteur crocha de nouveau dans ses cheveux, gronda d'un ton sinistre :

— Tu devrais te dépêcher, pourri.

— *Si, si !*

Siccari toussa, se reprit, commença enfin :

— Russo, il est ici. En Amazonie brésilienne.

— C'est vague, l'Amazonie.

Le Sicilo battit des paupières. Sa respiration sifflait et ses narines de plus en plus pincées disaient clairement son état.

— Son fief, reprit-il, c'est dans le nord-ouest. Dans le Haut Rio Negro, du côté de Uaupès.

Autant dire, au diable. Depuis son dernier blitz amazonien de Colombie, l'Exécuteur avait appris à connaître la région. Uaupès se trouvait sur le Rio Negro, à environ deux cents kilomètres de la frontière vénézuélienne et à au moins huit jours de pirogue de Manaus, la capitale du territoire d'Amazonas. En plein « enfer vert ». Il interrogea :

— Ça veut dire quoi, du côté de Uaupès ? Dix kilomètres ? Cent ?

Sous la poigne de l'Exécuteur, Siccari eut un faible mouvement de tête.

— J'en sais rien.

— Quoi ?

L'Exécuteur avait enfoncé le canon du MAC 10 dans son cou, index sur la détente. Aussitôt, le Sicilo corrigea :

— Je connais pas l'endroit exact de sa base, mais je sais comment tu pourras remonter sa piste.

— Comment ?

— Par les putes de Manaus.

Bolan tiqua :

— Russo va au bordel à Manaus ?

— Pas lui. Il ne va quasiment jamais en ville. Il a quatre gonzesses. Des super-canonnes qu'il a ramassées un peu partout, qu'il a rendues accros de la sniffette et qu'il tient sous dépendance. Elles sont comme qui dirait ses prisonnières.

L'esclavage n'était pas mort. L'Exécuteur insista :

— O.K. Les putes de Manaus, c'est pour Kraski ?

Le mafieux acquiesça d'un battement de paupières.

— Il y va au moins deux fois par semaine.

— Parle-moi un peu de ça, souffla Bolan en se penchant de nouveau à l'oreille de Siccari.

Ce dernier haleta :

— Russo n'aime pas beaucoup les sorties de Kraski. Il doit trouver ça dangereux. Pour lui faire plaisir, le Polak a accepté de se trimbaler avec un radio-téléphone portable. Comme ça, en cas de pépin, ils peuvent correspondre. Mais, à part ça, Kraski n'a rien voulu changer à ses habitudes. Il n'aime que le jeu et les femmes. Hélas pour lui, seules les putes acceptent de coucher avec lui. À cause de sa gueule.

— Tu as parlé de jeu. Quelle sorte de jeu ?

— Cartes. Il lui faut une table de poker et deux à trois putes pour après sa partie. Que ce soit au *Tropical* avec les mecs des pétroles, ou du côté du port, avec les négociants ou les trafiquants, il trouve toujours des partenaires. Ensuite, qu'il ait gagné ou perdu et quelle que soit l'heure où il quitte la table, il file à sa chambre du *Tropical* et se paye les gonzesses, tout en ingurgitant des litres de vodka achetés au port-franc. Dans la matinée, il reprend son hélico pour regagner le fief de Russo.

— Ça se passe toujours comme ça ?

— Si. C'est souvent le samedi et le dimanche, des fois aussi le lundi. À cause des pétroliers. Les gros bonnets qui font relâche, avant de rembarquer pour leurs bureaux de Brasilia.

Samedi, dimanche et lundi. On était dimanche, voire quasiment lundi. Seulement, Manaus était bien loin. À moins que...

— Et le pilote ? questionna Bolan qui commençait à dessiner un plan dans sa tête.

Un plan un peu fou, mais il avait souvent fait plus dingue. Siccari répondit :

— Sergio Povia. Il fait office de copilote.

— Copilote ? s'étonna Bolan.

— Il est toujours là, mais la plupart du temps, c'est Kraski qui prend le manche, renseigna Siccari. À la DEA, il avait piloté les appareils d'interception. C'est un bon.

— Il vient à Manaus sans protection ?

— Si. Toujours avec ses quatre flingueurs favoris, dont Povia, le copilote. Des anciens mercenaires. Super-pros. Enfourraillés jusqu'aux yeux.

— Rien d'autre ?

— Si. À Manaus, Russo entretient en permanence une armée d'indics et un petit bataillon de *soldati*. Dès son arrivée en ville, ou celle de Kraski, ils sont activés et placés en pré-alerte. Des gars discrets et efficaces, chapeautés par Radek, un grand Polak tout chauve, récupéré par Kraski après la chute du communisme de l'Est. Un dur de dur.

— Où est-ce qu'on le trouve, ce Radek ?

— J'en sais rien. Mais dès que les boss sont à Manaus, lui et ses gars ne les décollent plus. On peut pas les rater.

Poursuivant son idée, Bolan questionna encore :

— Quel type d'appareil, l'hélico en question ?

— Un Sikorsky, je crois. Blanc avec une bande bleue. Et un train amphibie.

C'était précis. Ne manquait plus que le numéro du zinc. Siccari ne le connaissait pas, mais ce serait facile à trouver. De toute façon, un gros appareil, avec une autonomie de vol suffisante, car en Amazonie, les distances étaient énormes. Maintenant, le Sicilo haletait un peu trop fort et il claquait des dents à se les briser. La fièvre gagnait du terrain, il fallait faire vite.

— Il va les chercher où, ses putes, Kraski ?

— J'ai entendu dire qu'il en ramassait parfois dans le centre ville, devant l'hôtel *Amazonas*, mais le plus souvent, à la piscine du *Tropical*, précisa Siccari d'une voix altérée. Les plus belles, c'est là qu'elles sont. D'ailleurs, c'est toujours au *Tropical* que ça finit. Lui et Russo y ont des chambres à l'année. J'ignore sous quelles identités.

Bolan connaissait les deux établissements de réputation, l'*Amazonas* était situé près du port et avait perdu un peu de sa superbe, mais le *Tropical Manaus* était le nec plus ultra. Un palace digne de Hollywood, à quelques kilomètres de la ville, avec marbre et bois précieux partout, table soignée, plage privée sur l'Amazone et environnement sublime. Pas étonnant que les deux cokeros s'y plaisent. À mesure des infos du mafieux, le plan se dessinait dans son esprit avec plus de précision. Finalement, ce blitz qui commençait comme une enquête allait peut-être s'achever plus facilement qu'il ne l'avait redouté.

— C'est tout ce que je sais, Bolan.

Siccari avait ajouté ça dans un souffle. Il souffrait le martyre et le sang continuait à s'échapper de ses blessures à gros bouillons. Toujours aussi fort. Dans ces conditions, un seul diagnostic possible. La première rafale du MAC 10 avait sectionné l'artère humérale du bras droit de Siccari. Au train où allaient les choses, il serait saigné à blanc dans peu de temps. Visiblement soucieux de convaincre, il ajouta :

— Mes rapports avec Russo étaient presque inexistants. Pour le business, il faisait expédier la came par bateau et je jouais les relais pour son embarquement vers les States.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Explique.

— Merde, Bolan ! J'en peux plus !

— Explique, exigea l'Exécuteur d'un ton sinistre. Sinon...

Il laissa le reste en suspens et l'angoisse du Sicilo pour sa fille fit le reste.

— O.K., dit-il encore quand il fut certain de ne plus rien pouvoir tirer du mafioso. Si tu m'as servi des craques, tu sais ce qui arrivera.

— Va te faire foutre, grogna Siccari entre ses lèvres exsangues. J'ai dit la vérité.

L'Exécuteur se redressa. Du coin des yeux, il avait vu Gilda dos Santos quitter son plongeon pour revenir vers eux. D'un pas décidé qui en disait long sur ses intentions. Leur entretien terminé, elle venait réclamer sa part du festin d'infos. Mais alors que Bolan considérait le moribond d'un air songeur, celui-ci leva sur lui ses petits yeux noirs pleins de fièvre pour demander d'un ton étonnamment serein :

— Balance les pruneaux, Fumier. Pour moi, c'est cuit, et je veux pas que cette pouffiasse m'emmerde.

Il avait parlé en espagnol, et suffisamment fort pour que Gilda entende.

— O.K., acquiesça l'Exécuteur. Bon voyage, pourri.

Puis son index effleura la détente du MAC 10 et, à la cadence phénoménale de 1200 coups/minute, les quatre détonations ne semblèrent en faire qu'une. Perforant presque à bout portant le haut du buste de Siccari, les terribles 9 mm chemisées firent instantanément exploser son cœur. Brutalement rejeté en arrière, son corps parut sur le point de s'enfoncer dans l'eau, se mit à tourner bizarrement sur lui-même, comme amorçant un étrange ballet. Tétanisée, Gilda dos Santos s'était brusquement statufiée sur place, son beau regard d'émeraude restait fixé sur le cadavre avec un air incrédule. Puis réalisant pleinement la situation, elle émit un de ses feulements dont elle semblait avoir le secret et, levant son regard soudain brillant de rage sur l'Exécuteur, elle siffla entre ses dents :

— Sale con !

C'était la deuxième fois. Mais Bolan s'en moquait Sans un regard pour Gilda dos Santos, il tourna les talons et se fondit dans la nuit.

Son blitz ne faisait que commencer.

— Un problème avec la livraison, *senhor* !

Le capitaine Fernando Cabrai semblait très surpris de revoir Bolan si tôt. Il faut dire que la Land n'avait pas chômé sur la route et qu'à cette heure-là, l'entrée dans Belém n'avait posé aucune difficulté. Il était maintenant une heure quarante du matin et le port de Belém était désert et silencieux. Un instant plus tôt, l'Exécuteur avait stoppé la Land au pied de la coupée du *Mamori* et gravi cette dernière pour se faire aussitôt intercepter par deux matelots aux muscles dissuasifs. Bolan avait dû insister beaucoup... à coups de dollars, pour qu'ils acceptent de réveiller leur patron. En fait, à en juger par le niveau de la bouteille de Johnnie Walker qu'il avait toujours en main, le « pacha » du *Mamori* ne dormait que d'un œil. Il avait posé la veste et, en tricot de peau, il était encore plus impressionnant.

— Pas de problème, le rassura Bolan en passant le rôle du pauvre

Pablo le gnome sous silence. Tout à l'heure, vous m'avez parlé de vos cousins et de vos avions.

Un éclair intéressé passa dans les petits yeux malins du capitaine.

— *Si, senhor !* J'ai effectivement des cousins et des avions à votre disposition. Chez nous, le client est...

— J'ai besoin d'aller à Manaus, coupa Bolan.

— *Si, si, senhor.* Pas de problème !

— Tout de suite.

— Tout de suite, *senhor* ? s'étonna Fernando Cabrai. Mais...

— Vous avez l'appareil adéquat à Manaus en ce moment ?

— *Si, senhor.* Un bimoteur Cessna tout neuf. *Pero...*

— Équipé pour le vol de nuit ?

En général, ce type d'avion l'était, mais mieux valait en être sûr.

— *Si, senhor.* Tous nos appareils sont...

— O.K., coupa encore l'Exécuteur. C'est un transport très urgent. Je paye en dollars et sans facture.

Un nouvel éclair d'intérêt passa dans les yeux injectés du capitaine qui opina doctement.

— Dans ces conditions, *senhor*, même pas besoin de passer à l'agence.

Sous-entendu, Cabrai acceptait la proposition illégale.

— Mais il faut prévenir mon cousin Adolfo, *senhor*. Qu'il dépose un plan de vol, fit quand même remarquer le capitaine. Ça prendra un peu de temps. Et vous devrez faire une escale technique à Santarém. Ici, les distances sont grandes. À propos, pouvez-vous m'indiquer le volume approximatif de votre... fret ?

— Rien que moi, un sac de voyage et la caisse que vous m'avez livrée tout à l'heure.

Pas question de passer l'arsenal aux pertes et profits. Cette fois, ce fut de l'étonnement qui passa dans les yeux du capitaine.

— La caisse, *senhor* ?

— La caisse, opina Bolan.

Une moue se dessina sur les lèvres de Fernando Cabrai qui commenta, pince-sans-rire :

— Elle aime les voyages, votre caisse, *senhor*.

Venir de Manaus en bateau et y retourner aussitôt en avion semblait effectivement trahir un certain goût pour le voyage. Même pour une caisse.

— Combien ? s'enquit Bolan.

Fernando Cabrai avança la somme de deux mille dollars. Carrément du vol, mais l'Exécuteur se voyait mal enregistrer son arsenal tout neuf sur un vol de la Varig. Pour la forme, il rabiotra deux cents dollars et commenta :

— Juste le temps de régler quelques détails. Où est-ce qu'on se

retrouve ?

— *Aeroporto Internacional Val de Cans, senhor*. Dans une petite heure. Mon cousin Adolfo vous attendra devant les portes des embarquements. À cette heure, il n'y aura que lui, vous ne pourrez pas vous tromper. C'est à lui que vous réglerez.

L'Exécuteur prit congé, sauta dans la Land, regagna la *pensão* où il passa deux coups de fil aux States. Glissant quelques billets dans la main du gardien de nuit tout dépit de le voir repartir aussi vite, il le chargea des formalités de restitution de la Land qu'il laisserait à l'aéroport. Un moment plus tard, il stoppait le véhicule devant les vitres de l'aérogare *Val de Cans* de Belém. Il y avait encore de la lumière dans l'aérogare déserte, mais les rares véhicules stationnés sur le parking étaient éteints, y compris les taxis. Dès l'arrêt du moteur de la Land, une haute silhouette athlétique se profila à la portière.

— Vous êtes le *senhor* Dakota ?

— *Si*, répondit Bolan en sautant à terre.

— *Soy* Adolfo Cabrai, *senhor*.

Le pilote avait une poigne solide qui plut instantanément à Bolan.

— J'ai déposé le plan de vol, *senhor*, enchaîna Adolfo. Tout est prêt, on peut même faire entrer votre voiture dans la zone de fret. Ce sera plus facile.

Mack Bolan accepta. Il s'apprêtait à remonter dans la Land quand, brusquement, son instinct l'alerta. Juste à l'instant où la portière d'une voiture garée à l'écart et tous feux éteints claquait doucement. Instinctivement, l'Exécuteur avait porté la main sous son blouson, prêt à saisir la crosse du 92 F de son petit arsenal. Dans la pénombre du parking des taxis, une silhouette venait d'apparaître, encore imprécise, venant dans sa direction. Puis alors qu'elle allait se découvrir enfin dans une zone plus éclairée, elle s'arrêta sur place et une voix l'apostropha :

— Comme on se retrouve, Mack Bolan !

CHAPITRE XIV

Gilda dos Santos venait d'apparaître, en pleine nuit, devant les glaces de l'aéroport international de Belém ! Gilda dos Santos l'avait retrouvé ! Mack Bolan était sûr de n'avoir pas été suivi après l'épisode Siccari, pourtant, la flic était bien là. Il avait des envies de meurtre. Ou de fessées. Néanmoins, il n'avait même pas eu un frémissement de paupières.

— Qu'est-ce que tu fous là ? gronda-t-il de sa voix d'outre-tombe.

Plantée devant lui, jambes écartées, mains aux hanches et les yeux brillants d'éclairs triomphants, la flic DEA ne sembla pas impressionnée. Elle avait troqué sa mini fuchsia contre un ensemble jupe-saharienne mastic et le sac de voyage suspendu à son épaule ne ressemblait pas à un vanity-case.

Et puis, il y avait son arme. Ou plutôt, la crosse de celle-ci, dépassant de la ceinture de sa jupe. Une crosse que l'Exécuteur connaissait bien. Celle d'un 92 F. Le même ou à peu près que le sien. Sa main droite était tout près. Comme un avertissement. Le guerrier solitaire n'était pas inquiet pour sa vie. Simplement, il préférerait que Gilda ne cherche pas à l'utiliser contre lui. Gilda était un flic, il se voyait mal être obligé de lui envoyer du plomb.

— Qu'est-ce que tu veux ? gronda-t-il de nouveau. Un éclair fulgura dans les prunelles d'émeraude, avant que la jeune femme ne laisse tomber d'un ton définitif :

— Je veux Russo.

Le silence qui suivit fut si épais que Bolan eut l'impression de l'entendre bourdonner à ses oreilles. Croyant peut-être à une querelle d'amoureux, Adolfo Cabrai s'était discrètement éloigné en allumant une cigarette et dans l'air encore moite de la nuit, des sons divers s'entrechoquaient, provenant de la zone fret.

— Qu'est-ce que tu dis ?

La voix de Bolan n'avait pas varié d'un iota. Toujours grave, calme et lugubre.

— Je dis que moi aussi, je veux Nick Russo.

Le ton de Gilda dos Santos n'avait pas changé non plus. Sec, autoritaire. Mais l'Exécuteur se moquait du ton. Il n'avait compris qu'une chose : la flic savait qu'il recherchait le traître de la DEA, alors qu'il avait tout fait pour qu'elle n'entende pas son entretien avec

Siccari. Visiblement, c'était raté. Il tiqua :

— Tu m'expliques ?

— Tu as très bien compris.

— Fais comme si je n'avais rien compris. Accouche. Un nouvel éclair fulgura dans les prunelles vertes et Gilda siffla entre ses dents :

— Mon nom n'est pas Lombroso.

Intrigué, il la regarda de travers.

— Ah ?

— Mais je suis bien de la DEA.

— Ah ?

L'Exécuteur attendait toujours et après un bref instant d'hésitation, la jeune femme lâcha :

— Mon vrai nom, c'est Gilda Boleno.

L'Exécuteur eut un nouveau froncement de sourcils, tandis qu'il lançait son esprit à la recherche mnémotechnique. Puis le résultat jaillit dans sa tête, comme une lumière aveuglante.

Gilda Boleno... comme Sol Boleno ! Le flic DEA très probablement assassiné par Russo Kraski en pleine opération, à quelques mois de sa retraite. Voyant qu'il avait fait le rapprochement, la jeune femme ajouta dans un souffle :

— Je suis sa fille.

— *Shit* !

Le juron avait passé les lèvres de Bolan tout doucement. Il sentait les emmerdes arriver au galop.

— Et alors ? ergota-t-il.

— Alors, inutile de jouer au plus fin. Je sais que tu cherches également Russo.

— Comment tu saurais ça ?

Elle eut un rictus de côté pour renseigner :

— En tant que spécialiste en infiltrations, la DEA m'a fait subir un long apprentissage en matière de lecture labiale.

Elle eut de nouveau son rictus de côté pour ajouter :

— Ça m'a pris un temps fou, car j'ai dû travailler dans les trois langues les plus utilisées dans le domaine des stupéfiants ; l'anglais, l'espagnol et l'italien.

Piégé, l'Exécuteur. Gilda avait dû bien rire en le voyant passer de l'espagnol à l'italien, avec Siccari. Superbe, le coup de la lecture labiale. Maintenant, le mal était fait, il fallait gérer la nouvelle donne.

— O.K., admit Bolan. Tu es la fille d'un flic de la DEA qui s'est sûrement fait descendre par Russo et Kraski, tu les cherches pour les faire payer et tu sais que je les cherche aussi, puisque c'est grâce à moi que tu sais maintenant où ils sont. Correct ?

— Non.

— Ah ?

— Je ne sais pas où ils sont.

Haussement de sourcils de l'Exécuteur.

— Ah ?

— À deux reprises, tu t'es penché vers Siccari pour lui parler à l'oreille et tu m'as caché sa tête. Je n'ai pas pu lire ce que ce salaud te répondait alors. Je sais juste que tu vas à Manaus, et c'est pour ça que j'ai tenté le coup de venir ici pour essayer de t'intercepter. Manaus est une grande ville et sans la totalité des renseignements que t'a visiblement livrés le Sicilien, je ne peux pas faire grand-chose.

L'Exécuteur se permit un sourire froid.

— Dommage pour toi.

La jeune femme secoua ses boucles brunes, railla tout aussi froidement :

— Pas vraiment. Ça va nous permettre de mieux nous connaître.

Il la regarda de travers.

— Ce qui veut dire ?

— Que je viens avec toi.

Nouveau sourire de l'Exécuteur. Glacé, cette fois.

— Tu te fourres le doigt dans l'œil.

— C'est toi qui te le fourres. Et jusqu'aux orteils.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça veut dire que si tu refuses de m'emmener à Manaus et de m'aider à coincer ces deux ordures, je te joue un tour de salope.

— Genre ?

— Genre comité d'accueil à ton arrivée. Comité d'accueil flic, bien sûr.

— Bien sûr, répéta Bolan, songeur.

— Ne te torture pas les méninges, insista Gilda Boleno d'un ton soudain plus léger. Le seul moyen que tu as d'empêcher ça serait de me tuer maintenant.

— Exact.

— Et, bien sûr, tu ne serais pas assez bête pour buter un flic dans l'exercice de ses fonctions.

— Depuis des années, je bute des types qui appartiennent à une organisation bien plus dangereuse que la DEA.

— N'empêche que tu ne me tueras pas. Sûr comme une *flush* bat une paire.

— Sûr, hein ! renvoya l'Exécuteur, toujours songeur.

Il garda le silence un assez long moment, observé avec attention, voire extrême méfiance, par la belle Gilda. L'esprit en ébullition, il s'enquit, l'air ailleurs :

— Tu as l'air d'aimer le poker ?

Elle secoua négativement la tête.

— Négatif. Un flic qui aime le pok n'est pas un flic sûr. Mais j'avais

des dispositions et la DEA m'a fourni les meilleurs profs en matière de triche. Toujours pour le boulot. Pratique, pour les infiltrations chez les mafieux. Une fois localisés ces deux salauds, j'avais l'intention de tamponner Kraski par le jeu.

— Je vois, fit Bolan, l'air plus ailleurs que jamais.

Puis il tourna les talons, grimpa dans la Land, démarra en une demi-seconde pour piler un peu plus loin, devant Adolfo Cabrai qui l'attendait. Un instant déstabilisée par ce brusque départ, Gilda Boleno s'était mise à courir. Mais son sac semblait lourd et elle se mit à hurler de loin :

— Espèce de salaud ! Je te préviens que...

Mais elle avait trébuché et avait ravalé le reste de sa menace. Passant la tête par sa glace ouverte et tandis que le pilote se hissait près de lui, l'Exécuteur lança :

— Tu veux le prendre, cet avion, hein ?

— Espèce de salaud ! répéta la flic DEA. Si tu me laisses là, tu le regretteras !

Une esquisse de sourire glacé erra sur les lèvres de l'Exécuteur. Finalement, l'entêtement de Gilda allait peut-être lui permettre de changer un brin son plan initial. Puisqu'elle voulait à tout prix le prendre cet avion, inutile de la contrarier.

— O.K., renvoya-t-il froidement. Magne-toi les fesses.

Sur le siège passager, Adolfo Cabrai ne put contenir un sourire.

Il aimait qu'un homme reste un homme.

— Qu'est-ce que tu dis ?

D'un revers de bras irrité, Nick Russo chassa les mains de *Slave One*, son esclave numéro un. Passant la plupart de ses nuits d'insomniaque à se faire masser pour essayer de dormir enfin, voilà que ce petit con de Gino Siccari venait lui casser les bûmes ! Juste au moment où il commençait à se sentir mieux.

— Nick, appela la voix de l'aîné des fils Siccari.

— Je suis là ! grogna l'ex-flic en laissant son regard courir sur le décor qui l'entourait.

En l'occurrence, les *Slaves* numéros deux, trois et quatre assises en tailleur sur des nattes, le regard perdu devant elles. Leurs corps nus décorés de peintures indiennes au niveau du ventre, des cuisses et du dos, semblaient se diluer dans les fumées des bougies et celles des encens. Les fumées odorantes qui formaient une sorte de brame entêtante. Et dans la lourdeur de la nuit, le plancher d'acajou *swietenia* impeccablement ciré du living-terrasse luisait à la manière d'un petit océan immobile. Tout autour, le mur sombre de la *selva* équatoriale dessinait sa masse compacte et inquiétante.

— Nick ! C'est grave !

Encore allongé sur le tatami de toile cirée noire, l'ex-flic de la DEA répéta en se redressant sur un coude :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il se sentait encore légèrement vapoureux. La dope.

— C'est le père ! cria la voix de Gino Siccari dans le combiné du radio-téléphone. Ils ont buté le père !

Arrêtée dans sa tâche et les paumes gluantes d'huiles odorantes, la *Slave* numéro un attendait *qu'el senhor* Nick lui ordonne de recommencer son massage. Statuifiée au-dessus du corps intégralement nu de Nick Russo, la superbe femelle également nue elle aussi, à l'exception de ses peintures corporelles, considérait son maître d'un regard étrangement absent, ses seins magnifiques se soulevant au rythme de son souffle. Une respiration que l'effort avait accélérée. *El senhor* Nick n'aimait que les massages durs. Très durs. Et comme ses trois camarades, les autres *Slaves*, elle avait dû s'entraîner avec acharnement pour acquérir la force nécessaire. Un effort démesuré par rapport à la finesse de sa morphologie. Sans les « récompenses », elle n'y serait pas arrivée.

Les récompenses : la drogue. Des lignes de coke et des injections d'héroïne savamment distillées par la *dona*, la gouvernante du *senhor* Dick, qui régnait en véritable dictateur sur l'univers rapproché du maître de *Novo Mundo*.

— Bon Dieu ! s'exclama Nick Russo, tendu. Qui a fait ça ?

Il avait lancé un regard du côté de *Slave One*, mais à l'instar de ses trois « consœurs », cette dernière ne comprenait pas l'anglais et de toute façon, elle n'écoutait pas. Elle songeait à *Novo Mundo*, le fief du *senhor* Dick. Ce monde hors de l'espace et hors du temps qui était le leur maintenant, et dont aucune des quatre filles qui partageaient son existence ne savait où il se trouvait exactement. Elles le situaient seulement en Amazonie. Mais l'Amazonie était immense et personne ne viendrait les chercher ici. D'ailleurs, elles ne le désiraient plus vraiment. Elles étaient plutôt bien traitées, *el senhor* Dick se contentait le plus souvent de ses massages aux huiles essentielles et les « récompenses » à la poudre ou à l'héro avaient fini par annihiler toute rébellion en elles. La dope était devenue leur univers. Comme pour *el senhor* Dick. Car lui aussi en prenait. Rien que des sniffettes, mais en doses phénoménales.

Toujours pendant les séances de massage. Il était accro. Comme ses *Slaves*. Sauf que lui, il était le patron, et que tout le monde rampait devant lui. Sauf peut-être la *dona* et *el senhor* Paul. Mais lui, c'était normal. Avec sa gueule brûlée, personne ne pouvait vraiment l'impressionner. Complètement *louco*, *el senhor* Paul. Comme *el senhor* Nick, mais lui, il n'était pas défiguré. Il était même très beau. Un corps d'athlète et une gueule de héros de cinéma. Si beau que *Slave One*,

avant qu'elle ne s'appelle comme ça, n'avait su résister à son charme, quand il l'avait draguée à Rio. Ils avaient tout de suite couché ensemble et il l'avait révélée. Si fort qu'elle en avait pleuré. Puis il lui avait fourni de la poudre. La meilleure, celle qu'elle n'avait pu jusqu'alors acheter qu'au compte-gouttes. Avec lui, elle avait joui comme jamais, et en était tombée amoureuse. À la folie. Elle l'aurait suivi n'importe où... elle l'avait suivi jusqu'ici. À *Novo Mundo*.

Comme les trois autres, toutes trois arrivées après elle. D'où leurs noms de *Slave Two*, *Slave Three* et *Slave Four*. Compagnes de hasard s'il en fut, leur passion commune pour *el senhor* Nick et pour la poudre les avaient réunies et elles s'aimaient beaucoup. *Novo Mundo* était désormais leur domaine et *el senhor* Nick leur maître incontesté.

El senhor Nick qui semblait contrarié par ce coup de téléphone.

— On sait pas qui c'est ! cria la voix de Gino dans le combiné. Ces enculés n'ont pas laissé leur carte !

— Ça s'est passé comment ? insista l'ex-flic.

— Quand on n'a pas vu les hommes du père revenir à Belém, je suis parti avec trois gus à leur recherche. On a retrouvé leur 4 x 4 en pleine brousse. Sur la route de Moju. Les gars étaient tous flingués. On a aussi trouvé Pablo et sa mobylette. Un minable indic qui travaillait parfois pour nous. Flingué pareil que les autres. Alors, j'ai décidé de pousser jusqu'à une villa qu'il avait louée, un peu plus loin au bord du fleuve, pour y loger une amie à lui. On a d'abord découvert les cadavres des gardes de la villa et du personnel, puis j'ai trouvé celui du père. Dans la piscine. Saigné à blanc ! Partout, rien que du boulot de pros.

— Et la gonzesse ? interrogea Russo dont les réflexes de flic n'étaient pas complètement disparus.

— Envolée.

Nick Russo ricana. Ce soir, il avait pris trop de poudre et il avait l'impression de ne comprendre qu'au ralenti. Pourtant, son esprit fonctionnait encore assez bien et il questionna :

— C'était qui, cette gonzesse ?

— J'en sais pas grand-chose. J'étais le seul à être au courant et le vieux ne s'était pas étendu sur la question. Je sais seulement qu'elle n'est pas d'ici, qu'elle a les yeux verts, un cul génial, qu'elle s'appelle Gilda et qu'elle parle avec l'accent *yankee*.

À l'énoncé de ce prénom, Dick Russo ressentit comme un léger malaise. Gilda, ça lui disait vaguement quelque chose. Pourtant, il en était sûr, pas une des femmes qu'il avait connues ne s'appelait Gilda. C'était autre chose. Une sorte de souvenir profondément enfoui en lui, et qu'il n'arrivait pas à faire resurgir complètement. Ou qu'inconsciemment, il n'avait pas envie de voir remonter à la surface. De toute façon, cette histoire l'emmerdait déjà, il avait horreur d'être

dérangé en pleine nuit pendant ses massages. Toujours plongé dans ses pensées, il entendit la voix de Gino Siccari revenir dans le combiné.

— Nick ?

— *Yeah* !

— J'ai peut-être un indice.

Brusquement intéressé, l'ex-flic lança :

— Quel indice ?

— Un renseignement fourni par notre indic du fret aéroport. Il dit qu'un des Cabrai vient d'embarquer deux clients pour Manaus.

— Et alors ?

— Un vol de nuit. Urgent.

Russo haussa les épaules.

— Des vols de nuit urgents, c'est pas une affaire d'État.

— Peut-être, admit Gino Siccari. Peut-être, mais avant le décollage, notre indic est allé traîner ses guêtres du côté du Cessna. Sans se faire repérer, il a pu observer les clients en question. Il les a vus dans le hangar. En pleine lumière. Un grand balèze et une gonzesse.

— Et alors ! C'est pas...

— Une gonzesse superbe, coupa le fils Siccari. Avec une crinière brune, des nichons et un cul de rêve et surtout... avec des yeux verts et un accent *yankee* !

Le masque anguleux de Nick Russo s'était soudain figé. D'une voix plus sourde, il articula :

— Comme la Gilda de ton vieux ?

— Comme la Gilda du vieux, confirma Gino Siccari d'un ton lourd.

Un silence s'établit sur la ligne, seulement troublé par une légère vibration sidérale. Quand l'ex-DEA le rompit enfin, son timbre avait encore changé. Plus calme, presque doux.

— Gino ?

— *Yes* !

— Tu devrais peut-être faire un truc.

— Quel genre de truc ?

— Juste poser une ou deux questions, souffla Russo comme pour lui-même.

— À qui ?

À qui ! L'imbécile ! Russo soupira, expliqua d'un ton doucereux :

— À Belém, c'est bien le diable si tu mets pas la main sur un des deux autres Cabrai.

— *Shit* ! lança Gino Siccari qui venait seulement de comprendre. Je te tiens au courant.

— Y a intérêt, renvoya l'ex-flic avant de raccrocher. De plus en plus songeur.

CHAPITRE XV

— Elle arrive.

Juanito Pereira venait de se laisser tomber sur le siège passager du 4 x 4 Nissan en claquant la portière. Derrière le volant, Joao Ortega cessa de curer ses dents gâtées pour questionner :

— T'es sûre que c'est bien elle ?

— Sûr. Elle répond au signalement, et elle est avec Cabrai.

À Manaus, Adolfo Cabrai était connu de tout le monde. Normal, dans cette ville perdue en pleine Amazonie, les capitaines de bateaux et les pilotes d'avions constituaient les seuls liens avec le reste du monde.

— Et le mec ? interrogea de nouveau Ortega. Ce Dakota ?

Moue dubitative de Pereira.

— Pas vu. Il a dû rester à Belém. Faudrait pas qu'elle traîne. Un vol Varig de Rio vient d'atterrir.

Ça voulait dire qu'une horde de touristes allait débarquer et que les taxis qui attendaient en ce moment contre le trottoir allaient démarrer les uns derrière les autres. Dès lors, la route menant à Manaus serait trop fréquentée pour l'action discrète projetée par Ortega. Déjà, des bagnoles défilaient, chargées de familles et d'amis venus accueillir les arrivants. Dans cinq minutes, ce serait la cohue.

— Et si elle reste avec le pilote ?

La question émanait d'un troisième homme, assis sur la banquette arrière. « Touro ». Le Taureau, un surnom qu'il tramait depuis l'époque des bandes de la rue à Bahia. Une force de la nature, avec de monstrueuses épaules de débardeur aux muscles noueux, sous un T-shirt blanc décoré d'un gros perroquet bleu. Le chauffeur tourna à demi la tête pour lancer par-dessus son épaule :

— Si elle reste avec lui, on l'écartera, le pilote.

Dans la langue de Joao Ortega, le vocable « écarter » pouvait recouvrir toutes sortes de significations. Par acquit de conscience, le *pistoleiro* insista :

— Tu veux dire que...

— J'ai dit ce que j'ai dit, coupa durement le chauffeur. Les ordres sont clairs.

— *De acordo*, soupira le débardeur en s'épongeant le front avec un large mouchoir à carreaux.

Deux heures qu'ils poireautaient ici !

« Touro » ne s'était jamais vraiment fait au climat débilitant de l'Amazonie, mais chassé par un gang rival bahianais plus puissant que le sien, il avait échoué ici dix ans plus tôt en compagnie d'Ortega, et il n'avait jamais eu le courage de se reprendre en main tout seul. Ortega était le décideur et il avait pris l'habitude de laisser faire. N'empêche qu'à dix heures passées du matin, il faisait une chaleur de bête sur les parkings criblés de soleil de *l'Aeroporto International Eduardo Gomes* de Manaus. On était encore en saison sèche et la végétation pourtant luxuriante des parterres commençait à montrer quelques signes de flétrissement.

Les frères Pisco probablement aussi.

Dans leur brousse, ils devaient même carrément cuire dans leur jus, les hommes du Polak. Des méchants, les frères Pisco. Des ex-mercenaires, des têtes brûlées. Une puissance de feu démesurée pour cette minable interception. « Touro » avait estimé leur présence inutile. Mais les ordres étaient les ordres et, de toute façon, personne ne lui demandait jamais son avis. Alors, pour s'occuper, il laissait son regard méchant errer sur les terrasses profilées en oblique du terminal ultra-moderne, se disant que parfois, il aimerait bien aller respirer l'air de la mer du côté de Bahia, histoire de voir si les combines y étaient aussi juteuses que dans le temps. Mais sa ville était loin. Très loin au sud-est, et les affaires de racket qui avaient fait ses choux gras de l'époque étaient maintenant dans d'autres mains.

— Les voilà !

L'exclamation de Pereira avait brusquement arraché « Touro » à ses pensées. Il tourna la tête, vit un couple qui émergeait du terminal. Adolfo Cabrai et une inconnue. Magnifique femelle en ensemble jupe-saharienne mastic. Mains dans les poches. Le pilote coltinait les deux sacs de voyage, signe qu'ils allaient sûrement se payer un bout de route ensemble. En voyant effectivement Cabrai grimper dans le même taxi jaune que la fille, « Touro » fit la grimace. Il aurait préféré s'occuper seulement de la gonzesse. Au hasard des soirées manausiennes, il lui était arrivé de boire quelques *Antarctico* et quelques whiskys à des tables où se trouvait également le pilote. Or, en règle générale, il préférerait ne pas connaître ses victimes. Mais les ordres étaient les ordres, et « Touro » n'était qu'un exécutant.

— On y va !

Toujours la voix d'Ortega. Il avait démarré tout en parlant et le 4 x 4 Nissan s'ébranla, laissant deux voitures entre le taxi jaune et lui. Une minute plus tard, ils avaient quitté la zone aéroportuaire et roulaient sur le bitume quasiment neuf de la route menant à Manaus. De chaque côté, la jungle avait été repoussée à coups de bulldozers et des chantiers plus ou moins récents avaient poussé un peu partout.

— On approche, prévint Ortega.

Il y avait assez peu de circulation. Juste une Renault bleue, assez loin devant le taxi.

— O.K., fit Pereira en sortant une petite boîte en carton de sous son siège. C'est quand tu veux.

On approchait effectivement du secteur où Ortega avait prévu d'intervenir. Trois kilomètres plus loin, il y avait un chantier d'immeuble abandonné depuis des mois. À trente mètres à peine de la route, dans une zone déboisée qui servait à présent plus ou moins de décharge sauvage. On y accédait par un chemin creux qui s'achevait dans un marécage. L'endroit idéal pour ce qu'ils avaient à faire.

Dans trois minutes.

— Go ! lança Ortega en accélérant brusquement.

Le 4 x 4 Nissan déboîta, remonta les deux voitures qui le séparaient du taxi jaune, se rabattit pour se placer derrière lui.

— À toi ! ordonna Ortega à Pereira.

Ce dernier savait ce qu'il avait à faire. Ouvrant la petite boîte en carton sur ses genoux, il y puisa une poignée de gros clous en acier bleuté, de type semences de tapissier, mais en plus gros. Après un regard dans le rétro, il passa son bras par sa glace de portière ouverte, balança le tout sur la chaussée, puis derechef dans la boîte pour recommencer l'opération. Deux fois encore. D'abord, il sembla que rien ne se passerait, puis derrière, il y eut une succession de coups de freins et à bord de la Nissan, on crut même percevoir un choc ou deux. Dans son rétro, Ortega vit les véhicules suiveurs cahoter et zigzaguer, avant d'être avalés par un virage. Maintenant, seuls le 4 x 4, le taxi et la Renault occupaient la route.

— On y va ! lança encore Ortega.

Il avait de nouveau accéléré en déboîtant, donnant l'impression de vouloir aussi dépasser le taxi jaune. Là-bas, à moins de cinquante mètres, la carcasse inachevée de l'immeuble en question émergeait de la végétation. Avec l'amorce du chemin creux. C'était le moment.

— Prêts ? cria Ortega.

— Prêts ! répondirent en chœur les deux autres.

Déjà, les calibres étaient dans leurs mains, canons posés sur l'entablement des portières. Un gros Colt 45 pour Pereira et un Smith & Wesson 357 Magnum au canon de quatre pouces pour « Touro ». Tous deux connaissaient les consignes. Tout en douceur, pas de traces sur la route. À l'instant où le 4 x 4 arrivait à la hauteur du taxi, il le serra brusquement sur la droite et les armes jaillirent, menaçant directement le chauffeur par sa glace ouverte.

— À droite ! cria Pereira. Vite !

Il avait l'index sur la détente du Colt et en voyant le trou noir du canon braqué sur son front, le chauffeur du taxi ouvrit de grands yeux

affolés. Pour donner plus de poids à sa menace, Pereira envoya une ogive de 11,43 dans le toit du taxi en criant de nouveau :

— À droite !

Le chauffeur donna l'impression d'être sur le point de paniquer et derrière lui, les faces de la fille et du pilote reflétaient l'incrédulité. Mais se ressaisissant et voyant arriver l'amorce du chemin creux, le *motorista* du taxi tourna brusquement son volant, faisant hurler ses pneus et laissant une bonne dose de gomme sur la route. Les deux carrosseries se frottèrent un peu quand le Nissan tourna à son tour, puis ce dernier colla au pare-chocs du taxi, le poussant presque pour aller plus vite. Mais le chauffeur était trop perturbé et il cala dès l'entrée du chemin. Le Nissan écrasa ses feux arrière, essayant de le propulser en avant. Par la lunette arrière, Joao Ortega vit les visages de la fille et du pilote se tourner vers lui et la bouche de ce dernier s'ouvrir sur des exclamations qu'il n'entendit pas. D'un bond, Pereira s'était jeté dehors, Colt 45 en batterie.

— Démarre ! hurla-t-il au *motorista*.

Les ordres étaient formels. Pas de vagues avant d'être en lieu sûr, c'est-à-dire l'immeuble inachevé, à l'abri des herbes hautes. Complètement paniqué cette fois, le chauffeur rata deux nouveaux départs de moteur, puis un troisième... avant de le noyer.

— Démarre ! hurla encore Pereira. Démarre, bordel !

Il était dans une rage folle et avait envie de flinguer le chauffeur. Cela dut se voir, car le pilote assis à l'arrière leva les mains au-dessus de sa tête, montrant bien qu'il ne voulait pas résister. Quant à la fille, elle s'était jetée sur le plancher du taxi, recroquevillée entre la banquette arrière et le dossier du siège avant Position qui avait relevé un pan de sa jupe, découvrant une fesse ronde et dorée sous un minislip rouge. Vision qui fit tomber la rage de Pereira. Il sentit son ventre s'embraser et des fantômes de viol se mirent à fulgurer sous son crâne. Mais il y eut un coup de klaxon rageur dans son dos. Ortega s'énervait. Alors, envoyant son bras armé à l'intérieur du taxi, il enfonça le canon dans le cou du chauffeur en criant de nouveau :

— Démarre, ou je te bute !

L'intéressé actionna encore son démarreur. Deux fois, en vain. À la troisième tentative, le moteur tourna enfin et la voiture jaune bondit en avant, manquant arracher le bras du *pistoleiro*. Pereira fit un bond en arrière, laissant le véhicule le distancer en tressautant dans les ornières du chemin. Le tueur se remit à courir derrière, le 45 toujours menaçant. À vingt mètres, le chemin faisait un coude et la végétation les dissimulerait enfin de la route. Mais alors qu'il y arrivait, le taxi accéléra brutalement et disparut dans la courbe. Gêné par Pereira qui courait toujours sur le chemin, le 4 x 4 dut ralentir.

— Grimpe, connard ! hurla Ortega en faisant gronder son moteur.

Pris de court, le Brésilien hésita une seconde, faillit se faire renverser, parvint *in extremis* à grimper sur le marchepied du véhicule. Ortega enfonça l'accélérateur, propulsant l'engin en avant comme un char d'assaut. De toute façon, le chantier était un cul-de-sac et le taxi ne pouvait plus s'enfuir. Un instant plus tard, le Nissan débouchait sur un terre-plein envahi d'herbes folles, au milieu duquel se dressait la carcasse de béton et de poutrelles rouillées. Là-bas, bloqué contre un mur inachevé, le taxi immobile ressemblait à un animal acculé par des chasseurs. Quatre chasseurs aux allures de soldats, vêtus de pantalons, de bonnets de toile et de chemisettes verdâtres. Et armés de P-M. Les frères Pisco.

L'un d'eux s'était avancé vers le taxi, canon de son micro-Uzi braqué devant lui. D'une voix forte de commandement, il lança :

— La fille, dehors !

N'obtenant pas de résultat assez vite, il répéta :

— J'ai dit, la fille, dehors !

D'abord en espagnol, puis en anglais.

Quelques secondes passèrent, puis la portière arrière gauche du taxi s'ouvrit lentement, découvrant d'abord deux pieds chaussés de mocassins, puis une superbe paire de jambes dorées. Quand Gilda Boleno apparut en entier dans le soleil brûlant, il y eut un léger flottement dans l'air, vite balayé par la voix du frère Pisco qui ordonnait encore à la jeune femme :

— Va là-bas !

Du canon de son Uzi, il avait désigné un mur situé à l'écart. La jeune femme se campa face à lui, l'apostrophant sèchement :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Là-bas ! aboya le frère Pisco. Vite !

Il y avait eu un frémissement dans sa main tenant l'arme et, après une hésitation, Gilda finit par obéir. Mais du coin de l'œil, elle avait surpris le mouvement des armes des frères Pisco en direction du taxi et avec horreur, elle vit les index se poser sur les détonateurs. Les salauds allaient tirer. Ils allaient assassiner le chauffeur et le pilote !

— Non ! cria-t-elle. Non !

Elle avait soudain plongé une main sous sa jupe et sa paume avait immédiatement trouvé la petite crosse combat du 38 S & w *Centennial*. Mais il était trop tard. Le massacre faisait déjà rage.

CHAPITRE XVI

C'était comme un jeu de quilles.

— Attention ! hurla une voix provenant du 4 x 4.

— Bordel ! cria un des para-militaires en relevant le canon de son P-M. On nous tire dess...

Il n'acheva pas sa phrase. Gilda Bolenno s'était statufiée. Dans son poing, le petit « deux pouces » avait instantanément trouvé sa ligne de tir, mais sa cible, le para-militaire qui donnait les ordres, venait de partir en avant comme pour plonger sur elle. Malheureusement pour lui, il n'avait pratiquement plus de tête. Comme dans un cauchemar, elle vit un gros jet de sang fuser dans sa direction, tandis que des rafales d'une rare intensité et paraissant venues de nulle part, déchiquetaient les bustes et les têtes des trois autres. Simultanément, elle avait vu les trois hommes jaillir du 4 x 4 Nissan en arrosant comme des malades.

Et n'importe où.

— Merde, merde, merde ! Où il est, ce fumier ?

Le maigre qui était descendu tout à l'heure du Nissan pour menacer le *motorista* hurlait sans discontinuer, brandissant le même gros Colt 45, tandis qu'une sorte d'orang-outan avait sauté à terre en distribuant les pralines d'un 357 Magnum au canon de quatre pouces. En vain. Car réalisant que tout danger était écarté du côté des hommes en treillis, les réflexes de la policière avaient aussitôt changé de cap. Dans ses deux poings réunis, le petit *Centennial* s'était instantanément pointé dans cette nouvelle direction et son index avait enfoncé la détente. À la vitesse initiale voisine de 320 mètres/seconde, la première semi-blindée tronquée de 158 grains cisaila l'air brûlant, pénétra dans la poitrine du maigre, arrêtant net son mouvement et faisant décrire un moulinet au bras armé ; Le 45 vola en l'air, tandis que son propriétaire partait en arrière et pliait les genoux. Il n'était pas encore tombé, que l'orang-outan voulut tourner le 357 vers elle en crachant, haineux :

— Salope !

Il était livide et, dans ses petits yeux, des éclairs fusaient, pleins de rage. Gilda eut une rapide rotation du buste, déplaça la jambe gauche en l'avançant d'un petit pas, enfonça de nouveau la détente de son arme. Le *Centennial* aboya pour la seconde fois, et la deuxième ogive

brûlante fonce vers le costaud. Très exactement vers son cou. Carotide éclatée, le gorille en T-shirt poussa un hurlement rauque. Déséquilibré par le terrible impact, il eut un mouvement rotatif bizarre, essaya de reprendre sa ligne de mire, mais le sang qui giclait presque à l'horizontale de son cou inonda son bras armé et, à cet instant seulement, il parut se rendre compte de la situation et il grailonna de nouveau :

— Salope ! Je vais te...

Puis ses petits yeux méchants se dilatèrent et son cri se transforma en une sorte de grognement simiesque. Face à lui, lèvres serrées et son beau regard vert d'un liroid sidéral, Gilda Boleno doubla son tir comme au stand.

La deuxième 38 du S & w frappa le tueur en plein front Ce fut comme un troisième œil qui s'ouvrait, vomissant un jet de sang rouge vif, accompagné de quelques petites choses grisâtres et écœurantes.

— *Filha de puta !*

Le *motorista* du 4 x 4 venait de lancer son véhicule en avant. Hurlant comme un fou, il avait enfoncé l'accélérateur au plancher et le Nissan parut se cabrer, tandis que ses roues éjectaient des chapelets de cailloux derrière lui. Gilda vit la masse d'acier foncer dans sa direction et elle partit sur le côté en lâchant deux 38 à l'instinctive. Trop à droite. Une seule toucha le pare-brise, l'étoilant dans le coin supérieur. Gilda voulut récidiver, mais son pied buta dans une pierre et elle trébucha. Emportée par son élan, elle roula à terre, se cogna la tête à une énorme souche, lâcha un cri rauque, voyant avec horreur le 4 x 4 fondre sur elle en grondant de tous ses chevaux emballés. À moins de dix mètres, huit... six...

Puis il y eut la rafale. Courte et sèche.

Toujours semblant venue de nulle part, suivie d'une espèce d'explosion sourde. Comme dans un film au ralenti, la jeune femme vit le Nissan tressauter bizarrement, tandis que son pneu avant gauche se désintégrait littéralement, volant en une multitude de lambeaux qui s'égayèrent tous azimuts. Brusquement déséquilibré, le 4 x 4 changea de trajectoire, filant sur sa gauche, avant de heurter violemment la souche contre laquelle Gilda s'était cognée. Tétanisée, bouche encore ouverte sur la fin de son cri, la flic vit le pare-chocs se plier sous l'impact, tandis que l'engin se soulevait de l'arrière dans la violence du choc. Dans les deux secondes suivantes, la portière du Nissan s'ouvrit à la volée et, à travers un brouillard douloureux, Gilda entendit de nouveau :

— *Filha de puta !*

Tel un diable jaillissant de sa boîte, le *motorista* du 4 x 4 Nissan venait de sauter à terre, brandissant un petit pistolet-mitrailleur Skorpion au canon déjà pointé sur la jeune femme. Mais cette dernière

avait repris ses esprits. Au lieu de chercher à se mettre à couvert, elle n'avait pratiquement pas bronché. Seule, sa jambe droite était venue prendre appui devant elle, pied bien assuré au sol. Elle était prête. Index sur la détente du « deux pouces », canon braqué vers sa cible.

— *No !*

Comme les rafales un instant plus tôt, la voix avait également semblé venir de nulle part. Une voix glacée, réverbérée par le béton du chantier. Si impérative qu'à l'ultime centième de seconde, Gilda avait retenu la pression de son doigt sur la détente du *Centennial*. Dans le même temps, une autre rafale éclatait dans son dos. Ultra brève, cinglante. Et devant Gilda, l'homme au Skorpion se plia brusquement en avant, tout en reculant contre la carrosserie du 4 x 4 et en lâchant son P-M. Des geysers de sang se mirent à gicler de son abdomen et de son bras droit. Il s'affala d'un coup, la bouche ouverte et les yeux plissés par la douleur. Il y eut un frôlement derrière Gilda et elle tourna la tête pour voir arriver la haute et athlétique silhouette de l'Exécuteur.

— Comment tu te sens ?

La voix sépulcrale ne recelait aucune émotion. La jeune femme se palpa la tête avec précaution.

— J'ai bien cru y passer, avoua-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

Elle en serait quitte pour une méga-bosse. Une ombre de sourire sans joie passa sur les lèvres de l'Exécuteur qui alla vérifier l'état du blessé, avant de ramasser son P-M et de revenir vers la jeune femme pour commenter sur le même ton dépassionné :

— Tu as fait du bon boulot.

— Un peu, que j'ai fait un bon boulot ! railla-t-elle froidement.

Effectivement, elle avait appliqué à la lettre le plan soumis par Bolan durant leur long vol Belém-Manaus. Un plan très simple, destiné à déjouer l'action d'un éventuel comité d'accueil. Gilda et le pilote devaient attendre que Bolan ait pris livraison de la Peugeot de location commandée à l'escale de Santarém, puis ils devaient quitter l'aérogare séparés, de manière à ce que l'Exécuteur puisse reconnaître les lieux. En cas de soupçons, il était convenu qu'il partirait le premier, évitant ainsi de se faire repérer et de manière à coincer les suiveurs à la première occasion. En cas d'interception du taxi ou piège, Gilda se chargerait de retarder l'action par une diversion quelconque, permettant ainsi à Bolan de revenir sur ses pas pour intervenir. Ce qu'elle avait parfaitement réalisé, quand elle avait fait semblant de se réfugier entre les sièges du taxi. En réalité et sous la menace de son arme, elle avait seulement ordonné au *motorista*... de caler. Elle le résuma en deux mots et l'Exécuteur esquissa un sourire.

— Bravo, complimenta-t-il encore d'un ton égal.

Il était sincère. Sans sa présence d'esprit, il aurait eu du mal à

arriver à temps. Mais maintenant, compte tenu des événements, il se demandait si son plan d'approche de Kraski par Gilda était encore viable. Un plan qui avait pourtant l'avantage de la discrétion, car l'Exécuteur se voyait mal déclencher son blitz en plein palace. Mais si le lieutenant de Russo découvrait qui était réellement la jeune femme avant qu'il n'intervienne, elle serait massacrée sur place. Comme si elle lisait dans les pensées de Bolan, Gilda Boleno lui lança d'un ton sans appel :

— On fait comme on a dit.

— Ça peut être...

— On fait comme on a dit.

Elle avait accroché son regard de lagon au sien et la détermination qu'il y lut le fit céder.

— O.K., soupira-t-il. O.K.

Tout se jouerait sur le fil du rasoir. Le moindre faux pas, et ce serait la catastrophe. Jugeant l'affaire classée, la jeune femme envoya un regard incertain en direction du taxi jaune.

— Et pour eux ? questionna-t-elle en faisant allusion au chauffeur et au pilote.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Occupe-les un moment, ordonna-t-il.

Puis allant se planter au-dessus de celui qu'il avait volontairement « sauvé » des balles de Gilda, il posa la seule question digne d'intérêt dans le contexte :

— Qui t'a ordonné ça ?

Sous-entendu, le kidnapping de Gilda.

Joao Ortega leva sur lui un regard luisant et chargé de haine.

— Va te faire foutre ! cracha-t-il entre ses dents.

Un peu de sang et de salive moussaient aux commissures de sa bouche décolorée. Sans pitié, le guerrier solitaire lui frictionna les côtes d'un petit coup de pied, attendit que son hurlement de bête s'estompe, avant de répéter sur le même ton :

— Qui ?

— Va te faire...

L'Exécuteur lui chatouilla de nouveau les côtes et cette fois, Ortega couina :

— Radek !

L'Exécuteur avait à peine entendu, tant la voix du flingueur s'était transformée en borborygme. Il insista :

— Qui est Radek ?

Soufflant fort, le Brésilien articula :

— Le chef... de ces quatre cons !

Il désignait les tueurs en treillis. Visiblement, il leur en voulait beaucoup d'avoir été aussi minables que lui. En attendant, tout se

mettait en place dans l'esprit de l'Exécuteur. Siccarì ne lui avait pas servi de craques en lui parlant de ce Radek. Les choses s'enchaînaient si bien, autant en profiter le plus tôt possible. Approchant son pied du flanc d'Ortega, Bolan questionna encore :

— Je le trouve où, ce Radek, en ce moment ?

Affolé, haletant de plus belle, le *pistoleiro* grailonna :

— Sûrement au... *Tropical*.

— Avec Kraski ?

Malgré son état, l'autre ouvrit des yeux étonnés.

— Qui ça ?

L'Exécuteur précisa :

— Un géant, rouquin, avec la tronche calcinée.

Toujours étonné, le blessé proposa :

— Tu veux dire... Balsamo ? Le flambeur ?

— Possible. Je parle d'un Yankee au crâne et à la gueule brûlés.

— C'est lui, assura Ortega dans un souffle. Balsamo.

Nouveau mouvement de tête de l'Exécuteur qui s'enquit :

— Radek est avec lui ?

— *Si !* Quand Balsamo est en ville... Radek est dans ses pompes.

— Tu veux dire qu'il ne le quitte jamais ?

Le flingueur secoua mollement la tête, esquissant un rictus sardonique.

— Jamais. On dirait son ombre. Toujours dans le secteur. Au cas où un flambeur chercherait des crosses. Ça risque pourtant guère, éructa Ortega dans un ricanement douloureux. Il perd tout ce qu'il veut, Balsamo, à ce qu'on dit. N'empêche que Rad le suit comme son ombre. Même si on le voit pas toujours.

L'Exécuteur mémorisait les infos à la file. Des infos très précieuses. Réorganisant son plan à mesure, il questionna encore :

— Comment il est, ce Radek ?

— Un tueur ! grinça le Brésilien avec des éclairs dans les yeux. Un vrai ! T'as pas intérêt à lui laisser une seule chance, connard ! Il sait tout faire. Il te butera !

Stop pant la tirade, l'Exécuteur précisa :

— Je veux dire, comment il est, physiquement.

Le Brésilien grimaça de douleur, contenant un gémissement, avant de renseigner d'un air dégoûté :

— Petit, blond décoloré, vicelard... pédé !

Apparemment, Ortega n'aimait pas les homos.

— O.K., remercia l'Exécuteur en hochant la tête. Repose-toi, maintenant.

Puis le sinistre Beretta 92 F cracha la mort.

Frappé en plein front par la terrible 9 mm, le Brésilien fut secoué par un sursaut violent, lâcha un râle sourd, se détendit enfin, d'un

coup. Déjà, l'Exécuteur ne s'occupait plus de lui. Il avait rejoint Gilda qui discutait avec les occupants du taxi et, lui coupant la parole, il conseilla à ces derniers de sa voix sépulcrale :

— Vous n'avez rien vu, rien entendu, vous ne vous êtes même jamais rencontrés.

Puis tournant brusquement le dos, il s'éloigna à grandes enjambées en lançant par-dessus son épaule et à l'adresse de Gilda :

— Magne-toi les fesses !

Il avait un coup de fil à passer, et son blitz amazonien ne faisait que commencer.

CHAPITRE XVII

— Hon !

Paul Kraski était mal réveillé. Il avait la bouche pâteuse et une scie sauteuse lui labourait la cervelle en tous sens. Comme à son habitude, pendant et après le poker de cette nuit, il avait bu « à la polonaise ». Sa manière et sa dose à lui. Deux bouteilles au moins d'Aguardiente à lui seul. Peut-être trois. Rien qu'après la partie. Complètement débile ! D'habitude, avec le whisky ou la vodka qu'il trouvait au port franc de Manaus, il n'y avait pas de problème. Mais ces deux salopes de putes qu'il avait ramassées la veille au soir devant l'*Amazonas* buvaient l'Aguardiente comme des hommes, et tout en baisant, ils s'étaient lancés tous trois dans ce concours à la con. Le Polonais n'avait jamais supporté que quelqu'un puisse boire plus que lui... alors, des gonzesses ! Résultat, après un poker d'enfer dans sa propre suite, où les pétroliers de Petrobras l'avaient ratissé, ces deux salopes s'étaient écroulées comme des mortes, le laissant sur sa faim en matière de cul. Un comble ! Même qu'il avait lancé un avis de revanche pour ce soir même. Il ne rentrerait à *Novo Mundo* que demain. Il devait à tout prix se refaire. Venger son honneur de flambeur. Ces enfoirés allaient comprendre leur douleur.

— Eh, Po !

Et ce con de Nickie qui continuait à brailler dans le combiné du téléphone. Qui continuait à l'appeler Po ! Comme au temps de la DEA ! Un diminutif que le colosse à la gueule ravagée exérait. Mais Nickie était le boss, et tout lui était permis.

Sauf de le réveiller quand il était en bordée !

— Eh, Po ! T'écoutes, oui ou merde !

Kraski avait envie de lui répondre merde. Mais Nickie ne l'appelait jamais pendant ses virées en ville sans un motif valable.

— *Yeah* ! grogna le géant en se retournant sur le drap dévasté du grand lit. Attends une seconde.

Il envoya une série de coups de pied dans les reins des deux putes qui gisaient toujours en travers de la couche, renversant au passage un verre d'Aguardiente resté en équilibre au bord du chevet.

— Cassez-vous, tas de salopes !

— Po !

— Attends, je te dis, bordel ! Y a deux putes dans mon pieux !

— Si y a des putes dans ton lit, renvoya la voix de Russo, c'est que tu les as invitées. Ce que j'ai à te dire...

— Minute, Nick ! Je peux plus supporter ces pétasses ! coupa Kraski avant de reposer le combiné.

— Eh ! tu sais ce qu'elle te dit, la pétasse ?

La première prostituée venait d'ouvrir un œil en maugréant et se redressait péniblement sur le drap en secouant sa copine.

— Cassez-vous ! répéta le géant à la gueule brûlée. Le fric est sur la table de nuit.

— C'est pas assez ! grogna la pute qui était réveillée. On avait dit...

— Et ma main dans la gueule, gronda Kraski, mauvais, ça te dirait ?

Il s'était redressé, nu comme un ver et impressionnant avec sa masse de muscles noueux. Toutes les putains de Manaus connaissaient le géant roux à la gueule brûlée. Ses coups de rogne étaient légendaires. Par deux fois, il avait littéralement mis K.O. des filles qui lui avaient déplu, et dans la foulée, il avait envoyé à l'hosto leurs macs, quand ils avaient eu la mauvaise idée de râler. La première empocha les dollars posés sur la table de nuit et, poussant sa copine encore groggy vers le salon de la suite, elle lança :

— Ça va, ça va ! T'énervé pas, *belo ruivo* !

Entendant enfin la porte de l'entrée claquer, Kraski reprit le combiné pour grogner dedans :

— *Yeah*, Nickie. Y a pas le feu !

— Merde ! grinça la voix de Russo à l'autre bout de la ligne. J'ai déjà essayé deux fois de te faire réveiller. Mais t'avais coupé ton radio-téléphone et débranché la ligne de ta piaule ! Tu t'es encore beurré la gueule et tu as claqué une fortune à ton poker de merde !

Russo avait beau maintenant rouler sur les narcos-dollars, il était resté un infect radin. Kraski tenta de temporiser :

— J'étais crevé, Nickie !

L'alcool et ces salopes de putes ! Des putes qu'il haïssait secrètement. Mais les autres femmes, les « normales », lui foutaient les boules. À cause de sa gueule, il en avait presque peur et les quelques expériences qu'il avait vécues avec certaines d'entre elles s'étaient achevées en fiascos. Sans doute parce qu'il n'avait jamais ressenti le grand choc avec aucune. Il aurait fallu...

— Tu m'écoutes, bordel !

Kraski se secoua, répéta mollement :

— J'étais vanné, je te dis !

— Vanné ? Mon cul ! Saoul, tu veux dire ! Combien t'as encore paumé ?

— Merde, Nickie ! C'est mon fric, fais pas chier !

Un silence, puis de nouveau la voix de Russo, mauvaise :

— Ça y est ? T'es opérationnel ?

— Vas-y, soupira le géant.

— Bref, enchaîna aussitôt Russo. Pendant que tu cuvais, j'ai appelé Rad pour lui demander un boulot.

Le Polonais sourcilla.

— Un boulot ?

Radek était son homme à lui et Nick Russo ne lui avait jamais rien ordonné directement. Ça devait être bigrement sérieux. Kraski avait envie d'une bonne douche, voire d'un plongeon dans la superbe piscine du *Tropical*. Émergeant peu à peu des brumes de l'alcool, il interrogea :

— Quel genre de boulot ?

En quelques mots, Russo lui résuma le premier coup de fil de Gino Siccari durant la nuit, faisant état de l'exécution de l'équipe Siccari senior, de la disparition de Gilda et du départ en avion pour Manaus d'une fille qui lui ressemblait, en compagnie d'un grand balèze à l'accent *yankee*.

— Et alors ? grogna Kraski en faisant des efforts désespérés pour essayer de tout comprendre.

— C'est pas fini ! enchaîna Russo. Le fils Siccari est allé tirer les vers du nez de Cabrai.

L'ex-flic de la DEA résuma l'interrogatoire nocturne du capitaine, duquel il ressortait qu'il avait transporté depuis Manaus une caisse marquée « dynamite », pour un client de Belém nommé Dakota, et dont l'expéditeur ne serait autre qu'un certain Alberto Gomez.

Kraski tiqua de nouveau.

— Gomez ? Tu veux dire...

— Tu commences à te réveiller, hein ! grinça la voix de Russo. J'ai bien dit Gomez ! Alberto Gomez !

Cette fois, l'esprit de Kraski commençait effectivement à enregistrer. Alberto Gomez était une enclée de taupe de la DEA, implantée à Manaus sous une couverture commerciale forestière bidon. Les narcos du cru l'avaient assez vite repéré. Un enfoiré de nègre qu'ils avaient préféré laisser tranquille, histoire à la fois d'intoxiquer les réseaux de répression et de suivre leurs pénétrations à la trace. Jusqu'à ce jour, Alberto Gomez n'avait donc pas été dangereux pour eux, et Kraski ne voyait pas pourquoi ça changerait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea-t-il en étouffant un bâillement.

— Toi, tu fais rien pour le moment, ordonna Russo avec acrimonie. Pendant ta saoulerie, j'ai chargé Rad d'envoyer des gars intercepter la gonzesse et le mec en question, et de les emmener dans un coin tranquille. Quand ils les auront travaillés, on en saura un peu plus et on avisera. Dès que tu as des nouvelles, tu me rappelles et ce soir, on se retrouve tous ici. Et tâche de dessaouler avant de rappliquer !

Puis la communication fut coupée net.

Kraski jura sourdement entre ses dents. Il avait horreur d'être traité de la sorte par Russo. Lui, il n'était ni Costa, ni Bori, les deux tueurs psychopathes qu'il avait autrefois sauvés de la taule et qui lui servaient de gorilles personnels. Deux âmes damnées qui lui léchaient les pompes et se faisaient quand même insulter à longueur d'année. Lui, il se saoulait la gueule, certes, mais il n'était pas un connard d'accro à la dope comme Russo. Lui, il n'était pas devenu ce foutu mégalo qui rêvait de régner sur l'internationale narco, et pour qui des parrains de cartel comme feu Pablo Escobar n'étaient que de minables gagne-petit. Escobar un gagne-petit ! L'homme qui avait sans doute été la quatrième fortune du monde ! N'empêche que Russo, ce qu'il voulait, c'était carrément monter une structure « politique » de la galaxie narco d'Amérique latine. Une sorte d'état fictif, dont la puissance occulte serait désormais incontournable. Et irréductible. Dans ce but et dans sa mégalomanie galopante, il n'avait pas hésité à louer les services de *Tanatos*, un gourou de secte mexicain, à lui faire endoctriner quelques dizaines de ses propres adeptes des deux sexes, pour les destiner à la culture et au traitement de *l'épadu*, à recruter une trentaine de tueurs, également endoctrinés par la suite, qu'il avait spécialement entraînés et qu'il appelait ses légionnaires du Salut. Puis étant devenu gourou lui-même, il avait fait tuer *Tanatos*. Pour rester le seul « maître des âmes » de *Novo Mundo*. Dans un deuxième temps, profitant des désordres de l'ancien empire soviétique, il s'était approprié le seul moyen de chantage capable d'asseoir sa puissance et sa sécurité, face aux États-Unis, qui s'étaient juré sa perte, par DEA interposée. L'arme nucléaire !

Quand Kraski y pensait, il en avait des sueurs froides. Pourtant, il le savait, quelque part, Nickie avait raison. *Ils* avaient réussi à avoir Escobar, *ils* finiraient donc fatalement par les avoir un jour.

Sauf si...

Et ce « sauf si », Nickie y avait pensé. Dès l'éclatement de l'Est, il avait contacté les intermédiaires mafieux russes adéquats et avait passé commande de trois SS-2S ICBM !

Des engins venus en droite ligne de la base russe de Yosthar Osa, capables de tout anéantir dans un rayon de plusieurs kilomètres. Livrés en kit par bateau, sous couvert de matériel d'extraction pétrolière, avec leurs tracto-chargeurs à roues. Un matériel mobile « léger » très pratique en pareilles circonstances, car on pouvait changer le site de lancement à la demande. Une sacrée force de dissuasion encore secrète, que Russo n'hésiterait pas à brandir en cas de danger sérieux. Ce qui n'était pas encore le cas, heureusement. Ce qui ne serait peut-être jamais le cas. Nick Russo était un mec hyper-futé. Il l'avait prouvé en montant ses affaires et en s'implantant sans casse, en plein milieu d'un monde féroce qu'il avait autrefois

combattu. Il était très intelligent et semblait effectivement capable de gérer sans trop de problèmes une telle puissance. Seulement, il y avait la dope. Cette saloperie de poudre qu'il s'envoyait dans les narines en doses de plus en plus fortes. Une pente savonneuse, hyper-dangereuse, pour tous les drogués du monde, y compris pour un mec comme Russo. Surtout pour lui. Parce qu'elle était gratuite. Et parfois, malgré son esprit simple et sa confiance absolue en son chef, Paul Kraski songeait que tout ça pourrait mal finir un jour. Il y pensait juste en passant. Parce que depuis sa gueule brûlée, trop penser le fatiguait.

Ce matin, il cherchait à recouvrer ses esprits. Un bon plongeon dans la piscine du palace et un solide breakfast l'y aideraient. Ensuite, il serait opérationnel. S'arrachant du lit, il décrocha le téléphone de la chambre, appela le *swimming-pool-room* pour qu'on lui prépare un transat au bord de l'eau, enfila un maillot de bain, posa des Ray-Ban foncées sur son gros nez osseux, hésita, finit par « oublier » le radio-téléphone, traversa le petit salon attendant où flottaient encore vapeurs d'alcool et odeurs de fumées et sortit.

— *Bont dia, patrão*, firent en chœur ses deux *pistoleiros* de garde.

Ils avaient pris leur faction au petit matin, remplaçant ceux qui avaient assuré sa sécurité durant la nuit. Kraski trouvait ça complètement con, mais Russo y tenait absolument. Comme ce radio-téléphone qui devait le suivre partout. Sauf ce matin. Trop fatigué. Pas envie d'être emmerdé. Toutes ces précautions, c'était vraiment la merde. La paranoïa totale. De tout cela, il ne supportait que Radek. Malgré son penchant pour les jeunes mecs. Leurs origines communes les rapprochaient.

— Où est Rad ? questionna-t-il.

— À la piscine, *patrão*, répondit un des flingueurs. Pour la commande de votre breakfast.

C'était déjà ça. Suivi par ses gorilles vêtus de vestes de toile aux boursouflures suspectes, il arpenta le luxueux marbre du couloir, déboucha dans un lounge agrémenté d'une fontaine, puis dans un autre couloir qui déboucha bientôt sur la terrasse de la piscine inondée de soleil, où des brochettes de touristes américains rougissaient comme des homards. Leur façon à eux de « faire » l'Amazonie. Clignant les yeux dans la lumière crue, il découvrit Radek. Petit, mince comme un fil, habillé d'un superbe ensemble de toile presque aussi jaune que ses longs cheveux filasse et chaussé d'escarpins en chevreau brun. Une caricature de dandy. Mais il ne fallait pas s'y tromper. Rad était un véritable génie dans l'art de tuer. Couteau, rasoir, calibre ou P-M, tout était bon. Ça dépendait des circonstances et de l'inspiration du moment. Une science du meurtre basée sur un instinct presque animal. Mais ici, il n'était armé que de son petit *Colt Agent* au canon de deux pouces. Dans un étui de ceinture

accroché sur ses reins. Inutile d'attirer l'attention des détectives du palace. L'endroit était *soft*. Accoudé au comptoir du bar en plein air, le chef de sa milice l'avait vu arriver de loin et les deux hommes échangèrent un regard. Un garçon de bain accouru au galop désigna à Kraski un transat avec drap de bain. Le géant s'y laissa tomber aussitôt avec un soupir de soulagement. Bien dressés, ses gorilles s'installèrent à l'écart et à l'ombre. Sans quitter leurs vestes, mains sagement posées tout près des crosses de leurs armes invisibles. Un garçon vint dresser une table près de Kraski, lui servit son jus d'orange, se retira presque sur le point des pieds. Au *Tropical*, tout était classe. Autour, les putes de service commençaient à loucher vers lui. Sans qu'on sache ce qu'il faisait, il était connu et toutes appréciaient la couleur de ses dollars.

D'un signe de tête, Kraski invita Radek à le rejoindre et, tandis que le breakfast arrivait, le chef de ses tueurs vint jusqu'à lui de sa démarche exagérément ondulante. Lui désignant une chaise, le géant attaqua :

— J'ai eu le boss.

Pour tout le monde, et bien que Russo et lui soient officiellement associés, Nick Russo était le big-boss. Classement hiérarchique qui n'avait jamais créé le moindre état d'âme chez le colosse. C'était déjà comme ça du temps de la DEA. Le masque lisse et figé, le tueur blond eut un léger hochement de tête. Pas un instant, le regard inexpressif de ses petits yeux bleu porcelaine n'avait cillé. Kraski enchaîna :

— Il m'a parlé de Siccari et de tout ce bordel, à Belém. Il m'a aussi parlé de la poule du Sicilo et des consignes qu'il t'a données pendant que je dormais.

Il se tut de nouveau, observant son chef tueur à travers ses Ray-Ban. Mais Radek ne bronchait toujours pas et il reprit :

— T'as du nouveau ?

— Pas encore, répondit le blond, quasiment sans remuer ses lèvres en forme de cicatrice. Mais j'ai fait envoyer Sergio « Gatilho » aux nouvelles. Devrait plus tarder.

Sergio « Gatilho » Gâchette était le petit préféré de Radek. Un petit jeune homme, tueur de son état et faisant partie de l'équipe de Ruiz, son groupe d'élite. Un androgyne aux yeux de velours, qui n'avait pas son pareil pour manier le revolver. Un vrai numéro de cirque. Évidemment, Radek l'aimait surtout pour son physique, mais c'était une autre histoire. D'ailleurs, Kraski n'écoutait qu'à peine. Il était encore entre deux eaux et cette histoire ne le concernait pas vraiment. Il n'avait pas connu personnellement Siccari et il se foutait qu'il soit canné. Des mecs comme le Sicilo, on en trouvait à la pelle, et des gonzesses comme sa poule sûrement autant. Quant à Alberto Gomez et à ce type, ce Dakota dont lui avait parlé Nickie, c'était le cadet de ses soucis. Des taupes de la DEA circulaient depuis des années en

Amérique du Sud, sans que ça trouble le moins du monde les affaires.

Même si des ténors comme Pablo Escobar disparaissaient, d'autres prenaient aussitôt la relève et les grosses combines continuaient.

— Ils la feront parler, cette pétasse.

Ramené au présent, Kraski se secoua.

— Hein ? dit-il en attrapant son verre d'orangeade. Quoi ?

— Je dis que les gars lui feront cracher le morceau, à l'ex de Siccari, assura Radek, toujours aussi lisse.

— Oui, admit Kraski, ailleurs malgré lui. Bien sûr. Tiens-moi au courant.

— Bon, lâcha son chef tueur en quittant sa chaise. Je reste dans le secteur.

Kraski exécrait être dérangé pendant son breakfast et il le savait. Le mince blond disparu, il acheva son jus d'orange et alluma une cigarette, avant d'entamer ses oeufs-bacon d'un coup de fourchette indolent. Ce matin, il n'avait pas vraiment faim et il agissait par habitude. D'un regard lourd de fatigue, il contempla un instant la cascade en forme de vasque, à l'opposé du bassin circulaire, avant de le laisser errer au hasard des corps allongés au soleil.

C'est à cet instant qu'il la vit.

CHAPITRE XVIII

Elle revenait du bar de plein air. Sublime. Petit sac de toile à la main marqué *Tropical Manaus*, lunettes solaires sur le nez, escarpins de plage aux pieds, balançant d'une démarche de reine, des hanches dorées tout en courbes sous un bikini rouge super-mini, avec des seins oblongs et pleins, et un petit cul tout rond et tout mignon. Indifférente aux regards exorbités des mâles présents et aux mines quelque peu réprobatrices de leurs moitiés, elle jeta son sac près d'un transat où traînait un magazine, envoya ses escarpins sous le siège d'une pichenette, sembla hésiter entre la baignade et le bronzing, opta finalement pour ce dernier, en s'allongeant sur le matelas du transat avec les grâces d'une star. Enfin, juste avant de se laisser aller tout à fait, elle ôta ses lunettes de soleil, effleurant le voisinage d'un regard...

D'un regard dingue !

Vert émeraude, époustouflant, magnifique. Une couleur de lagon, que Paul Kraski avait pu capter un instant par-dessus ses Ray-Ban. Quand leurs regards s'étaient croisés. Juste une seconde ou deux. Maintenant, de nouveau réfugié derrière ses verres fumés, Paul Kraski se sentait tout bizarre. Cette fille n'était pas une pute. Ça se voyait à la fois sur elle et dans les yeux carrément haineux des prostituées en chasse du secteur. Elle était une de ces femmes « normales », qui lui faisaient presque peur. Sauf que pour celle-là, son appréhension était en partie gommée par cette impression de plénitude qu'il avait ressentie en croisant son regard. Un truc qui ne lui était plus arrivé depuis ses brûlures à la tronche... et qui lui faisait bouillir le sang.

Salope ! songea-t-il.

Puis il se laissa aller dans son transat et ferma les yeux. Bien décidé à oublier l'apparition de rêve. Il était décidément trop crevé et s'il ne rentrait pas à *Novo Mundo* ce soir, Nickie allait faire sa crise. Ce fut la dernière pensée de Kraski avant de s'endormir.

Pour se réveiller presque aussitôt.

— *Patrão, patrão !*

Le géant ouvrit des yeux indécis derrière ses verres de Ray-Ban. Il vit les traits épais d'un de ses gorilles penché sur lui, la tête en ombre chinoise sur le fond de ciel incandescent. Il grogna, mauvais :

— Qu'est-ce qui te prend, toi ?

Puis il réalisa que Rad avait sûrement eu des nouvelles et il se redressa sur un coude, soudain mieux réveillé.

— C'est la fille, *patrão*, fit le flingueur.

Kraski le regarda sans comprendre.

— Quelle fille ?

— La fille, là !

Suivant la direction du regard du *pistoleiro*, Kraski tourna la tête, faillit en avaler ses dents. La fille en question n'était autre que le super-canon aux yeux verts. Sans ses lunettes noires qui l'observait de sa chaise longue, l'air d'attendre quelque chose.

— Que... qu'est-ce qu'elle veut, cette pétasse ! gronda Kraski, mal à l'aise.

Il avait besoin d'être grossier. Pour reprendre ses esprits.

— Elle demande à vous parler, *patrão*. Elle dit que c'est urgent.

— Urgent ?

Kraski ne voyait pas bien ce qu'il pouvait y avoir de plus urgent que de le laisser dormir. Mais cette gonzesse était vraiment trop canon et parvenant à refouler cette peur des « femmes normales » qui le hantait, il déglutit péniblement avant de lâcher du bout des lèvres :

— Va lui demander ce qu'elle veut, bordel !

Le flingueur alla se pencher sur la fille, revint presque aussitôt pour souffler à Kraski :

— Elle veut causer poker, *patrão*.

— Putain ! On va rôti, dans cette caisse !

— Ta gueule, renvoya Ruiz, le voisin du chauffeur, à l'intention du passager de l'arrière qui venait de parler. Rad nous a dit de pas bouger.

Bien sûr, avec ce soleil de fin de saison sèche, et malgré ses glaces ouvertes, la Land Rover était une véritable étuve. Mais les ordres de Radek avaient été précis. Parquer la bagnole le plus à l'écart possible et n'en pas bouger jusqu'à nouvel ordre. C'est-à-dire, au moins jusqu'à la relève de l'équipe de Texeira ou au retour de la première équipe, celle qui était allée intercepter la gonzesse à l'aéroport. Alors, ils avaient garé la Land tout au fond de l'immense esplanade, dans la pénombre des taillis qui marquaient sa limite ouest. Mais même ici, il faisait une chaleur de sauna. Pas question pourtant de changer de place, Rad aurait piqué sa crise. Déjà deux fois que le Polak appelait par talkie-walkie pour savoir si les autres étaient arrivés, ou si Sergio « Gatilho » était revenu. À croire qu'il craignait une attaque concertée de la DEA et de l'armée brésilienne au grand complet. Calamité difficilement imaginable dans ce décor paradisiaque. Le parking du *Tropical* ressemblait au reste du palace. Massifs et parterres fleuris judicieusement disposés, bâtiments clairs plantés dans la verdure et

parapet de terrasse surplombant le « Fleuve-Mer » Amazone. Avec un panorama grandiose, aussi loin que portait le regard. Un endroit pour milliardaires, que pratiquement seuls les Américains et les gros bonnets des compagnies pétrolières d'Amazonie pouvaient s'offrir. Endroit interdit à des gens comme Ruiz et ses semblables. Si au moins ils avaient pu aller se payer une *Antarctica* glacée au bar de la piscine et peloter un peu le cul des putes de luxe qui y grenouillaient... mais ça aussi, Rad l'avait interdit. Ils devaient attendre là, prêts à tout, comme toujours.

Et bien sûr, comme toujours, rien ne se passerait.

— *Bom dia, senhores.*

Surpris, Ruiz tourna la tête, sentit instantanément son estomac se rétracter. Grimpé sur le marchepied du véhicule sans que personne ne l'ait entendu arriver, un inconnu venait de lui enfoncer quelque chose de dur et de glacé dans le cou. Derrière lui, un des gars poussa une brève exclamation, puis il y eut trois « flops » très rapprochés, et des éclaboussures rouges souillèrent l'habitacle et le pare-brise. Complètement tétanisé, Ruiz se dit qu'il cauchemardait, ou qu'il était devenu *louco*. Mais la pression de la chose glacée dans son cou était bien réelle. Terriblement présente. Et dangereuse. Ruiz connaissait trop les armes pour ne pas avoir compris. D'un regard instinctif de côté, il vit son chauffeur affalé contre la portière de gauche, avec du sang plein la tempe et sur tout le profil droit. Le temps d'un éclair, il faillit laisser sa main partir vers la crosse du *Taurus 357 Magnum* engagé dans sa ceinture, mais des serres d'acier l'avaient devancé et l'arme lui fut arrachée, tandis qu'une voix sépulcrale résonnait sourdement à son oreille :

— Tu te trompes d'outil, Ruiz.

— Hein !

Ruiz n'osait pas forcer sur l'objet dur et froid enfoncé dans son cou pour tourner la tête vers son agresseur. Sa longue carrière de soldat du crime l'avait rendu prudent envers ceux qui le menaçaient d'une arme. Il connaissait aussi les méthodes de dissuasion. De « désamorçage » de la violence. Comme par exemple le dialogue. D'une voix légèrement étranglée, il tenta :

— Je... je te connais ?

— Négatif.

Ton définitif. Quasi militaire. Celui d'un pro de la guerre, ou pour le moins, des coups tordus. Étrangement rasséréné par cette supposition, il essaya encore :

— Tu sais à qui tu t'attaques, rigolo.

— Affirmatif. Aux flingueurs de Kraski et de Russo.

Cette fois, l'ex-mercenaire sentit son angoisse grimper au sommet. La DEA ! Ce type ne pouvait être que de la DEA. L'odeur du sang

commençant à le chambouler, il hasarda :

— Et toi, tu me connais ?

— Affirmatif. Tu es Ruiz. Le chef de ce groupe. C'est comme ça que Rad t'a appelé par talkie-walkie, tout à l'heure.

Maintenant, Ruiz sentait la nausée monter en lui. Toujours l'odeur du sang, plus la trouille. Cet inconnu à la voix trop calme, qui semblait tout savoir et qui n'avait pas hésité à exécuter les trois autres d'entrée de jeu n'augurait rien de bon pour lui-même. Il essaya de jeter un regard de côté, en fut empêché par une brusque pression de la chose dure dans son cou. Cherchant encore à gagner du temps, il finit par demander :

— Merde ! Qui tu es, toi ?

Il y eut un bref silence, avant que la voix sépulcrale ne laisse doucement tomber :

— Mack Bolan. Ça te dit quelque chose ?

Ruiz encaissa le choc en plein estomac. Bien sûr, que ce nom de Bolan lui disait quelque chose. Dans leur univers, tout le monde le connaissait, ce nom. Un nom haï, dont tous les cokers de Colombie et du Pérou se souvenaient jusqu'à leur dernier souffle. Ruiz avait encore en mémoire ce qu'on lui avait raconté des blitz du grand Fumier opérés dans ces pays et soudain, malgré sa peur, une vague de rage le submergea.

— Merde ! grinça-t-il d'une voix blanche. Qu'est-ce que tu crois, justicier de mes deux ? Que tu vas tous nous buter ?

Dans son cou, la pression de la chose dure augmenta et l'Exécuteur ordonna :

— Essuie le pare-brise.

— Hein !

— J'ai dit d'essuyer le pare-brise, répéta l'Exécuteur d'un ton mortel. Dépêche-toi.

— Qu'est-ce que...

— Vite.

Le canon de l'arme invisible s'était cette fois tellement enfoncé dans le cou du Brésilien qu'il eut l'impression d'étouffer. D'une main malhabile, il se fouilla, ramena un grand mouchoir douteux à l'air libre, commença à essuyer les traces de sang du pare-brise en grommelant :

— Écoute, Bolan. Je sais pas ce que tu cherches, mais...

— Plus vite ! coupa l'Exécuteur.

Ruiz obéit et quand il eut terminé, sa nausée était si forte qu'il eut un hoquet inquiétant. Mack Bolan ne lui laissa pas le temps de se reprendre. Désignant le talkie-walkie accroché au tableau de bord, il ordonna encore :

— Appelle Radek.

— Hein ?

— Tu as très bien entendu. Appelle Radek par talkie-walkie, et dis-lui de rappeler.

— Mon cul !

Sous le hâle de sa peau tannée, l'ex-mercenaire était gris. Bolan insista :

— Dis-lui que les gardiens de l'hôtel veulent vous faire déguerpir. Ça le fera venir.

— Mon cul.

— Laisse ton cul tranquille et appelle. Vite.

L'Exécuteur avait arraché le gros bulbe du réducteur de son du MAC 10 du cou de Ruiz, pour lui visser littéralement celui du sinistre Beretta 92 F dans la tempe. Plus léger, plus pratique aussi. Sous la douleur, l'autre laissa échapper un couinement.

— Vite ! gronda l'Exécuteur.

Ruiz empoigna le talkie-walkie pour le porter devant sa bouche, mais au moment d'établir le contact, il se raidit subitement. D'une voix soudain cassée, il articula :

— Pas question, Bolan. Si je fais ça, je suis mort.

L'Exécuteur soupira intérieurement. Il avait affaire à un têtue.

— Elle veut parler de quoi ?

— De poker, *patrão*, répéta le gorille de Kraski. C'est ce qu'elle a dit.

Le géant en resta sans voix. Il s'était attendu à tout, sauf à ça. Incrédule, il laissa passer un regard encore incertain par-dessus ses Ray-Ban, vit la fille qui l'observait toujours, l'air parfaitement tranquille. Un instant, il songea qu'il avait affaire à une pute particulièrement gonflée et fut tenté de l'envoyer se faire voir, mais quelque chose dans l'attitude de l'inconnue l'en dissuada. Une certaine autorité, avec quelque chose en plus qui ressemblait comme à une promesse. Se décidant brusquement, il écarta son flingueur et, sans un mot, quitta son transat pour aller se planter près de celui de la fille aux yeux verts. D'un ton qui se voulait cinglant, il interrogea :

— Tu fais la pute, ou quoi ?

— Non.

L'inconnue n'avait pas bronché sous l'apostrophe. Visage levé vers lui, elle le regardait droit dans les yeux, avec une expression qui ressemblait à du défi. Refoulant ce vieux complexe qu'il ne pouvait s'empêcher de nourrir face aux « femmes normales », l'immense rouquin grogna :

— Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Je vous l'ai dit, parler poker.

Elle parlait l'américain et il avait sans doute affaire à une quelconque aventurière. Pourtant, intrigué malgré lui, troublé par la

vision des seins qui s'offraient dans leurs balconnets de maillot de bain, fasciné aussi par ce regard vert qui semblait disséquer toutes ses pensées, Kraski demanda :

— Pourquoi, me parler de poker ?

— Parce que je vous connais, *senhor* Balsamo.

— Tu me connais, tiqua Kraski.

Elle hocha doucement la tête, l'air de se moquer un brin de lui. Autour d'eux, des regards curieux les observaient et les putes de service éprouvaient visiblement des envies de meurtre. Flatté par ce brusque intérêt, le narco gonfla son immense poitrail couvert de poils roux pour interroger encore :

— Comment ça, tu me connais ?

— Tout le monde vous connaît, en Amazonie, *senhor* Balsamo. On sait aussi que vous êtes riche, que vous perdez beaucoup de fric à la flambe et que ça amuse pas mal de vos partenaires de jeu. Y compris ceux qui ont accepté votre revanche de ce soir.

La revanche de ce soir n'était pas vraiment un secret, on ne pouvait pas empêcher les pétroliers de parler autour d'eux.

Kraski se renfrogna pourtant.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je veux dire que, pour ce soir et pour la suite, vous auriez besoin d'un sérieux coup de main. Je veux dire, question poker.

Vexé, le Polak tiqua :

— Qu'est-ce que tu connais au poker, toi ?

Elle lui adressa un sourire énigmatique qui lui fit de nouveau bouillir le sang.

— Tout, avoua-t-elle. Je connais tout du poker, y compris les méthodes les moins... avouables.

Kraski fonça ses sourcils roux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que je suis manipulatrice. Manipulatrice de métier, ajouta-t-elle plus bas.

Sans très bien comprendre encore, l'ex-flic de la DEA plissa le front pour insister :

— Manipulatrice de quoi ?

— De cartes.

Kraski marqua un temps, avant de poser la seule question qui s'imposait maintenant à lui :

— Ça veut dire quoi, ça ?

La jeune femme laissa planer un silence, avant de souffler du bout des lèvres :

— Ça veut dire, payez-moi dix mille dollars.

Kraski fronça de nouveau ses épais sourcils roux pour s'étonner, méfiant :

— Dix mille dollars ! T'es dingue ! Pour quoi faire ? Le petit sourire énigmatique réapparut sur les jolies lèvres de la jeune femme qui répondit, toujours ; aussi sereine :

— Pour dix mille dollars, je vous apprend à jouer. Une nouvelle fois, l'ex-flic tiqua :

— M'apprendre à jouer ?

Le sourire énigmatique de la jeune femme était toujours sur ses lèvres, quand elle répondit :

— Je veux dire, jouer comme un pro de l'arnaque. Pour gagner.

Estomaqué, il risqua :

— Tu veux dire... la triche ?

Elle hocha la tête, répéta sans détacher ses yeux des siens :

— La triche.

Cette fois, le silence qui s'établissait entre eux sembla durer une éternité, puis l'inconnue le rompit en proposant :

— Si on allait dans votre chambre, je pourrais vous montrer ce que je sais faire.

Kraski sentait de plus en plus les regards des témoins alentour peser sur lui. Personne n'avait certes pu entendre leurs propos, mais le fait d'être « dragué » par une fille aussi sublime que celle-là ne pouvait que faire pâlir toutes les autres femmes de jalousie et faire hurler tous les mâles de rage. Même si cette nana bluffait, il allait au moins passer pour un mec capable de lever autre chose que des putes. Un sacré coup de neuf à sa réputation. Du coup, sa gueule ravagée aurait beaucoup moins d'importance. Un aspect du problème qui comptait terriblement dans l'esprit de l'ex-DEA. À cet instant, il ne songeait pas à la flambe. S'il arrivait à baiser cette « femme normale » là, il était sauvé ! Finie la baise avec les adeptes de *Novo Mundo* ou avec les putes. Et bonjour la vraie belle vie !

— O.K., se décida-t-il avec un petit pincement bizarre dans les reins. Allons-y.

CHAPITRE XIX

— Salope !

L'insulte avait jailli entre les lèvres serrées de Radek. À voix basse, mais avec violence. Il détestait les trop belles femmes et il avait suivi le manège de Gilda de loin. Il avait vu Kraski faire signe aux flingueurs de sa garde rapprochée de rester où ils étaient, avant d'entraîner la gonzesse vers le couloir menant à sa suite. Il allait sauter cette pute. Toutes ces salopes méritaient qu'on leur fasse éclater le...

— *Patrào* ?

La voix nasillarde avait éclaté dans le petit talkie-walkie accroché à la ceinture de Radek. Celle de Ruiz. Sans doute pour prévenir que la relève était arrivée.

— J'écoute ! renvoya-t-il dans l'appareil.

— *Patrào* ! répéta la voix bizarrement tendue de Ruiz. On a-un problème.

Radek se raidit.

— Quel genre de problème ?

— C'est les gardiens de l'hôtel, patron. Ils veulent qu'on vide les lieux. Ils disent qu'on inquiète la clientèle et...

— J'arrive ! coupa Radek.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ! La direction du palace connaissait la présence de la garde de Kraski et jusqu'à présent, il n'y avait jamais eu d'histoires avec le gardiennage. Si ces cons commençaient à les emmerder, ça allait chier. Courant presque, il quitta la terrasse de la piscine, remonta un long couloir lambrissé d'acajou sculpté, traversa un lounge désert, se retrouva dans le lobby de la réception. Le dernier avion venait de déverser sa cargaison d'Américains et le desk était pris d'assaut. Franchissant les larges portes en verre de l'entrée du *Tropical*, il se retrouva sur la grande esplanade qui s'ouvrait face à l'Amazone. Le soleil était de plomb et une brume de chaleur diaphane flottait sur le fleuve, empêchant de distinguer l'autre rive. Le long du parapet surplombant l'immense plage, et sur lequel un grand nègre en chemisette à fleurs jouait de la flûte de pan, quelques voitures particulières et trois taxis jaunes, à gauche, deux berlines noires de louage avec chauffeur. Soudain, une Honda Prélude toute grondante pila devant le perron en faisant hurler

ses pneus. La voiture de Sergio « Gatilho ».

— *Patrão ! Patrão !*

Jailli de la Honda, un mince jeune homme en costume clair et au physique d'androgynie levait vers lui une face livide. Ôtant précipitamment de larges lunettes solaires de son nez étrangement retroussé, il répéta dans un souffle :

— *Patrão !* Les gars de Tito !

Tito était le chef de l'équipe chargée d'intercepter la poule de Siccari et son copain à *Eduardo Gomes*. Radek fronça les sourcils.

— Quoi, les gars de Tito ?

— Ils, ils..., bégaya le mince tueur. Ils sont tous cannés !

— Quoi ?

Radek crut une seconde avoir mal entendu, mais la mine de l'androgynie ne laissait place à aucun doute. La suite du commentaire non plus.

— Tous massacrés, *patrão !* Je suis allé voir sur le chantier comme vous aviez dit, et là-bas, c'est un vrai charnier ! Tous rafalés ! Joao et ses gars aussi !

D'une voix blanche, Radek insista :

— Et la fille ? Et son copain ?

Le mince flingueur secoua nerveusement la tête.

— Pas vus, *patrão !* J'ai trouvé personne d'autre que nos gars !

— *Filha de puta !* gronda Radek.

Il venait de tout comprendre. La poule de Siccari et son mec étaient attendus à leur descente d'avion et l'équipe de Tito était tombée dans un piège. Ils s'étaient fait posséder comme des...

— Bon Dieu ! gronda encore Radek.

Il venait de songer à la brune aux yeux verts de la piscine. Sûr qu'eux aussi s'étaient fait avoir. Lui, ses gars et Kraski !

— Fonce à la piscine ! ordonna-t-il à l'androgynie. Alerte les gars et foncez à la piaule du boss. Coinchez la gonze qui est avec lui. Vite !

Puis plantant « Gatilho » sur place, il fonça. D'abord, résoudre le problème de ces cons de gardiens d'hôtel, rameuter l'équipe de Ruiz et filer à eux tous au secours de Kraski. Tournant à droite, Radek s'enfonça sous les arbres, cherchant des yeux la Land Rover objet du litige. La devinant dans l'ombre du couvert végétal, il se mit à courir, prêt à envoyer les gardiens contestataires se faire foutre. Mais il n'y avait personne autour du véhicule et Ruiz et ses gars attendaient tranquillement à l'intérieur. En d'autres circonstances, Radek aurait probablement été intrigué. Mais ce que venait de lui annoncer « Gatilho » lui avait tourné la cervelle à l'envers. Tout à ses soucis, il nota trop tard l'insolite de la situation. Arrivé à trois mètres de la Land, il lança à la cantonade :

— Eh, vous autres ! C'est le bordel, ou quoi ?

Une tête se tourna vers lui, tandis qu'une voix répondait :

— T'as raison, Rad. C'est le bordel.

*

* *

— Je vais commander du Dom Pérignon.

Kraski avait vu faire ça au cinéma. Il aurait préféré une bonne vodka Zoubrowka glacée, mais en général, les gonzesses ne résistaient pas à la magie du champagne. En pénétrant dans sa suite derrière cette superbe salope, il avait l'impression que tout un pan de son passé venait de basculer dans le néant. Il se sentait pousser des ailes et sa gueule brûlée jusqu'alors insupportable n'était plus qu'un vague souvenir à peine gênant. Cette rencontre allait modifier sa vie. Il le sentait, avec cette « femme normale » les choses allaient radicalement changer. Il allait redevenir le colosse hyper-viril d'avant.

Ils venaient de pénétrer dans le salon de la suite, la chambre n'était qu'à quelques mètres. Il allait la basculer sur son plumard et...

— Hein, dit-il. J'espère que tu aimes le champagne !

Il se grisait de mots et de pensées salaces. Les fantasmes défilaient sous son crâne au cuir ravagé à la vitesse de l'éclair et, tout au fond de son bas-ventre, il ressentait comme des décharges électriques.

— Dis ! Tu aimes le champagne ? Dom Pérignon ! Le meilleur !

— Oui.

— Ça baigne, s'exclama le géant en la poussant vers la porte de la chambre. On va se taper un putain de magnum de Dom Pérignon. Ici, il y en a toujours au frais. Après, on causera affaires. Pas vrai ?

Il l'avait saisie aux épaules et s'était soudain collé à ses reins. Une brusque flambée de désir s'était emparée de lui et il en haletait d'un bonheur louche tout nouveau. Si par hasard elle avait la bonne idée de lui résister un peu, de le provoquer dans un semblant de demi-viol, ce serait l'apothéose !

— Au fait, ma poulette, lui souffla-t-il dans le cou, tu m'as même pas dit ton petit nom.

Il lui sembla qu'elle se plaquait un peu plus les reins à lui, que son corps ondulait légèrement, tandis que ses mains jouaient avec son sac marqué *Tropical Manaus*.

— Hein, insista-t-il. C'est quoi, ton petit nom ?

Elle ondula de nouveau contre lui et, tout en se retournant enfin pour lui faire face, elle articula de cette voix chaude et rauque qui lui avait tout de suite plu :

— Mon petit nom, c'est Gilda, pourriture ! Gilda Boleno !

D'abord, Paul Kraski parut ne pas avoir compris, puis il baissa les yeux, vit le petit canon du *Centennial* enfoncé dans son bas-ventre et l'index de la jeune femme crispé sur la détente de l'arme. À cet

instant, des coups furent frappés à la porte d'entrée de la suite et une voix cria :

— *Patrão !* C'est nous !

Les gardes du corps de Kraski.

— Ils ont un passe, grinça ce dernier, triomphant.

Gilda Boleno s'y était attendue. D'un coup de pied, elle claqua la porte de la chambre, repoussant le géant contre le battant, créant ainsi un deuxième barrage entre les tueurs et eux. Un barrage parfaitement illusoire, elle le savait. Puis les yeux toujours levés sur ceux du géant, elle articula dans un sourire glacé :

— Quand ils passeront cette porte, je te tuerai.

C'était une voix calme. Glacée comme la mort.

Puis Radek leva les yeux et il reçut de plein fouet l'éclat d'un regard d'acier. Il comprit aussitôt son erreur. Trop tard. Pour un bordel, c'était un sacré putain de bordel. Sur l'entablement de la glace de portière de la Land, un long objet noir venait d'apparaître, le fixant lui aussi de son œil glacé. Déjà, le Polak avait lancé la main vers sa ceinture. Encore trop tard. Il y eut un éclair dans l'orifice noir du long tube et le blond eut l'impression de recevoir un terrible coup de poing. En plein front. Sous ses doigts, il sentit les stries de la crosse du petit Colt Agent au canon de deux pouces qui ne le quittait jamais, voulut l'arracher de son étui de ceinture, le trouva étonnamment lourd, perçut à travers un brouillard sonore une grondement de moteur, eut l'impression de reconnaître celui d'une autre Land Rover, eut la satisfaction de se dire que l'équipe de relève arrivait enfin. Puis il mourut.

Debout, son petit Colt Agent à la main, index sur la détente. De son front éclaté, un jet de sang s'échappait, souillant de rouge son beau complet jaune et ses chaussures en chevreau impeccablement cirées.

Mais déjà, l'Exécuteur ne s'occupait plus de lui.

L'arrivée de la deuxième Land Rover venait de changer les paramètres de son plan. Un grand type en pantalon de treillis et en chemise mastic venait d'en sauter. Juste à la seconde où Radek s'effondrait en perdant son sang. Le nouvel arrivant se figea sur place, bouche ouverte sur une exclamation muette. Puis d'un coup, un cri jaillit de ses lèvres et tout se remit en mouvement. Très vite. Comme dans un film en accéléré, l'Exécuteur vit le type plonger au sol en sortant un automatique de sa poche de treillis. Dans les deux secondes qui suivirent le canon du calibre se levait dans sa direction et simultanément, trois paramilitaires également en treillis sautaient de la deuxième Land. P-M mini-Uzi en mains, fléchis sur leurs jambes et canons déjà en ligne.

Des pros.

L'Exécuteur était prêt lui aussi. Beretta 92 F toujours en batterie et index de la main gauche sur la détente du MAC 10 également doté du réducteur de son adéquat, l'ordinateur de guerre de son cerveau avait tout analysé en même temps. Et ce fut à qui déclencherait le premier feu.

Ce fut l'Exécuteur.

Lui aussi avait sauté à terre. Par l'autre côté de la Land. MAC 10 à la hanche d'un côté et Beretta 92 F de l'autre. Tout de suite et tel un dragon rageur, le MAC 10 avait tressauté dans son poing, crachant un premier chapelet de 9 mm Para qui allèrent fracasser le buste et le cou du premier assaillant. Celui-ci parut pris de la danse de Saint-Guy, bascula en arrière, perdant son sang, agitant son bras armé avec frénésie, lâchant une courte rafale vers le ciel, qui fit trembler l'air surchauffé. Dans la foulée, l'Exécuteur avait fait un pas en avant et le MAC 10 avait lâché une deuxième série d'ogives brûlantes. En rectifiant le tir. Celui qui s'était jeté à terre reçut deux projectiles dans l'épaule gauche et un en pleine tête. Son voisin qui arrivait à la rescousse en prit une dans l'aine, une dans le cœur et une dernière dans l'œil gauche. Tué net, il s'écroula sur l'allongé, le couvrant involontairement de son corps et mélangeant son sang au sien. Quant au dernier, ayant eu le temps de comprendre ce qui se passait, il avait déjà balayé l'espace de deux rafales. L'une d'elles vint cribler le capot de la Land où se trouvait l'Exécuteur, l'autre arriva en pleine caisse, hachant au passage le cadavre de Ruiz. De son côté, le guerrier solitaire avait encore avancé de deux pas vers l'ennemi. Pris à contrepied, le dernier mercenaire voulut l'arroser au vol. Il n'eut que le temps de cribler le sol. Le sinistre Beretta avait toussé dans le poing de l'Exécuteur. Deux fois. Deux projectiles qui fusèrent du réducteur de son et, franchissant l'espace à la vitesse de la mort, qui allèrent faire exploser la face du dernier *soldado*. L'un d'eux fracassa sa pommette gauche pour aller perforer ensuite l'arrière de sa boîte crânienne, tandis que l'autre faisait sauter son nez et tout un côté de sa tempe, faisant jaillir le sang et des choses grisâtres-qui se perdirent dans la nature. Mais dans un ultime réflexe, son doigt avait enfoncé de nouveau la détente de son Uzi et tout le reste du chargeur de trente 9 mm s'égaya un peu partout, cisailant les feuilles des arbres et quelques morceaux de branches au passage dans un vacarme d'enfer.

Plus question de traîner dans le secteur. Le vrai blitz était maintenant déclenché, il fallait le mener jusqu'au bout. À la vitesse grand V. Déjà, le Beretta dans la ceinture, un nouveau chargeur dans le MAC 10 et ce dernier sous son blouson de toile, l'Exécuteur avait traversé la partie ouest du parking pour se perdre dans les frondaisons de l'arrière du parc. Il était temps, des appels commençaient à s'élever dans son dos.

— T'es dingue ! Tu sortiras jamais vivante d'ici !

La voix de Kraski n'était plus tout à fait la même. Il venait de comprendre qui était la belle Gilda et ce qu'elle avait décidé de faire. Le tuer. Pour venger son père, ce con de Sol Boleno qui avait refusé de marcher dans leur grosse combine, et qu'ils avaient dû faire taire à jamais. Une idée de Nickie.

« Pas de témoins, pas de problèmes », disait toujours Nick Russo.

— Mes gars vont te tuer, tenta encore Paul Kraski. Lâche ton jouet. On peut causer.

— Ils me tueront peut-être, renvoya Gilda de sa voix rauque, mais tu ne le verras pas. Tu seras déjà froid.

Les gardes du corps avaient pénétré dans la suite et tambourinaient à présent contre le panneau de communication. Dans un instant, la situation serait intenable. Gilda le savait et connaissait parfaitement tous les risques qu'elle avait pris. Au pire, celui de mourir, au mieux, celui de connaître les cellules brésiliennes. Mais depuis la mort de son père, elle n'avait plus jamais eu le choix. Là décision de tuer ses meurtriers s'était imposée à elle une fois pour toutes. Une idée qu'elle n'aurait jamais eue si Sol Boleno avait été tué par des narcos. C'était le jeu, c'était la loi de la guerre qu'il avait librement... qu'elle avait elle aussi librement acceptée en entrant à la DEA. Mais se faire assassiner par ses propres collègues... Ces ordures ne méritaient que la mort. Ça, c'était le vrai tarif.

Celui de la trahison. Un prix qu'elle allait enfin leur faire payer.

— Écoute, poulette, tenta encore Kraski en essayant de pavoiser. Pour ton vieux, c'est pas moi. C'est Russo. C'est lui qui m'a ordonné de le flinguer. Il était devenu dangereux pour nous. On pouvait pas se permettre de le laisser nous emmerder. On lui avait proposé un tas de fric. Ça lui aurait permis de te faire un avenir doré. Au lieu de ça...

— Au lieu de ça, il a préféré rester fidèle à sa mission, coupa Gilda sur le même ton calme. Tu vois, il était plus fort que vous deux. Plus fort que moi aussi. Parce que moi, je vais y faillir, à ma mission. Je vais faire ce qu'un flic ne doit *absolument* jamais faire. Je vais me substituer à la justice.

— Merde, Gilda ! Je...

— Tais-toi ! Écoute plutôt. Ils arrivent.

Des coups résonnaient à présent contre la porte de la chambre, secouant la masse de Kraski. L'hallali était pour bientôt.

— Écoute ta mort approcher, souffla doucement Gilda Boleno en enfonçant un peu plus le canon du petit S & w dans le bas-ventre de Kraski. Écoute-la arriver !

Comme pour lui donner raison, il y eut encore des craquements, suivis de bruits confus, ponctués eux-mêmes par d'étranges sons creux.

Puis d'un coup, la porte de communication céda, explosant littéralement, comme sous la charge d'un éléphant. Kraski fut propulsé en avant et l'index de Gilda se crispa sur la détente du *Centennial*.

CHAPITRE XX

— Non !

La grande silhouette s'était encadrée dans l'ouverture, projetant devant elle une chose pantelante et ensanglantée qui vint s'écrouler aux pieds de Gilda. En un dixième de seconde, elle avait reconnu Mack Bolan et identifié un des gorilles de Kraski. Ou plutôt, son cadavre. Tête éclatée sur tout un côté, cervelle dégoulinante. Écoeurant. Beretta 92 F à réducteur de son en main, l'Exécuteur avait littéralement bondi à la suite du cadavre pour catapulte Gilda en arrière. Mais cette dernière avait des réflexes étonnants. Pivotant sur un pied, elle était parvenue à rétablir son équilibre et à échapper à la poigne de l'Exécuteur. Simultanément, son index avait enfoncé la détente du *Centennial* et l'explosion de la 38 Spécial parut suspendre le temps. Paul Kraski sursauta comme sous le coup d'une morsure de serpent, recula de deux pas en portant les mains à son flanc. Du sang se mit à en couler aussitôt et sa face ravagée se crispa sous le coup de la douleur.

— Non ! gronda encore l'Exécuteur.

Cette fois, il avait réussi à saisir le poignet de Gilda Boleno et il le tordit en tirant vers lui, dans la plus pure tradition du jiu-jitsu. Gilda grogna de douleur, tenta de lui expédier un coup de pied dans le tibia, finit par lâcher le petit S & W qui alla glisser contre un pied du lit.

— Sale con ! feula-t-elle.

Puis elle plongea au sol, essayant de rattraper son arme. Mais l'Exécuteur avait prévu son geste et il lui attrapa les cheveux à pleine main, la tirant en arrière en grondant :

— J'ai dit non !

À cet instant, croyant pouvoir saisir sa chance, Paul Kraski profita de la situation. À sa façon. Projetant toute sa masse musculeuse en avant et oubliant sa souffrance, il fonça sur Bolan. Le percutant avec une violence inouïe, il le repoussa contre le mur, lui envoyant dans la foulée un formidable coup de boule. Heureusement, les fulgurants réflexes de l'Exécuteur avaient déjà opéré. D'une esquive de côté, il avait évité le front adverse et, d'un terrible revers de son bras armé, il balaya la tempe du géant d'un coup de crosse de Beretta. Kraski encaissa le choc avec un grognement de bête. Son crâne sonna contre le montant du lit et Bolan crut qu'il l'avait terrassé. Mais c'était

compter sans la force prodigieuse du colosse. Fou de douleur et ignorant le sang qui coulait maintenant de sa tempe, ce dernier reprit son équilibre, envoyant son poing droit vers la face de l'Exécuteur. Celui-ci sentit le vent du coup lui effleurer le maxillaire, encaissa un doublé explosif au plexus. Heureusement, il avait lui-même esquivé à l'ultime seconde et le poing monstrueux glissa sur son buste effacé. Pendant ce temps, Gilda qui avait réussi à se dégager avait de nouveau plongé au pied du lit et l'Exécuteur la vit sur le point de ramasser le *Centennial*. Et cette fois, la colère le prit.

Avec un « han » de bûcheron, il envoya de nouveau la crosse du Beretta vers la face ravagée de Kraski, lui percutant le nez de plein fouet. Le « bourre-pif » exemplaire. Méthode vieille comme le monde et d'une efficacité qui n'était plus à prouver. Cela fit « crac », Kraski poussa un cri bref et sourd, avant de repartir en arrière pour se recogner le crâne contre le montant du lit. Du sang plein la face et les yeux noyés de lamies. Dans la foulée, l'Exécuteur avait envoyé son pied droit en avant Tout droit. Dans un shoot tout aussi exemplaire, qui percuta si impeccablement le fondement de Gilda Boleno que cette dernière culbuta cul par-dessus tête, son front cognant douloureusement le pied du lit.

— J'ai dit non ! On a besoin de lui.

Cette fois, la voix de l'Exécuteur avait claqué sèchement. Il était en colère. La jeune femme étouffa un couinement, roula sur le plancher, se rétablit sur les fesses, se frottant le front en feulant, selon son habitude :

— Sale con !

Elle savait qu'ils avaient besoin de Kraski pour la suite du programme. Mais lui mort, il restait Sergio Povia, le pilote qui devait le ramener à la planque de Russo. Ils auraient pu le forcer lui aussi à collaborer et, une partie de sa vengeance assouvie, Gilda se serait déjà sentie mieux. Mais Mack Bolan avait déjà ramassé le *Centennial* et, se désintéressant provisoirement d'elle, il avait enfoncé le réducteur de son du Beretta 92 dans la bouche ouverte de Kraski. Détachant les syllabes, il dit alors :

— Je m'appelle Mack Bolan.

Il lui sembla que le monstre de muscles marquait un raidissement de tout le corps et, retrouvant le ton sépulcral des très mauvais jours, il articula de nouveau, mais cette fois doucement, presque douxereux :

— Tu viens avec moi, je te refile à tes anciens copains de la DEA et tu survis peut-être. Tu refuses, tu es mort.

Si ça n'avait tenu qu'à lui, l'Exécuteur aurait simplement appliqué sa méthode habituelle. L'interrogatoire et la mort. Mais cette grosse combine merdeuse qui le liait à Nick Russo était vraiment trop sérieuse. Lors de son dernier entretien téléphonique avec Hal

Brognola, il avait promis de respecter leur plan. À cause de cette menace de l'arme atomique brandie par les deux ordures. À cause exceptionnelle, méthode exceptionnelle. Il insista à l'adresse de Kraski :

— Tu acceptes mon *deal*, tu bats des paupières deux fois. Tu refuses, tu fermes les yeux.

Le géant souffrait visiblement beaucoup. D'un bref regard vers son flanc gauche, l'Exécuteur avait compris qu'une 38 lui était entrée dans la bidoche et qu'elle n'était pas ressortie. Restait à savoir si un organe vital était touché ou non. Percevant des éclats de voix dans le couloir, Bolan pressa :

— Vite, Paul. Et n'oublie pas. C'est ta sale peau que tu joues !

Le colosse laissa filtrer un regard chancelant entre ses cils roux, tandis qu'un râle sourdait de sa bouche pleine de sang. Le percuteur du Beretta était armé, l'index de l'Exécuteur était posé sur la détente. Kraski connaissait à la fois trop bien l'usage des armes et la réputation du grand Fumier pour se bercer d'illusions. Il savait effectivement que sa vie se jouait ici, à cette seconde précise. Ou il trahissait, ou il mourait.

Il battit des cils. Deux fois. Exactement comme le lui avait demandé l'Exécuteur. Parce que ce matin, Russo l'avait vraiment traité comme une carpette.

Certains destins se jouaient au détail près.

— O.K., laissa tomber le guerrier solitaire. On y va.

Puis à Gilda qui se redressait avec des éclairs de meurtre dans les yeux, il gronda :

— Tu me refais un coup comme celui-là, je t'envoie à l'hosto.

Au cours de son dernier briefing téléphonique, Brognola avait vivement conseillé à Bolan de refiler la jeune femme à ses copains de la DEA. Trop dangereuse. Mais l'Exécuteur était certain qu'elle refuserait. Elle lui collerait tellement de bâtons dans les roues que sa fin de blitz se transformerait en calvaire. Elle voulait sa vengeance et le guerrier solitaire le comprenait. Il avait connu ça. Alors, autant la garder avec lui. Sous contrôle, bien sûr. Il lui résuma son état d'esprit en deux mots, ordonnant en conclusion :

— Toi, tu te colles à nous deux.

On ne savait jamais, avec les flics. Le coup de l'otage était toujours dissuasif. Gilda acquiesça. Pour elle, tout valait mieux, plutôt que devoir lâcher le morceau maintenant. Elle connaissait le plan de l'Exécuteur, estimait ses chances de réussite à trente pour cent. Elle aviserait en cas d'échec. Pourtant, un détail essentiel lui vrillait l'âme et, le regard toujours allumé par la haine, elle opposa :

— À une condition.

L'Exécuteur faillit l'envoyer sur les roses, mais décidément, la

hargne de cette nana lui plaisait. Il finit par hasarder :

— Dis toujours.

— Si ça marche comme tu as dit, je veux Russo pour moi.

En clair, elle exigeait de tuer l'ex-DEA elle-même. Il s'y était évidemment attendu, mais il fit mine de tiquer.

— Qu'est-ce que j'ai, en échange ?

Toujours son regard d'émeraude dans ses yeux à lui, elle laissa froidement tomber :

— La paix.

Ça ne paraissait pas, mais c'était énorme.

— O.K., fit l'Exécuteur. Appelle ton collègue.

Puis attrapant Kraski par le col, il le mit debout sans ménagement. Le géant serra les dents et, sans une plainte, se laissa pousser devant, tandis que Gilda sortait un petit talkie-walkie de son sac *Tropical Manaus*. Elle établit le contact, lança en anglais :

— *Leader* à Relais, *Leader* à Relais...

Il y eut un silence entrecoupé de crachotis, puis une voix s'éleva de l'appareil :

— Relais à l'écoute.

— Prêts pour décrochage, annonça la jeune femme. *Over*.

— *Ready, Leader. Over*. Les cousins arrivent.

Les « cousins » en question appartenaient au service de la police spéciale activée par les homologues de Hal Brognola. Un *deal* très secret entre le fédéral et les autorités brésiliennes, destiné à régler le « problème » Russo le plus discrètement possible. Seule petite entorse au *gentlemen agreement*, Brognola n'avait pas parlé des SS-25 ICBM russes.

Inutile de déclencher des convoitises.

Gilda accrocha la sangle de l'appareil autour de son cou, s'empara du radio-téléphone cellulaire de Kraski, vint glisser son bras libre sous celui du géant en se collant étroitement à lui, hocha la tête à l'intention de l'Exécuteur pour signifier qu'elle était O.K. Empoignant le MAC 10 d'une main et conservant le réducteur de son du Beretta enfoncé dans le cou de Kraski, Bolan donna le signal du départ en précisant à l'adresse du pourri :

— Tu fais le con, tu es mort.

— Fais pas chier ! articula Kraski en se laissant pousser en avant.

À voir sa mine, il devait atrocement souffrir, mais il tenait bon. Une force de la nature qu'il fallait exploiter au mieux. Attrapant la couverture du lit, Bolan la jeta sur la tête et les épaules du colosse, masquant à la fois ses blessures et les armes qui le menaçaient, tout en lui donnant l'apparence d'un malade. Ensuite, ils passèrent dans la partie salon de la suite, contournèrent le cadavre du premier *pistoleiro* surpris un instant plus tôt par l'Exécuteur, puis dans l'entrée, où la

porte qu'il avait repoussée après avoir suivi l'intrusion des tueurs était toujours fermée. Derrière ce battant, c'était l'inconnu, et tout allait se jouer à partir d'ici. Il suffisait d'un ou deux flingueurs rescapés de l'équipe de Kraski, pour tout remettre en question.

— O.K., fit Bolan, prêt à tout.

Gilda ouvrit la porte et, l'index sur la détente du MAC 10, l'Exécuteur retint son souffle.

Le couloir était vide. Ou presque. Seuls, quelques clients trop curieux avaient ouvert leur porte pour voir ce qui se passait.

— *My God !* s'exclama une grosse Américaine en bigoudis et robe de chambre, en voyant apparaître le trio.

Elle ne pouvait voir les armes de l'Exécuteur. Celui-ci accrocha l'étiquette *do not disturb* au bouton de porte, claqua cette dernière et pressa le mouvement, tandis que des têtes disparaissaient sur leur passage et que les portes se refermaient. Soudain, alors qu'ils arrivaient à l'entrée du lounge ouest s'ouvrant sur l'esplanade du bar de plein air et de ses jets d'eau, deux types en complet-veston débouchèrent devant eux. L'index de l'Exécuteur frémit autour de la détente du MAC 10, se retira aussitôt. Des badges étaient accrochés aux revers des deux hommes et leurs mains étaient vides. Les détectives du palace. L'un d'eux héla Bolan, directement en anglais.

— Un problème, sir ?

— *No problem*, renvoya l'Exécuteur.

Un sourire crispé naquit sur les lèvres du détective qui hésita :

— C'est-à-dire, *sir*, que tous ces... incidents...

Il faisait sans doute allusion aux massacres du parking. Dans dix minutes, les flics seraient là et dès lors, ce serait la course contre la montre. Car quel que soit le « montage diplomatique » opéré par le *Justice Department* US, le secret ne serait pas protégé très longtemps. On était en Amérique du Sud. Or, il fallait éviter à tout prix de mettre la puce à l'oreille de Nick Russo. Le succès de l'opération reposait là-dessus, et même si l'Exécuteur faisait confiance à Brognola pour son sens de la « diplomatie d'exception », le fameux grain de sable était toujours possible en pareille circonstance.

— Pas d'incidents, intervint encore Bolan. On s'occupe de tout.

Il trouvait quand même que l'intervention attendue des « cousins » n'arrivait pas vite. Et comme pour lui donner raison, des bruits de pas précipités résonnèrent dans les profondeurs d'un couloir, et deux autres types survinrent en courant. Mine crispée mais le ton digne et classe qui sied à ce type d'établissement, le plus âgé apostropha les détectives, l'air plein de sous-entendus :

— Tout est en ordre, *senhores*.

Ouf ! Les « cousins » étaient sur le coup.

— Go ! lança l'Exécuteur en poussant de nouveau Kraski.

Il en avait assez de toutes ces finesses. Une seule chose occupait vraiment son esprit : son blitz. Un blitz qui devrait impérativement être bouclé cette nuit, et pour lequel quelques grandes inconnues subsistaient. Il fallait donc faire vite. Très vite. Dehors, le soleil s'était soudain voilé de nuages lourds et menaçants et la chaleur jusqu'alors seulement vive et humide s'était transformée en un véritable bain de vapeur. Loin au sud, des éclairs commençaient à flasher les nuées aubergine de l'horizon, et les flots tranquilles de l'Amazone s'étaient transformés en millions de minuscules vaguelettes nerveuses, de la couleur du plomb fondu. De grands oiseaux blancs zébraient l'espace de leurs courses accidentées, poussant des cris aigus que le vent soudain levé emportait aussitôt. Outre la chaleur, on se serait cru en automne ou en hiver, du côté de Boston, ou de Détroit. En traversant la partie du parking où le massacre avait eu lieu, l'Exécuteur vit de loin une demi-douzaine d'hommes en combinaisons de toile qui s'affairaient autour des deux Land Rover. Les cadavres avaient disparu et le calme régnait. Personne ne sembla faire attention au trio et celui-ci allait arriver à la lisière de la végétation, quand un Range-Rover crème vint soudain s'arrêter devant Bolan. Un immense Noir aux cheveux « afro », en chemisette à fleurs s'en éjecta, pour venir attraper Kraski par un bras en grondant d'une voix sourde :

— Bienvenu à la maison, pourri !

Il semblait positivement ravi. Kraski, beaucoup moins.

— Go ! pressa encore l'Exécuteur en l'aidant à enfourner le géant à l'arrière du Range.

Le grand Noir sauta de nouveau à son volant, pendant que Gilda et Bolan s'installaient de part et d'autre de Kraski. Le Range démarra en trombe, faisant glisser sur le plancher une flûte de pan en bambou, décorée de plumes indiennes.

— Je te présente Alberto Gomez, fit Gilda, très mondaine.

— *Bom dia*, salua sobrement Bolan.

— *Bom dia, senhor*, renvoya la taupe de la DEA de Manaus. Ils nous attendent.

Puis à l'adresse de Gilda :

— Ton sac est derrière la banquette.

Ce fut tout. Gomez ne devait même pas savoir qu'il était le Dakota auquel il avait fait parvenir la caisse d'armes. Un instant plus tard, le Range franchissait le dos d'âne de l'entrée du parc du *Tropical* et s'élançait sur la route qui longeait l'Amazone. Du poste de gardiennage, on ne les avait même pas regardés passer, et pas la moindre voiture de la *policia* en vue. Les « cousins » semblaient respecter le *deal*. En principe, même si Russo contactait l'hôtel maintenant, on lui dirait seulement *qu'el senhor* Balsamo était absent.

— C'est parti ! lâcha le grand Noir entre ses dents.

Tandis que Gilda ouvrait le sac indiqué pour récupérer ses vêtements, l'Exécuteur consulta sa montre. Il était maintenant presque midi et il y avait une heure de route jusqu'au point de contact.

Le point de départ du blitz final.

CHAPITRE XXI

— J'ai un pok ce soir, Nickie ! Une revanche importante ! Je rentrerai demain. Promis !

— Va te faire foutre ! hurla Russo dans le combiné du radio-téléphone.

Il coupa la communication d'un geste rageur, se rallongea sur le tatami, faisant signe à *Slave Two* de reprendre ses manipulations. Après sa nuit de sniffette ponctuée de massages très spéciaux de la part de ses « esclaves », il se sentait noué de partout et il avait des envies de meurtre. Avec ses pokers à la con, ce ringard de Kraski leur causerait des problèmes un jour. Mieux que personne, Nick Russo savait qu'un flic qui flambe est un flic gangrené, il savait aussi que dans leur cas, le jeu pouvait être hyper-dangereux. Surtout quand on le conjugait avec l'alcool. En fait, Paul Kraski commençait à représenter un risque. Un problème qu'il faudrait finir par gérer un jour ou l'autre. De la seule manière efficace qu'il connaissait.

Il ne pouvait prendre aucun risque. Que ce soit les Brésiliens ou les Américains, si quelqu'un apprenait ce qui se passait à *Novo Mundo*, ce serait la fin de son empire et sa propre mort assurée. Quand les Colombiens l'avaient vraiment décidé, ils avaient fini par baiser Pablo Escobar. Un minable flingueur devenu le N° 1 de la dope dans le monde... qui avait fini comme un minable *sicario*. Pas de quoi pavoiser. Bien sûr, Nick Russo était plus malin qu'Escobar et surtout, il pouvait maintenant brandir cette épouvantable épée de Damoclès au-dessus de tout le monde. Ses SS-2S ICBM. Une arme de dissuasion qui avait fait ses preuves d'État à État et qui pouvait donc être aussi efficace dans son cas, sinon plus. À condition qu'en cas de problème, personne ne sache où se trouvaient les missiles. Dans le cas contraire, que les Brésiliens soient d'accord ou non, les Américains n'hésiteraient pas à monter l'opération commando adéquate pour les neutraliser. Et tout serait foutu. Des années de travail, d'endoctrinement, de montages commerciaux épiques et de coups tordus fichus à l'eau. Plus les installations de *Novo Mundo*, avec la somptueuse villa de Russo, les baraquements des adeptes, ceux des légionnaires du Salut, les labos situés un peu partout dans la région, les hangars préfabriqués apportés par bateaux, les lanceurs montés sur tracto-chargeurs TEL et les plates-formes mobiles plantées d'arbres et de taillis, destinées à camoufler les

aires d'atterrissage pour hélicos. Des aires électriquement balisées pour les vols de nuit. En tout, même si l'ensemble avait été bâti par les troupes de *Novo Mundo*, adeptes et légionnaires confondus, cela représentait des millions de dollars perdus en cas de destruction. Manque à gagner compris. Un désastre !

Il fallait éviter ça. À tout prix. Et aussi se détendre. Pour y penser sereinement. D'abord, une bonne ligne de pure. Ensuite, un petit massage des *cojones*... et une autre ligne.

Ça irait beaucoup mieux après.

Paul Kraski était en sueur. Quand il mentait à Nickie, il avait l'impression d'être deviné jusqu'au fond de son âme toute noire. Sous les regards glacés des hommes en treillis militaires qui l'entouraient, il coupa le contact du radio-téléphone, les yeux perdus dans le vague, au-delà du mur végétal de la forêt qui les cernait, au-delà de la minuscule plage de sable jaune qui bordait le bras de fleuve, au-delà des deux 4 x 4 de la DEA et de celui du « civil » garés sur la rive, au-delà aussi du gros hélico gris à flotteurs posé sur l'eau à quelques dizaines de mètres. Après le premier stress des événements, celui du *debriefing-fleuve* infligé par le « civil », et maintenant que l'injection massive d'antibiotiques, puis de calmants faisait son effet, son esprit recommençait à fonctionner un peu mieux. Il avait répondu à toutes les questions, il avait tout débballé, il avait même fourni la position exacte de *Novo Mundo* en traçant une croix sur la carte de navigation aérienne qu'on lui avait soumise. Il avait trahi Nickie Russo, il en avait marre de tout. Bien qu'aucun de ses organes vitaux n'ait été touché par la balle de Gilda Boleno, il savait que c'était cuit pour lui et qu'au mieux, il s'en tirerait avec une dizaine d'années de pénitencier. Au pire, les narcos lui feraient couper les couilles dans sa cellule.

— *That's right*, dit enfin le « civil » en hochant la tête. Messieurs, il est à vous.

Personne n'avait prononcé son nom et Kraski se demandait même si les huit hommes présents de la DEA le connaissaient. Il ressemblait à ces types qu'on croise dans les sphères gouvernementales de Washington, et malgré sa voix posée et sa mine de diplomate, c'était celui qui l'impressionnait le plus.

Après le grand Fumier, bien sûr.

Celui-ci était resté dans le Range-Rover, en compagnie de cette salope de Gilda Boleno. Comme si tout ça ne les concernait plus et qu'ils attendaient la permission de foutre le camp. La portière du 4 x 4 claqua et Kraski se retrouva seul avec les trois flics de la DEA qui l'avaient *débriefé*. Par la glace ouverte de la portière, il vit le « civil » remonter la mauvaise piste de terre rouge en direction du Range-Rover, et tandis que les premières gouttes de l'orage maintenant tout

proche commençaient à tambouriner le toit du 4 x 4, il le vit grimper dans le Range-Rover. Quelques heures plus tôt, il aurait payé cher pour entendre ce que ces enfoirés allaient se dire. Maintenant, alors que le tout-terrain démarrait et que la pluie redoublait, il s'en foutait. Il regrettait seulement de ne pas avoir pu baiser cette salope de Gilda Boleno. Juste pour savoir s'il pouvait encore se faire une « femme normale ». Rien de tout le reste n'avait plus d'importance à ses yeux.

Il n'avait plus qu'une envie : crever.

— C'est dingue !

L'exclamation de Gilda Boleno ponctuait parfaitement la fin de l'exposé de Hal Brognola. Un *briefing* qui n'avait duré que quelques minutes, mais dont la teneur laissait pantois. Un mini-État secte, dirigé par un ex-flic de la DEA, avec des plantations de coca et des labos clandestins un peu partout, une armée d'adeptes et une « légion » para-militaire sous influence, et surtout un véritable camp retranché... doté de l'arme nucléaire ! Ici, en pleine Amazonie !

Pour Gilda, on était loin des cokeros de papa.

En rencontrant ce Mack Bolan, elle avait brusquement basculé dans un monde situé aux antipodes du sien, et ce grand mec au visage sévère qui venait de résumer les aveux de Kraski lui fichait les boules. Le type même du haut-fonctionnaire washingtonien. De ceux qui faisaient et défaisaient les sénateurs, voire les présidents. Il en avait le physique, la voix autoritaire et le regard à la fois calme et glacé. Et Mack Bolan parlait avec ce type. D'égal à égal. Bolan le Fumier, que toutes les polices US rêvaient d'agrafer. À n'y rien comprendre. Sans cette haine inextinguible contre Russo qui la galvanisait, Gilda Boleno n'aurait plus eu qu'une envie. Enfin, deux envies, en fait. Celle de prendre ses jambes à son cou pour rentrer au pays... et celle, très bizarre et très déstabilisante, d'entendre le grand Fumier lui murmurer des trucs à l'oreille, de cette voix grave et profonde qui lui faisait un drôle d'effet.

— Vous êtes toujours décidée, *miss Boleno* ?

Brusquement rattrapée par la réalité, Gilda se secoua, regarda le « civil » d'un air égaré. Toujours aussi austère, l'homme au look washingtonien l'observait, l'air de lire au fond de ses pensées. Gilda se troubla, demanda d'une voix légèrement cassée :

— Décidée ?

— À suivre l'opération jusqu'au bout, précisa le « civil », très légèrement impatient.

— Euh... oui, je vous l'ai dit.

Le « civil » hocha sa tête aux cheveux poivre et sel coupés court, insista en désignant l'Exécuteur :

— Cet homme m'a dit que vous savez qui il est.

— C'est exact.

— Je suppose que vous savez donc aussi à quels risques vous vous exposez en l'accompagnant dans cette mission ?

— Je le sais.

Si elle était arrêtée au Brésil en pleine illégalité, c'était la cabane assurée. Le « civil » acquiesça de nouveau, puis tendit la main vers elle, paume ouverte vers le haut.

— Dans ce cas, exigea-t-il, je vais vous demander vos papiers.

— Hein ?

Il eut un léger mouvement d'impatience, répéta :

— Vos papiers. Passeport, permis de conduire, etc. Les autorités américaines ne peuvent prendre le risque de voir un de leurs agents impliqué dans une action illégale, hors du territoire national. Même pas un agent de la DEA.

C'était imparable.

— Tous ces documents vous seront restitués par notre agent officiellement accrédité à Manaus, dit d'un ton rassurant le « civil ». Dès votre retour.

Sous-entendu, si elle revenait. Tournant la tête vers Mack Bolan, il sembla à Gilda surprendre une furtive lueur d'ironie au fond des prunelles d'acier. Finalement, ils rendaient un fier service à la DEA. Ils allaient faire le sale boulot à sa place et bizarrement, ça avait l'air d'amuser ce Bolan. Piquée au vif, elle fouilla son sac, fourra les documents demandés dans la main du « civil » en déclarant un peu platement :

— Voilà !

— *Thanks, miss Bolen*, remercia le Washingtonien, presque mondain. Je désapprouve votre initiative, mais j'admire votre cran.

C'était toujours ça...

Elle vit les deux hommes se serrer vigoureusement la main, puis le « civil » quitta le Range-Rover, désigna le gros hélico gris posé sur le bras de fleuve en déclarant :

— Tout le matériel demandé est à bord. Avec les plans détaillés des missiles et de leurs circuits de mise à feu.

Sous la pluie maintenant battante, Gilda vit le regard de l'homme se lever vers celui de Bolan, tandis qu'un mince sourire étirait fugitivement ses lèvres sévères et qu'il souhaitait brièvement :

— *Good luck.*

Puis elle le vit courir vers le seul 4 x 4 encore stationné au bord du fleuve et s'y engouffrer. Alberto Gomez sauta de ce même 4 x 4 pour revenir vers eux, il y eut un éclair dans le ciel aubergine, le véhicule du « civil » démarra, disparut enfin derrière le rideau de pluie. À cet instant, et tandis que la taupe DEA de Manaus reprenait place à son volant, un grondement s'éleva par-dessus la clameur des éléments

naturels et les pales du gros hélico se mirent à tourner. Gilda le vit s'élever lentement, virer dans leur direction et venir se poser sur la petite plage de sable jaune. Saluant Alberto Gomez d'une tape sur l'épaule, l'Exécuteur attrapa son sac de voyage, sauta à terre en jetant par-dessus son épaule :

— Magne-toi un peu les fesses !

Ça ne pouvait s'adresser qu'à elle.

L'instant d'après, trempée jusqu'au slip et frémissante de rage impuissante, elle était littéralement arrachée du sable de la plage par la poigne de Bolan. Se retrouvant à genoux sur le plancher de l'hélico, elle vit le grand Fumier lui désigner une tête casquée, penchée vers eux dans le cadre d'accès à la cabine de pilotage :

— Je te présente Jack ! cria-t-il dans le hurlement des turbines. Un pote !

Le pilote sourit sous son casque, leva le pouce en signe de bienvenue et d'un coup, Gilda sentit son estomac se ruer dans ses talons.

— Deux MAC 10 avec réducteurs de son et quatre chargeurs de trente pour chacun.

— Noté.

— Deux micro-Uzi également équipés de réducteurs de son et dotés de quatre chargeurs de trente chacun.

— Noté, cocha Gilda Boleno sur sa liste.

— Un M. 16 en appellation M.203, avec lance-grenades de quarante millimètres, plus trente grenades, dont dix brisantes et vingt perforantes.

— Noté.

Continuant l'inventaire du contenu de la première cantine embarquée dans l'hélico par les hommes de la DEA, l'Exécuteur cria encore dans le vacarme des turbines :

— Un AutoMag 44 avec ses munitions.

— Noté.

— Un Beretta 92 F et un 93 R avec leurs munitions de 9 mm Para.

— Noté.

— Un fusil d'assaut de type « sniper » et de marque Heckler and Koch, ses munitions et sa lunette passive à vision nocturne I.L.

— Noté.

— Vingt grenades à fragmentation de type *marine-defence*.

— Noté.

— Deux kilos de matière explosive de type « pâte à tarte ».

— Quoi ?

L'Exécuteur éluda la question d'un geste :

— Genre *plastic*.

— Noté.

- Deux transceivers à ondes courtes multi-fréquences.
- Noté.
- Deux casques-lunettes-jumelles passives à vision de nuit I.L.
- Noté.
- Deux sacs à dos étanches.
- Noté.
- Une trousse d'outillage de précision.
- Noté.
- Et enfin, acheva l'Exécuteur, deux pistolets lance-fusées et six cartouches de détresse *Star-Fire*, de calibre 12.
- Noté, soupira Gilda.

Avec ce vacarme, elle était presque aphone.

Elle tendit la feuille à Bolan qui la consulta, avant de la déchirer en menus morceaux et de balancer ces derniers par le volet de prise d'air du panneau latéral du Sikorsky. À cet instant, les rotors changèrent de régime, et l'appareil perdit subitement de l'altitude. L'instant d'après, alors que le jour voilé de nuages lourds déclinait sérieusement, Jack Grimaldi passait la tête dans le cadre du cockpit pour annoncer :

— *One minute for touch !*

Exactement une minute plus tard, les boudins du Sikorsky touchaient la surface d'un bras d'eau jaunâtre et, presque aussitôt, le grondement des turbines décrût, avant de se taire complètement. Le silence qui suivit fit presque mal aux tympanes de Gilda Boleno. Un silence ponctué de légers clapotis sous la carlingue, qui lui parut insupportable et qu'elle troubla bientôt en questionnant Bolan :

— Et maintenant ?

Il ouvrit le panneau latéral de la cabine, empoigna un micro-Uzi préalablement équipé de deux chargeurs assemblés tête-bêche, s'assit en tailleur devant l'ouverture et, son regard d'acier flottant sur le décor liquide bordé de jungle, il répondit du ton tranquille qui le caractérisait :

— Maintenant, on attend.

Gilda esquaissa un mouvement d'irritation.

— On attend quoi ?

Toujours aussi flegmatique, Bolan renseigne encore.

— Une pigouie.

CHAPITRE XXII

La pirogue balançait mollement sur l'eau. Autour d'elle, depuis plus de quatre heures et à mesure de sa lente progression dans le lacis marécageux, la nuit distillait les bruits inquiétants de la jungle et parfois, il y avait comme une légère houle sous la coque de la fragile embarcation. Des chocs aussi. Presque doux, presque des caresses. Cela avait commencé une heure plus tôt. Quand Matui avait coupé le moteur au bénéfice des pagaies.

Matui qui avait parlé d'alligators. Il était le plus vieux des deux Indiens *Makus* qui leur servaient de guide. Des Indiens « civilisés », issus d'une tribu du Haut Rio Negro, militants du CIMI, détestant les colons d'Amazonie, recrutés par la DEA pour leurs opinions « indianistes », et qui connaissaient bien le village de la petite Pépita, la fillette ayant pris par hasard les photos aériennes de *Novo Mundo*. Une gamine sans l'aventure de laquelle rien ne serait arrivé. Kraski serait toujours tranquille avec ses pokers et ses putes, et le secret d'un criminel mégalo nommé Russo serait toujours un secret. Le hasard comptait décidément beaucoup dans la destinée-des hommes.

À moins que le « hasard » ne soit écrit d'avance.

— Qu'est-ce que c'est ?

Gilda avait parlé très bas. Pourtant, on sentait l'appréhension percer au fond de sa voix. Normal. Matui avait parlé de beaucoup d'alligators et parfois, quand un rayon de lune perçait entre les nuages, on distinguait des taches blêmes et luminescentes à la surface de *l'iguarapé*(5). Toujours par deux.

Les yeux des crocos.

Des sauriens que l'Exécuteur, lui, distinguait parfaitement. Grâce au casque-lunette passive I.L. dont il s'était coiffé depuis un moment. Dans la luminescence verdâtre de l'appareil, il voyait le décor comme dans un film de science-fiction. Vision vaguement inquiétante et surréaliste, qui ne l'impressionnait plus depuis longtemps. Pourtant, des crocos, il y en avait beaucoup. Par dizaines, ils étaient là, la gueule au ras de l'eau, leurs yeux glacés fouillant la nuit dans l'attente d'une proie. En l'occurrence, ces humains qui étaient venus violer leur domaine.

— Qu'est-ce que c'est ? répéta Gilda d'un ton insistant.

— Des crocos.

— Les vaches ! souffla Gilda Boleno.

Elle aussi aurait pu les voir grâce à la lunette passive qui lui était destinée. Mais elle préférerait ne rien voir du tout pour le moment. Dans le clapotis à peine audible des pagaies maniées en douceur, elle préférerait penser. À cette vengeance qu'elle allait enfin pouvoir assouvir si tout se passait bien, à sa vie de flic... et aussi à ce grand type assis devant elle dans la pirogue, et qui l'intriguait. L'Exécuteur. Cette légende vivante de la mort, ce « justicier » qui bravait à la fois les flics et la mafia, et que sa propre mort semblait vouloir insolemment épargner. Un homme aux mains pleines de sang, qu'elle ne parvenait pourtant pas à classer dans la catégorie des criminels. C'était un homme à part. Une espèce d'homme très rare, qui faisait peur et qui fascinait en même temps.

— Matui dire hommes dans forêt ici.

Dans son mélange de portugais et d'espagnol primaire, l'Indien n'avait fait que chuchoter à l'oreille de Bolan, pourtant Gilda Boleno sursauta. Instinctivement, elle avait saisi la crosse du MAC 10 qui lui était échu et son regard aveugle s'était levé pour fouiller la nuit.

— Hommes blancs, ajouta presque aussitôt Matui, encore plus bas. Beaucoup hommes blancs.

Gilda s'étonna :

— Comment ça, hommes blancs !

— Il a reconnu leur odeur, renseigne l'Exécuteur. On approche.

Vêtu de la légendaire combinaison noire, sac à dos entre les pieds, AutoMag 44 dans son holster d'épaule, Beretta 93 R à réducteur de son dans son étui de ceinture, MAC 10 également pourvu d'un bulbe « silencieux » en sautoir, Bull Survival en acier stainless dans sa gaine de mollet et micro-Uzi à réducteur de son en mains, il scrutait la nuit verdâtre, l'esprit entièrement tourné vers son blitz. Durant le voyage en hélico sur plus de trois cents kilomètres, il avait eu tout loisir d'étudier l'un après l'autre le plan de *Novo Mundo* dessiné par Kraski et les schémas techniques des SS-25 apportés par Hal Brognola. Chaque détail et chaque chiffre était à présent gravé, classé dans l'ordinateur de guerre de son cerveau. Il savait qu'au moment opportun, à la seconde précise de son utilité, chaque élément prendrait sa place dans sa mémoire et qu'il agirait en conséquence. Dans ces moments-là, il n'était plus vraiment un homme comme les autres. Une savante et complexe alchimie le transformait, il se transformait, n'était plus alors qu'une machine de guerre.

Pendant qu'il scrutait la nuit, pendant que les pagaies fendaient l'eau comme des souffles, pendant que les crocos regardaient passer les hommes avec des envies de meurtres dans leurs yeux luminescents, la mort attendait patiemment sa prochaine récolte de vies. Elle avait l'éternité pour elle, et elle gagnait toujours.

— Matui dire hommes blancs tout près !

Cette fois, ce fut à peine si Gilda avait perçu le chuchotement de l'Indien. Pourtant, cette voix la fit frémir, tant elle recelait de précautions, de méfiance et de mise en garde à la fois. Elle était la voix de son salut. Car sans leurs deux guides, ni elle ni même le guerrier solitaire n'auraient pu arriver jusqu'ici. Trop de lacs marécageux, trop de détours, de fausses pistes et de culs-de-sac dans cet univers glauque et hostile. Puis elle n'entendit plus rien, car les pagaies s'étaient arrêtées et l'Indien et Bolan s'étaient mis à parler encore plus bas.

— À quelle distance, les hommes blancs ? questionna l'Exécuteur.

— Pas loin, répondit Matui. À deux ou trois flèches.

Dans son langage que Bolan avait déjà compris, une flèche d'arc parcourait environ cinquante mètres. En distance efficace. Donc, la présence humaine qu'il avait détectée ne se situait pas à plus de cent cinquante mètres. Pourtant, il avait beau écarquiller les yeux, l'image scintillante de la lunette passive ne donnait rien. Seulement des masses végétales bordant l'*iguarapé*, et des dizaines de crocos à l'affût. Mais alors qu'il allait demander plus de précisions au *Maku*, le reflet frappa sa vision de plein fouet. Une infime ligne plus claire, qui venait de bouger dans les feuilles d'une rive du bras d'eau. D'une pression sur le bras de Matui, il lui demanda d'avancer encore un peu et les pagaies reprirent leur ballet dans un silence presque parfait. Autour, la faune nocturne de la *selva* faisait bien plus de bruit. Regard fixe derrière la lunette passive, l'Exécuteur scrutait toujours la nuit verdâtre. D'abord, il se dit qu'il avait dû être le jouet d'une illusion d'optique, puis subitement, il y eut une déchirure dans le rideau sylvestre et il les vit.

Ils étaient trois. Deux dans un canot pneumatique à moteur, un assis sur le ponton de rondins auquel l'embarcation était attachée. Trois hommes en tenues para-militaires, avec casquettes de toile et P-M en mains. Deux mini-Uzi et une Kalachnikov AK 74 sans crosse et à poignée pistolet. Et sur leurs poitrines, pendant au bout de leurs sangles, trois paires de lunettes entourées de cuir ou de toile, qui ressemblaient furieusement à celle de l'Exécuteur.

Des engins de vision de nuit.

Heureusement, dans l'armée secrète de Russo comme dans toutes les armées du monde, la routine finissait par émousser la prudence. Dans ce milieu inaccessible, ces trois-là se croyaient tranquilles. Se penchant à l'oreille de l'Indien, l'Exécuteur questionna dans un souffle :

— Le camp des hommes blancs est loin d'ici, selon toi ?

Matui réfléchit un instant, avant de répondre :

— Pas loin dans l'espace. Mais *selva* épaisse. Temps plus long.

L'Exécuteur hocha la tête dans l'obscurité. Matui lui rappelait un autre Indien. Plus vieux. Sans doute plus sage encore, un Indien qui avait marqué à la fois son âme d'homme et de guerrier. Un Indien qui, comme lui, comme Gilda aussi, avait l'esprit de revanche. Muizak. Le vieux Jivaro qui chantait sur sa montagne dans la forêt amazonienne près de Tingo Maria au Pérou(6). Un vieil Indien qui était resté gravé dans le cœur du guerrier solitaire et qui avait connu Jil, la maman des Petits Emmerdeurs.

Une plaie dans l'âme de Mack Bolan, une blessure vive et douloureuse, dont il avait tout de suite su qu'elle ne cicatriserait jamais. Mais cette nuit, il fallait oublier. Juste le temps de l'action. Le temps d'un blitz, qui promettait d'être très spécial.

Un blitz contre l'atome.

— On y va.

Gilda avait reçu l'ordre dans le creux de l'oreille, comme une sorte de présent tout à la fois capiteux et redoutable. L'heure de sa vengeance avait sonné, restait à savoir si elle pourrait l'accomplir. En revanche, elle connaissait son rôle à la perfection. Une tâche de logistique et de couverture absolument essentielle, compte-tenu des circonstances exceptionnelles. Vêtue comme Bolan d'une combinaison de toile sombre fournie par la taupe DEA de Manaus, le Beretta 92 F à réducteur de son à la hanche, micro-Uzi en sautoir et MAC 10 en main, elle était aussi invisible que l'Exécuteur dans cette nuit quasiment sans lune et en matière d'armement, elle en connaissait presque autant que lui.

— *Ready*, souffla-t-elle.

D'un geste volontaire, elle avait coiffé la large sangle du « casque » portant la lunette passive et, après un bref instant d'adaptation, elle eut une image parfaite de ce qui l'entourait. Elle vit la face granitique de Bolan qui l'observait, puis son bras tendu qui désignait trois hommes ! Les découvrir ainsi lui provoqua un petit pincement à l'épigastre, puis le métier revenant au galop, elle souffla :

— Vu.

L'Exécuteur tapota l'épaule de Matui. Trois fois, bien détachées. Le signal de la séparation. Les Indiens ne devaient en aucun cas être mêlés à cette histoire. Aussitôt, les pagaies se remirent doucement en action et un instant plus tard, la pirogue touchait sans bruit la rive herbeuse. Chacun son sac à dos assuré aux épaules, Gilda et Bolan se hissèrent sur la berge puis, d'un claquement de langue, Matui signifia son départ. Ils ne s'étaient connus que quelques heures et ne se reverraient sans doute jamais. L'éternelle histoire de la croisée des destins. Se tournant vers Gilda, l'Exécuteur lui notifia d'un signe convenu d'avance qu'ils correspondraient dorénavant le plus souvent possible de cette façon et, levant le pouce de sa main libre, il donna le

signal du départ de l'action. Gilda Boleno acquiesça d'un mouvement de tête, équilibra le M.203 et le H.K à lunette à son épaule, assura le MAC 10 à réducteur de son dans ses mains et derrière la jumelle passive, ses prunelles d'émeraude s'allumèrent de lueurs froides.

Elle était prête.

De son côté, l'Exécuteur consulta sa montre. Il était un peu plus d'une heure du matin. Le *timing* était respecté. Selon les aveux de Kraski, la relève de la garde aux hangars des SS-25 avait lieu toutes les nuits à trois heures précises. Pour une parfaite efficacité, il avait été calculé que la première intervention du guerrier solitaire à *Novo Mundo* devrait se situer une bonne heure au moins avant le changement de garde. Question de sécurité. La neutralisation des circuits de mise à feu des ICBM était chose délicate, il fallait compter avec les impondérables.

Mario n'était pas tranquille.

C'était la première fois que cela lui arrivait depuis son arrivée à *Novo Mundo*. Un sentiment étrange le perturbait, mélange de nervosité et d'angoisse. Pourtant, dès les premiers meetings de leur guide Tanatos, toutes ses vieilles peurs de shooté chronique s'étaient envolées. Il avait découvert la paix, le dévouement à une cause, la totale prise en charge de ce qui lui avait le plus pesé dans ses trente premières années d'existence, sa propre personne. Maintenant, il était bien. Et même après la disparition du guide Tanatos, il n'y avait pas eu de problème. Ni pour lui ni pour ses semblables. Le Maître *Espirito* avait tout naturellement repris l'Enseignement, et Mario s'était senti encore mieux.

Sauf cette nuit.

Une impression vraiment bizarre. Comme une peur purement animale qui se serait soudain lovée en lui et qui lui grignoterait les entrailles. Mais bien sûr, il ne pouvait pas parler de ça aux deux autres brutes. Deux primates que le Maître *Espirito* semblait accepter comme ils étaient. Qui encourageait même parfois leur violence naturelle par des exercices physico-spirituels très poussés, où les coups et le viol des Sœurs punies pour leurs fautes étaient monnaie courante.

Mais Mario n'était pas à l'aise. Il avait fait quelques pas sur la berge, se disant qu'il avait très envie de fumer. Mais la cigarette était strictement interdite durant les tours de garde et ce manque ajoutait encore au malaise de Mario. Puis il perçut des sons bizarres. Comme si quelqu'un avait toussé du côté du ponton. Une toux creuse, un brin caverneuse. Intrigué, il revint sur ses pas, assurant sur son front la lunette passive qu'on le forçait à porter quand il était ici. Balayant la nuit de sa lunette, il remonta en direction de l'embarcadère, y arriva en deux minutes, se dit qu'il était idiot. Le canot était toujours là, avec

ses deux Frères à bord. Dont un qui semblait se regarder les pieds et l'autre qui paraissait dormir, un bras traînant dans l'eau. Avec tous ces crocos ! Il fallait être complètement...

Mario n'eut pas le temps de penser davantage. Un étau d'acier s'était abattu sur lui et serrait maintenant son cou à l'écraser. Avant qu'il ne comprenne quoi que ce soit, une voix sinistre souffla à son oreille :

— *Donde esta Novo Mundo ?*

En espagnol. Complètement tétanisé et l'esprit liquéfié, Mario gémit ;

— La... piste !

Il avait tendu un bras devant lui, perpendiculairement à l'*iguarapé*. Simultanément, son autre main était partie empoigner le manche du poignard qu'il portait dans sa botte. Mario était très fort, à l'arme blanche. Il allait...

— *Obrigado*, remercia la voix sinistre.

En brésilien, cette fois. Mais Mario n'eut pas le temps de trouver ça drôle. Ni de finir d'arracher le poignard de sa botte. L'étau se resserra brutalement, il y eut un grand craquement dans sa nuque et il eut très mal à la tête. Très peu de temps.

— Huff !

Le para-militaire de ronde sur lequel l'Exécuteur venait de bondir n'avait pas eu le temps non plus de bien comprendre. Nuque brisée à son tour, il mourut instantanément. Comme l'avait fait Mario un moment plus tôt, comme l'avaient également fait les deux autres gardes de ronde disposés au long de la piste à peine défrichée que Bolan avait suivie. Celui-ci était le dernier. Pendant un long moment, le guerrier solitaire avait observé les lieux et reconnu chaque pouce de terrain. Grâce à sa jumelle passive, il lui avait été facile de localiser les trois patrouilleurs. De ce côté, le travail était fini.

Comme pour les précédents, l'Exécuteur tira le cadavre sous le couvert végétal, se redressa, resta immobile une demi-minute, histoire de bien s'imprégner des sons de la forêt. Rien que des sons « naturels ». Pas de parasites humains. Alors, il se remit en marche, déboucha dans une zone légèrement moins boisée, observa le décor dans sa lunette IX., contint un petit soupir de soulagement.

Il était arrivé.

Ça ne faisait pas l'ombre d'un doute, il était bel et bien à *Novo Mundo*. Se sachant observé de Gilda, il leva la main, paume tournée vers lui. Dix secondes plus tard, la jeune femme surgissait silencieusement. Elle s'immobilisa, avant de marquer un léger sursaut.

— *Shit !*

L'exclamation avait fusé des lèvres de Gilda malgré elle. L'Exécuteur lui envoya un coup de coude dans le côté, mais son exclamation était

justifiée.

C'était dément ! Des plates-formes tractées. Des dizaines de véhicules à plateaux, sur lesquels on avait posé des bacs pleins de végétation. Sur certaines plates-formes, il y avait même des arbres. Tout petits en comparaison des géants de la forêt amazonienne, mais vus d'avion, tout avait sans doute l'air au même niveau. Et on avait beau être prévenu, on avait beau avoir quasiment le nez dessus, outre les plates-formes mobiles, qui elles ne se voyaient pas du ciel, tout le reste faisait illusion. Y compris sûrement sur photo-satellite. Et noyés dans cette « végétation », les bâtiments.

Des baraquements préfabriqués. Avec murs en fibrociment peint façon camouflage et toitures en modules de tôle boulonnée également peinte dans le même esprit. D'étroites fenêtres dotées de moustiquaires perçaient leurs façades et les portes étaient constituées de panneaux de bois peint. Il y avait six bâtiments de taille moyenne et plus loin, au centre d'une zone particulièrement « plantée », trois longues bâtisses, elles aussi décorées de leurs peintures camouflées. Selon le plan de Kraski, les six bâtiments abritaient les Sœurs et les Frères de la secte, les trois longues bâtisses, les légionnaires du salut. Tout au fond, située à l'écart et sur une levée de terrain couvert de pelouse, une grande villa basse, apparemment en dur, dotée d'immenses baies vitrées et conçue sur le principe du « suivi » de relief. Avec différences de niveaux suivant le terrain et toitures imbriquées en composés végétaux. Juste devant, au bas de la pelouse et faisant le pendant d'une large pièce d'eau agrémentée de nénuphars géants, une aire d'atterrissage pour hélico, avec cercle et croix centrale peints en clair et plots de balises lumineuses plantés dans le sol. » Éteints pour le moment.

Un univers complètement fou.

Le tout, étalé sur environ deux hectares. Un prodige de trompe-l'œil. Un superbe bluff.

Et puis, il y avait le grand hangar.

Érigé face à la villa, à cent mètres environ de l'aire d'atterrissage. Avec son toit terrasse tel que décrit par Kraski, c'est-à-dire construit en forme de voile rectangulaire aux extrémités rejoignant le sol, planté de végétation. Avec ses trois portes métalliques de type garage également en peintures camouflées. Fermées, surveillées par deux gardes en armes de type para-militaire, qui en faisaient le tour à intervalles réguliers et en sens contraire. De sorte qu'ils se croisaient une fois à l'arrière du bâtiment, et une fois devant les portes. Selon les confidences de Kraski, les trois portes n'avaient qu'un aspect pratique. Il n'y avait pas de cloisons à l'intérieur du hangar, et on passait d'un tracto-chargeur TEL à l'autre sans difficultés. Il suffisait donc d'y pénétrer, et pour ça, une seule méthode. L'Exécuteur tourna la tête

vers Gilda, leva le pouce. La jeune femme leva le pouce à son tour, décrocha le Heckler and Koch *sniper* à lunette I.L. de son épaule et disparut aussitôt dans la végétation.

À partir de maintenant, il était couvert.

Alors, parfaitement invisible dans la nuit, il s'élança de son pas souple, son petit arsenal sagement remisé sur lui, le Bull Survival bien calé dans sa main droite, silencieux comme une ombre, tendu vers un seul but : neutraliser les ICBM. Suivant un parcours en dent de scie qui le conservait le plus souvent à couvert, il franchit l'espace qui le séparait du hangar en moins de deux minutes. Là, à dix mètres seulement de la pointe sud du toit-terrasse en pente, il s'accroupit, laissant les deux sentinelles accomplir un tour complet de garde. Enfin, les ayant vus se croiser en échangeant quelques mots, il en laissa un contourner l'angle opposé du grand bâtiment, avant de plonger à l'attaque.

Une attaque fulgurante, qui prit le garde complètement par surprise. Ce dernier n'eut que le temps d'ouvrir la bouche, avant que la lame du Survival ne vienne lui trancher la gorge d'une oreille à l'autre. Il émit un gargouillis sinistre, fut secoué par un sursaut violent, parut sur le point de hurler, mais seul un deuxième gargouillis fusa de sa gorge béante et il plia brusquement les jambes. L'Exécuteur accompagna sa chute jusqu'au sol, adoucit son agonie d'un vif coup de manche de poignard dans la nuque, l'abandonna aux dernières convulsions, se coula jusqu'à l'angle arrière du hangar, attendit de « sentir » sa proie à portée de mains, lui sauta à la gorge à l'instant précis où elle passait le coin de mur. Saisi, le flingueur marqua un mouvement de recul. Bolan qui avait anticipé sa réaction l'encouragea au lieu de l'en empêcher. D'un coup de manche de Survival en plein front. Le paramilitaire poussa un grognement sourd et l'arrière de son crâne percuta l'arête de la construction. Cela fit un bruit sinistre, suivi d'un craquement mouillé. Du sang inonda le mur, éclaboussant Bolan. Mais le type avait de l'énergie. Dans un ultime réflexe de défense, il ouvrit tout grand la bouche pour hurler. Vif comme le crotale, l'Exécuteur avait projeté son poing en avant. Celui qui serrait le poignard. La lame pénétra dans la bouche du *soldado*, perfora le palais, alla achever sa course contre l'arrière du crâne déjà éclaté. Cervelet dévasté, le flingueur était mort avant d'avoir touché le sol.

Selon Kraski, les clés du hangar étaient toujours confiées à un des deux gardes. Question de sécurité en cas d'incendie. Incrédule, l'Exécuteur attendait de voir. Il fouilla le dernier garde, ne trouva rien, alla se pencher sur le premier, mit la main sur un trousseau de trois clés à pompe qu'il essaya aussitôt dans la première serrure. La deuxième clé fut la bonne, et le battant commença à basculer vers le haut. Sans le moindre grincement.

Trois missiles atomiques, protégés par une simple clé !

Trois missiles de presque vingt mètres de long et pesant chacun trente-sept tonnes. Impressionnants. Montés sur leurs engins tracto-lanceurs, dont Bolan distinguait les formes de cigares sous les bâches soigneusement tendues. De la mort à grande échelle, la dinguerie à l'état pur. L'Amazonie était décidément un monde à part et Nick Russo ne devait pas très bien aller dans sa tête. En attendant, l'Exécuteur était là pour une raison précise et, d'un mouvement de bras convenu avec Gilda, il donna le signal de l'action suivante. Durant le vol en hélico, il avait appris à la jeune femme le maniement de la pâte à tarte d'Herman Gadgets Schwarz, elle savait ce qu'elle avait à faire et il savait où la retrouver après l'action. Maintenant, il allait se colleter avec les circuits russes de mise à feu. Pénétrant dans le hangar, il y tira les deux cadavres, rabaisa la porte basculante. Grâce à la jumelle passive, il y voyait parfaitement. Presque trop, à cause des veilleuses fixées aux poteaux de béton du local. Il fouilla son sac à dos, en retira la trousse à outils, un talkie-walkie et une mini Maglite qu'il conserva éteinte. Ouvrant le circuit de l'émetteur, il appela doucement :

— *Leader à couverture, leader à couverture...*

— *Couverture à l'écoute*, souffla aussitôt le timbre contenu de Gilda.

Ce fut tout. La consigne était que le circuit reste ouvert, afin qu'elle puisse alerter Bolan en cas de problème. Ce dernier consulta sa montre, il était deux heures du matin. Si les plans fournis par Brognola étaient exacts, il aurait largement le temps de déconnecter les trois systèmes de mise à feu avant l'arrivée de la relève. Il déplia les plans de Brognola, passa en revue ce qu'il avait déjà étudié durant le vol du Sikorsky, grimpa sur la première plate-forme TEL, fit sauter les tendeurs de la bâche, dut tirer dessus comme un fou pour la faire glisser, découvrant enfin son premier SS-25.

De couleur vert-de-gris. Sans la moindre inscription.

L'Exécuteur n'était pas un expert, il ne pouvait donc déterminer la nature de la charge embarquée. Mais qu'elle soit d'une seule ogive de cinq cent cinquante kilotonnes ou de quatre ogives mirvées de cent cinquante kilotonnes chacune ne changeait guère le problème. Les SS-25 soviétiques constituaient une force de frappe considérable, et songer que les mafias pouvaient maintenant s'offrir ce type de jouet avait de quoi faire frémir. Russo était fou, le monde était devenu fou aussi. Galvanisé par une rage glacée, l'Exécuteur avait déjà localisé la trappe d'accès aux circuits. Exactement à l'emplacement indiqué sur le plan. Comme il s'y était attendu, les joints et les têtes de vis avaient été scellés au vernis-pâte et il dut tout décaper au burin avant de pouvoir enfin débloquent la trappe. Quand il la souleva et que le rayon de la Maglite découvrit son contenu, il lâcha un petit soupir de soulagement.

Les plans étaient exacts. Le reste fut presque un jeu d'enfant. Rien que des fils à débrancher, des transistors à ôter, des circuits imprimés à dévisser. Le tout à enfouir dans le sac à dos comme de vulgaires pièces de Meccano. L'arme de l'apocalypse réduite à sa plus simple expression. Poussé par l'importance de sa tâche, l'Exécuteur travaillait vite, et lorsque le volet de la troisième trappe découvrit le dernier circuit, il se dit qu'il avait gagné la partie. Il était deux heures quarante-trois. Une minute plus tard, ce fut l'enfer.

CHAPITRE XXIII

Nick Russo s'était réveillé en sursaut. Affalé, complètement nu sur ses tatamis, et la tête remplie de carillons infernaux, il avait ouvert des yeux chassieux, cherchant à comprendre ce qui arrivait. Entortillées à ses pieds dans les voiles diaphanes de leurs tuniques froissées, *Slave One* et *Slave Two* ne valaient guère mieux. Les traits bouffis par l'abus de dope, elles regardaient le maître *Espirito* avec des airs de chiennes battues. D'abord, Nick Russo crut qu'il avait cauchemardé, puis les échos des rafales lui parvinrent et il réalisa que les emmerdes débarquaient.

Une mutinerie. Ces enfoirés de Frères et Sœurs se révoltaient. C'était déjà arrivé. Une fois, tout au début de *Novo Mundo*. Revendications liées à la culture de la coca. Il y avait eu trois ou quatre morts, puis tout était rentré dans l'ordre, à la suite d'un sermon de Tanatos.

— Maître *Espirito* ! s'exclama *Slave One*, l'air apeuré. Que se passe-t-il ?

Autrefois, Tanatos avait appris le langage châtié, non seulement aux *Slaves*, mais également à tous les membres de la secte, et cela avait bien plu à Russo. Ça faisait sérieux et il aimait qu'on s'adresse à lui de cette manière. Mais cette nuit, la syntaxe et toutes ces choses le laissaient froid. Il y avait une emmerde. Une sacrée saloperie d'emmerde même, car les rafales reprenaient de plus belle. À croire que les légionnaires du Salut se bagarraient entre eux ! Et ce con de Kraski qui n'était pas là ! La tête encore pleine du brouillard de ses quatre ou cinq lignes de la soirée, l'ex-flic de la DEA se redressa sur les tatamis en hurlant :

— Mon bénard, connasses !

Ce qui ne ressemblait guère au langage requis à *Novo Mundo*, mais *Slave Two* trouva immédiatement le pantalon de treillis militaire qu'il portait en permanence. Russo sauta dedans, attrapa le Beretta 92 FS à crosse en ivoire enfoui sous son coussin de tête, sauta ensuite sur le M.P. 5K Heckler and Koch 9 mm Para au double chargeur scotché de trente cartouches, qu'il conservait toujours à portée de main. Puis ramassant trois doubles chargeurs supplémentaires au passage, il s'éjecta hors de l'immense chambre-salon en hurlant de nouveau à la cantonade :

— Costa ! Bori !

Dans ses yeux mauvais, des éclairs fous s'étaient allumés.

— *Couverture* appelle *Leader* ! *Couverture* appelle *Leader* !

Dehors, ça claquait de partout et dans le transceiver, la voix de Gilda Boleno grimpait vers les aigus. L'Exécuteur ignorait ce qui s'était passé, mais une chose était sûre, c'était la catastrophe.

— *Leader* à l'écoute ! répondit-il, le geste en suspens.

— On a un problème, *Leader*, avoua Gilda. J'ai été repérée. Ces Cons me cherchent en canardant partout !

L'Exécuteur fit la grimace, contempla le compartiment des circuits de mise à feu du troisième missile.

— *Shit* ! gronda-t-il.

D'un coup de tournevis, il arracha la plaquette des circuits imprimés, déchiqueta les fils, écrasa les transistors. Plus le temps de finasser. De toute façon, si le blitz allait quand même à son terme, personne ne pourrait plus déclencher la mise à feu des trois ICBM.

Après lui, les commandos spéciaux de Hal Brognola, actuellement en *stand-by* quelque part dans la région, débarqueraient sur le site et les ICBM seraient démontés. Clandestinement, bien sûr. Et embarqués dans le plus grand secret, direction les States. L'Exécuteur ignorait comment, il ignorait aussi qui s'occuperait des adeptes de *Novo Mundo*. Ce n'était pas son affaire et ce blitz à caractère exceptionnel serait sans doute le seul du genre dans toute sa croisade contre *l'Organized Crime*. Il ne saurait sans doute jamais comment se serait soldée l'affaire et c'était bien ainsi. Lui, il devait seulement mener son blitz jusqu'à son terme, nettoyer le terrain, vider les éventuelles poches de résistance. En un mot, écarter tout danger pour la suite du programme.

Mener le blitz à son terme ! C'était loin d'être fait.

— *Couverture* ! lança l'Exécuteur dans le transceiver. Repliez-vous !

— Je suis repliée, *Leader*. En secteur trois.

Le secteur trois désignait la zone la plus éloignée du cœur de *Novo Mundo*. En principe, Gilda était en sécurité, mais pour combien de temps ?

— Vous avez pu opérer, *Couverture* ?

— Affirmatif, *Leader*. Tout est O.K.

C'était déjà ça.

— O.K. Attention, *Couverture*. Je fais une sortie.

— Je couvre, *Leader*.

Le ton de la jeune femme s'était raffermi. Apparemment, elle gérait la situation au mieux. L'Exécuteur avait sauté de sa plate-forme et, son sac à dos de nouveau accroché aux épaules, talkie-walkie suspendu autour du cou, Beretta 93 R dans la main gauche, sélecteur sur rafale et le micro-Uzi dans la droite, il bondit jusqu'au panneau basculant

par lequel il était entré. Avant de l'ouvrir, il lança dans le talkie-walkie :

— Donnez-moi le climat, *Couverture*.

— Parasites en nombre dans le secteur des habitations. Tous armés de P-M. Rien encore du côté villa.

— Et les adeptes ?

— Juste montré le bout du nez. Rentrés dans leurs baraques.

Ça limiterait les bavures.

— Bien compris, *Couverture*. À moi de jouer.

L'Exécuteur fit basculer le panneau d'un coup, se retrouva dehors, aussitôt accueilli par des rafales nourries. Mais dans la nuit seulement éclairée par les lumières des bâtiments, les *soldados* n'y voyaient pas grand-chose. Il fallait en profiter. La jumelle passive sur le front, le guerrier solitaire avait un avantage, il l'exploita d'entrée de jeu, ouvrant le feu au micro-Uzi sur une première grappe de paramilitaires. Rafalés comme à la foire, les guignols se mirent à tomber dans tous les sens, tandis qu'une deuxième vague de leurs semblables jaillissait du bâtiment le plus éloigné. L'Exécuteur avait déjà permuté son bloc-chargeur et de nouveau, son index avait enfoncé la détente, couchant une ligne de *soldados*. Mais à cet instant, une sirène se mit à mugir au-dessus du camp et des projecteurs s'allumèrent un peu partout, crevant la nuit de leurs faisceaux blêmes. Subitement aveuglé à cause de la jumelle I.L., l'Exécuteur ne dut son salut qu'au réflexe fulgurant de se jeter à terre. Et pendant que les tirs ennemis passaient au-dessus de sa tête, il vit enfin ce qu'il attendait depuis le début de l'opération.

L'apparition de Russo.

Entouré par deux costauds en T-shirt, tous trois brandissant des P-M, genre M.P 5K. Comme pris de folie, le trio avait jailli de la grande villa, brailant des ordres que l'Exécuteur ne comprenait pas. Il était trop loin et les rafales ennemies continuaient à pleuvoir autour de lui. Roulant sur le côté, il se mit à l'abri d'une roue de plate-forme « forestière », envoya une giclée de 9 mm Para à l'instinct, faucha deux types en treillis qui fonçaient dans sa direction en tiraillant partout. Tout près de sa tête, Bolan entendit un bruit étrange, suivi d'un souffle chuintant. La roue qui le protégeait avait écopé. Animé par une sainte colère, il arracha deux grenades quadrillées *defence* de sa ceinture, dégoupilla la première qu'il lança juste au milieu du groupe de *soldados*, puis la deuxième, qu'il envoya à la rencontre d'une vague de tueurs accourant de plus loin. Les deux engins de mort explosèrent presque en même temps, criblant les pantins en treillis, faisant gicler le sang et semant la mort. Des hurlements s'élevèrent, des cris de douleur, des appels angoissés. Mais maintenant, l'Exécuteur était dans l'action. Plus rien ne l'arrêterait.

Un genou à terre, il reprit son arrosage à l'Uzi, coucha encore une demi-douzaine de guignols fous de rage, faisant sauter la tête d'un « chef » qui exhortait ses troupes en vociférant. Au Beretta 93 R. Rafale de trois coups. Ravageuse. Là-bas, à la sortie du deuxième baraquement « militaire », un groupe de *soldados* venait de marquer un arrêt. Il hésitait L'Exécuteur décida de presser le mouvement. Sortant un petit boîtier d'une poche de sa combinaison noire, il en dirigea l'extrémité vers les constructions, appuya sur le bouton qui occupait l'autre extrémité. À cent mètres de là, il y eut comme un tremblement de terre puis, fauchés par une formidable explosion, les deux bâtiments « militaires » se volatilèrent dans un concert de hurlements et un feu dantesque. L'Exécuteur esquissa une ombre de sourire glacé. Gilda avait bien compris le principe d'action de la fameuse pâte à tarte de Gadgets. Elle avait bien travaillé. Bien disposé les charges.

D'ailleurs, elle continuait à bien œuvrer.

Là-bas, devant la grande villa éclairée, les deux flingueurs de Russo venaient de sursauter comme sous le coup de l'émotion. Et tandis que l'Exécuteur continuait à arroser à la grenade les survivants des baraquements, il vit du coin de l'œil les deux types s'effondrer en arrière, fronts éclatés, crachant leur sang sur le beau pantalon de treillis de Russo.

Russo qui ne comprenait plus rien.

Russo qui comprit de moins en moins, quand les projecteurs encore intacts après les explosions s'éteignirent l'un après l'autre. Russo qui, soudain, ne vit plus rien.

— Eh !

Il n'avait pu contenir son cri. Il avait vu ses *soldados* se faire hacher sur place, il avait vu ses deux âmes damnées se faire *sniper* sous ses yeux, et il n'y comprenait rien. Rien du tout. Il avait cru à une mutinerie, il se retrouvait témoin d'un carnage. Et surtout, alors que les dernières rafales crépitaient plus mollement, alors que le noir complet était retombé sur son univers fou, il réalisait la terrible évidence.

Il était seul !

On avait massacré tout son monde, un *sniper* venait de dégommer ses deux derniers remparts contre l'ennemi et le silence venait de s'installer, rendant cette obscurité angoissante encore plus lourde.

Il était seul ! Tout seul. Sans... sans même ce salaud de Kraski !

Il cria encore, en continuant à brandir son M.P 5K devenu inutile, cherchant dans le noir une lueur qui aurait pu le guider. Mais il n'y avait rien. Strictement rien que ce noir profond qui ressemblait à la mort !

— Eh ! Eh, vous autres ! Qui vous êtes, bordel !

Russo tremblait. À la fois de rage impuissante et de désarroi. Pour se donner du courage, il songea à ses missiles, mais là non plus, ça ne fonctionnait pas. Aucun homme seul ne pouvait lancer des missiles atomiques. C'était idiot. D'ailleurs, tout ce bordel était absurde. Il était là, tout seul avec ce P.M qui... Il appuya sur la détente du M.P 5K, se sentit bêtement rassuré par le tressautement de l'arme dans ses mains et par les éclairs qui jaillissaient du canon. Puis il n'y eut plus rien dans le chargeur et il voulut le permuter. À cet instant, il y eut un autre éclair. Loin devant. Et il reçut un coup. Terrible. En plein bas-ventre. Et il eut mal. Si mal qu'aucun son ne sortit de sa bouche soudain ouverte. Rien d'autre qu'un souffle douloureux. Il tomba sur le cul, se fit mal au cul, voulut encore crier, n'entendit que le sang battre à ses tempes. Très fort. Alors il essaya encore de crier. Et il y parvint. Pas très fort. Comme une plainte.

— Hé ! Qui... qui vous êtes !

D'abord, il crut que personne n'avait entendu, puis il y eut la voix. Une voix de femme. Un peu rauque. Belle. Redoutable. Une voix qui lança de loin :

— Je m'appelle Gilda, espèce de salaud ! Gilda Boleno !

— Hé ! gémit encore Russo en essayant de retenir ce qui sortait de son bide. Hé ! je...

Il vit un deuxième éclair, puis sa tête encaissa un choc épouvantable. Et la voix rauque de la femme qui jetait comme une oraison :

— Tu as le bonjour de Sol Boleno, pourri ! C'était mon père...

Et le silence retomba. Définitif...

FIN

-
- 1 Cosa Nostra Colombiana, L'Exécuteur N°110.
 - 2 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 3 El Paso Intelligence Center. Centre DEA du Nouveau-Mexique.
 - 4 Fleuve de sang en Amazonie, L'Exécuteur N°74.
 - 5 Petit bras d'eau en forêt amazonienne.
 - 6 Enfer à Tingo Maria, L'Exécuteur N°98.